



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

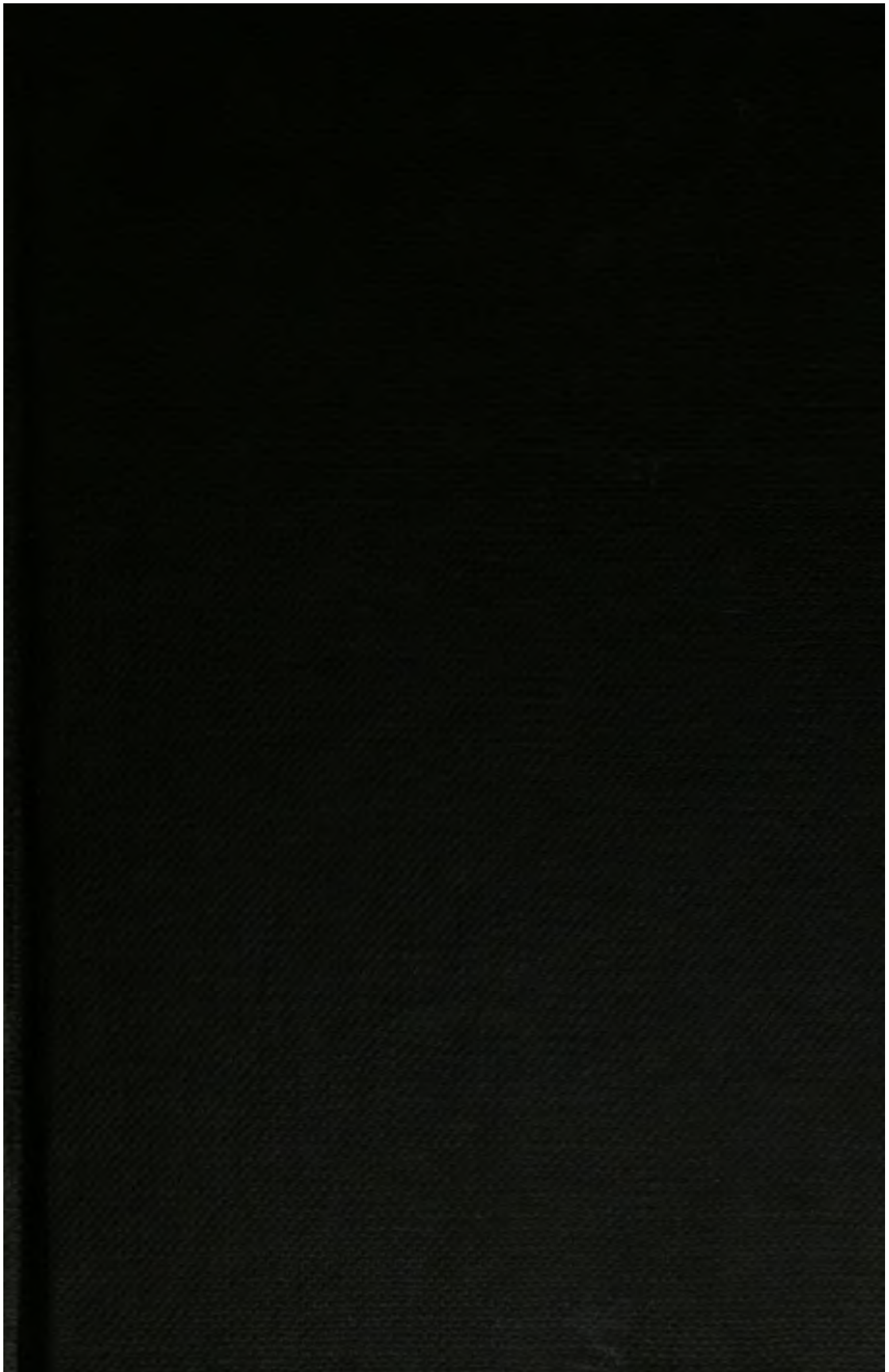
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Hist. Lib. 203



Vertical text or markings on the left edge of the page.

Small markings or text at the bottom left corner.

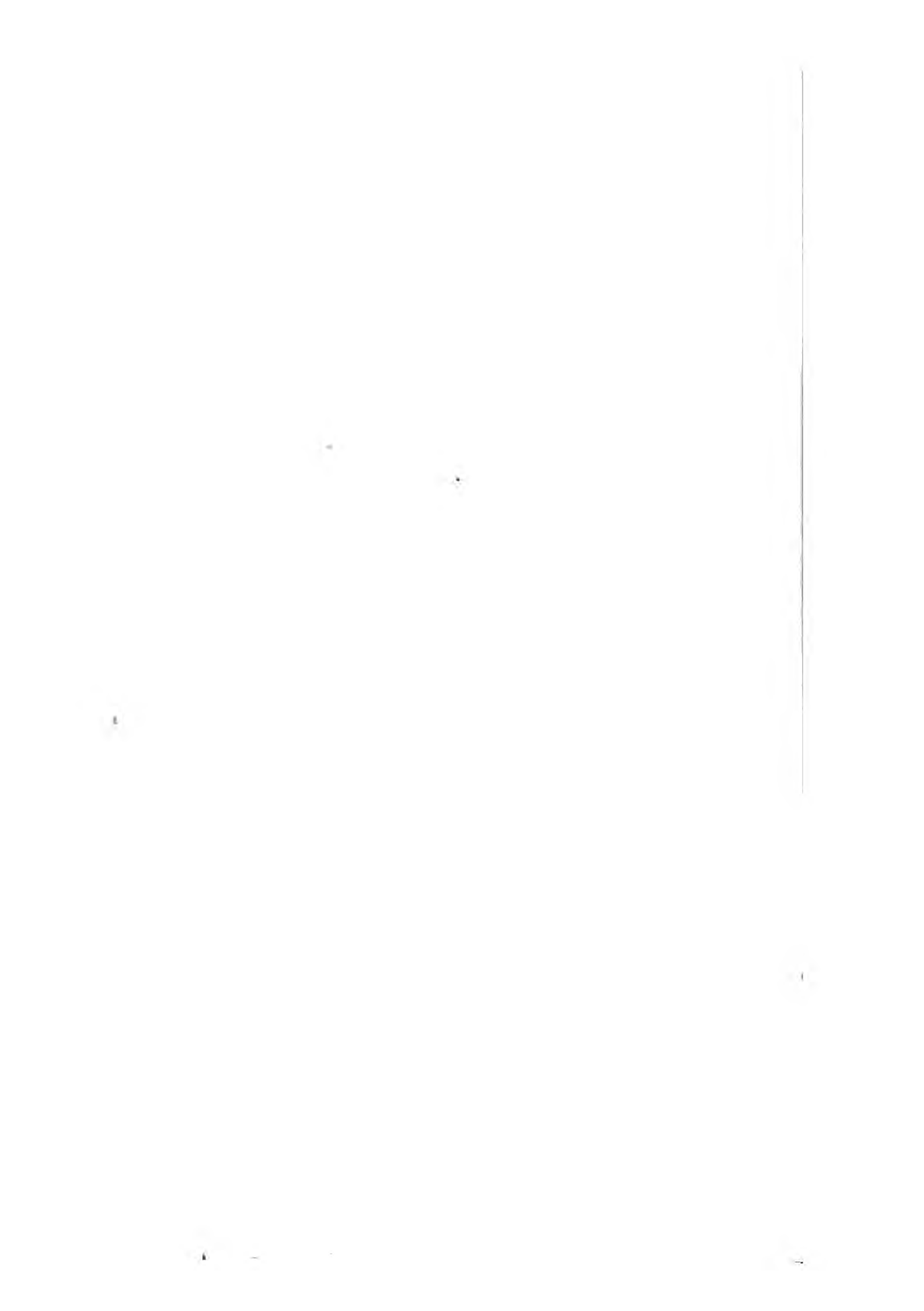




10

11

12



LES FIANCÉS,
HISTOIRE MILANAISE
DU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,
TRADUIT DE L'ITALIEN
Sur la Troisième Edition.

—
TOME QUATRIÈME.

Vet. Ital. IV A. 288



PARIS.
DAUTHEREAU, LIBRAIRE,
RUE DE RICHELIEU, N° 20.

—
1828.



XX

23

MANZONI.

Vet. Ital. IV A. 288

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

LES FIANGÉS,
HISTOIRE MILANAISE
DU
DIX-SEPTIÈME SIÈCLE;

PAR ALEXANDRE MANZONI.

—•••—
TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. G.

•••••

Tome Quatrième.

—•••—
A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,
RUE DE RICHELIEU, N^o 20.

—
1828.





LES FIANCÉS.

CHAPITRE XXII.

L brave revint bientôt rapporter à l'Inconnu que le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, était arrivé la veille à***, et qu'il y resterait toute la journée; que la nouvelle de son arrivée, qui s'était répandue le soir même dans le pays environnant, avait excité, parmi la population, une extrême envie de voir cet homme, et que l'on sonnait les cloches pour solenniser la fête, et en même temps pour en donner avis aux habitants. Le seigneur demeuré seul, et devenu plus pensif encore, continuait à promener ses regards sur la val-

lée. — Et c'est pour un homme qu'ils se montrent si empressés, si satisfaits! pour voir un seul homme! et pourtant chacun d'eux doit avoir son démon qui le tourmente; mais personne n'en a un semblable au mien : nul n'aura passé une nuit comme la mienne! quelle vertu a donc cet homme pour exciter la joie de tout un peuple? quelque argent qu'il leur distribuera au hasard.... mais ces villageois n'y vont pas tous pour recevoir l'aumône. Eh bien! quelques signes en l'air, quelques paroles..... oh! s'il en avait pour moi de ces paroles qui peuvent consoler! Si.... mais pourquoi n'irais-je pas aussi? J'irai; je veux lui parler en secret. Que lui dirai-je? eh bien! je lui dirai.... je veux voir ce que sait dire un tel homme! —

Après avoir pris cette vague détermination, il acheva de s'habiller, et mit par-dessus son habit une casaque qui avait quelque chose de militaire; il prit le pistolet qui était resté sur le lit, le suspendit à sa ceinture, en mit un second à côté, qu'il détacha de la muraille, et s'arma de son poignard. Il détacha encore de la muraille une carabine presque aussi fameuse

que lui, qu'il mit en bandoulière, et sortit de sa chambre; mais avant de partir, il alla vers celle où il avait laissé Lucie. Il quitta sa carabine, et il frappa à la porte en faisant en même temps résonner sa voix. La vieille se précipita du lit, passa un vêtement à la hâte, et courut ouvrir. Le seigneur entra, et, ayant jeté un coup d'œil autour de la chambre, il vit Lucie tranquille, et étendue sur le plancher.

« Dort-elle? demanda-t-il à voix basse à la vieille. Quoi, elle dormirait là? Sont-ce là, malheureuse, les ordres que je t'avais donnés? »

« J'ai fait l'impossible, répondit celle-ci; mais elle n'a jamais voulu manger, jamais elle n'a voulu consentir.... »

« Laisse-la dormir en paix, et garde-toi de la troubler; quand elle s'éveillera.... Marthe se rendra dans la salle voisine, et tu l'enverras chercher ce que cette jeune fille demandera. Quand elle s'éveillera... tu lui diras que... sorti pour peu de temps, le maître reviendra bientôt, et qu'alors... il lui accordera tout ce qu'elle pourra souhaiter. »

La vieille demeura stupéfaite, et se disait en elle-même : cette jeune fille serait-elle quelque princesse ?

Le seigneur sortit, reprit sa carabine, congédia Marthe, ordonna au premier brave qu'il rencontra de faire sentinelle pour que personne, excepté cette femme, ne mit le pied dans cette salle ; puis il sortit du château, et parcourut, d'un pas rapide, le sentier tortueux.

Le manuscrit n'indique pas quelle était la distance du château au village où se trouvait le cardinal ; mais elle ne devait guère être plus considérable qu'une promenade ordinaire. Nous déterminons cet éloignement, non pas d'après le grand nombre de villagenois qui s'y rendaient, car nous trouvons, dans les mémoires du temps, que de vingt milles et plus, on accourait pour voir une fois le cardinal Frédéric ; mais, d'après les événements que nous avons à raconter, et qui arrivèrent en ce jour, nous sommes obligés de conclure que ce trajet ne devait pas être long. Les braves que l'Inconnu rencontrait sur son passage s'arrêtaient respectueusement pour attendre qu'il

leur donnât des ordres, ou qu'il les emmenât avec lui pour quelque expédition, et ils restaient étonnés de son aspect et des regards qu'il jetait sur eux pour répondre à leurs salutations.

Lorsque enfin il se trouva sur la voie publique, ce fut bien une autre cérémonie. A peine les villageois l'aperçurent-ils, qu'ils se mirent à parler entre eux à voix basse, à jeter sur lui des regards soupçonneux et à s'éloigner de toutes parts. Pendant toute la durée de la route, il ne fut jamais accompagné d'un autre voyageur : chaque individu qui le voyait arriver près de lui se troublait, s'inclinait profondément, et ralentissait le pas pour rester en arrière. Il arriva au village, où la population était réunie en foule : à son apparition, son nom vola de bouche en bouche, et la foule s'écarta. Il accosta un de ces hommes prudents, et lui demanda où était le cardinal : « Dans la maison du curé, » répondit respectueusement celui-ci ; puis il lui indiqua où elle était située. Le seigneur s'y rendit, entra dans une petite cour où se trouvaient réunis un grand nombre d'ec-

clésiastiques, qui tous l'examinèrent d'un air attentif et soupçonneux. Vis-à-vis il aperçut une porte ouverte, qui conduisait à une petite salle où beaucoup d'autres prêtres étaient aussi rassemblés. Il ôta sa carabine, et l'appuya dans un des angles de la cour; puis il entra dans la salle, où il fut également accueilli par des regards inquiets et un murmure sourd, au milieu duquel son nom était répété, et qui faisait place ensuite à un long silence. Il s'adressa à l'un d'eux, et lui demanda où était le cardinal, parce qu'il voulait lui parler.

«Je suis étranger,» répondit l'interrogé; et ayant aussitôt jeté un regard sur l'assemblée, il appela le chapelain porte-croix, qui, se tenant dans un des coins de la salle, disait en ce moment à voix basse à l'un de ses collègues: «Que vient donc faire ici cet homme fameux, cet homme de mauvaise réputation?» Cependant, à cette interpellation, qui résonna dans le silence général, il fut contraint de venir; et s'étant incliné devant l'Inconnu, il écouta sa demande, leva, avec une curiosité inquiète, les yeux sur lui, les baissa aussitôt,

et, après un moment de surprise, il dit ou balbutia : « J'ignore si son illustrissime seigneurie..... en cet instant..... se trouve.... peut.... mais je vais m'en informer. » Et il se rendit bien malgré lui dans la salle voisine, où se trouvait le cardinal, pour lui faire part de cet incident.

En cet endroit de notre histoire, nous ne pouvons nous dispenser de nous arrêter un moment, comme le voyageur, fatigué et attristé d'une longue route, au milieu d'un pays aride et sauvage, récrée sa vue, et perd un peu de temps à l'ombre d'un bel arbre, sur un gazon frais, au bord d'une source limpide. Nous avons rencontré un personnage, dont le nom et le souvenir ne sauraient s'offrir à l'esprit, dans aucune circonstance, sans lui causer une douce émotion de respect, et un agréable sentiment de sympathie : or, combien ce sentiment doit-il avoir plus de douceur, après tant d'images de douleurs, après la contemplation d'une perversité sans bornes ! Il faut absolument que nous consacrons quelques pages à ce vénérable personnage. Si quelques-uns de

nos lecteurs éprouvaient un peu de répugnance à les lire, et qu'ils voulussent ne pas interrompre le cours des événements, ils pourraient, sans s'y arrêter, passer de suite au chapitre suivant.

Frédéric Borromée, né en 1564, fut un de ces hommes rares dans tous les temps, qui ont employé un beau génie, toutes les ressources d'une grande fortune, tous les avantages d'une condition privilégiée, et une application continuelle, à la recherche et à la pratique du bien. Sa vie est comme un ruisseau qui, sortant limpide de sa source, va sans se troubler jamais, après un long cours sur des terrains divers, se jeter limpide dans le fleuve. Au milieu des jouissances que procure la richesse, il donna une vive attention, dès son enfance, à ces paroles d'abnégation et d'humilité, à ces maximes sur la vanité des plaisirs, sur l'injustice de l'orgueil, sur la véritable dignité et les vrais biens, qui, soit qu'elles pénètrent ou non dans les cœurs, sont transmises d'une génération à l'autre dans l'enseignement le plus élémentaire de la religion. Il fit attention, dis-je, à ces paroles,

à ces maximes; il les envisagea sérieusement, les goûta, les trouva vraies; il comprit qu'il ne pouvait par conséquent y avoir de vérité dans les paroles et dans les maximes opposées, qui se transmettent aussi d'âge en âge avec la même persévérance, et souvent par les mêmes hommes; et il se proposa de prendre pour règles de ses actions et de ses pensées celles qui étaient la vérité. Elles lui firent comprendre que la vie n'était pas destinée à devenir un fardeau pour le plus grand nombre des hommes, et une jouissance seulement pour quelques-uns d'entre eux; mais qu'elle devait être pour tous un emploi dont chacun aurait à rendre compte; et encore enfant, il se demanda comment il pourrait rendre la sienne utile et honorable.

En 1580, il manifesta la résolution de se consacrer au ministère ecclésiastique, et il en prit l'habit des mains de son cousin Charles Borromée, que la voix publique, déjà ancienne et universelle, signalait alors comme un saint. Peu de temps après, il entra dans le collège, fondé à Pavie par ce vénérable

prélat, et qui porte encore le nom de leur maison ; et là, en même temps qu'il se livrait avec assiduité aux devoirs que l'on y prescrivait, il s'en imposa deux autres de son propre mouvement : ce fut d'enseigner la doctrine chrétienne aux gens les plus pauvres parmi le peuple, et de visiter, secourir et consoler les malades. Il se prévalut de l'autorité dont il jouissait dans ce collège pour amener ses compagnons à le seconder dans ses bonnes œuvres ; et il excita parmi eux, pour tout ce qui était honnête et profitable, une émulation que, avec un esprit et un cœur comme le sien, il aurait peut-être également obtenue, lors même qu'il se fût trouvé le dernier par sa fortune. Non-seulement il ne rechercha pas les avantages d'un autre genre que sa fortune aurait pu lui procurer, mais il apporta le plus grand soin à les écarter. Il voulut une table plutôt mesquine que frugale, des vêtements plutôt pauvres que simples, et son maintien ainsi que sa manière de vivre furent conformes à ses habitudes. Il ne se crut jamais obligé de les changer pour complaire à

sa famille, qui le blâma, le plaignit hautement, et l'accusa d'avilir la dignité de la maison. Il eut à soutenir une guerre d'un autre genre avec ses maîtres, qui, furtivement et comme par surprise, cherchaient à l'entourer de distinctions honorables, pour le mettre au-dessus des autres, et le faire regarder comme le prince du lieu : soit qu'ils eussent pensé qu'à la longue et de cette manière, ils se rendraient agréables à ses yeux, ou qu'ils fussent entraînés par cette faiblesse servile, qui se complaît dans la splendeur d'autrui, et y trouve un motif de vanité ; soit qu'ils fussent de ces hommes prudents, à qui les grandes vertus portent ombre comme les vices, et qui ne cessent de répéter que la perfection se rencontre entre les deux extrêmes, et la placent précisément au point où ils sont parvenus, et où ils se trouvent être à leur aise. Loin de se rendre à leurs soins empressés, il reprit les officieux de leur zèle ; et cela, à cette époque de la vie qui se trouve placée entre l'enfance et la jeunesse.

Que, du vivant du cardinal Charles Borromée, son aîné de vingt-six ans, en présence de

cet homme vénérable, et, pour ainsi, dire solennel, entouré d'hommages et d'un respectueux silence, environné d'une belle renommée, et empreint des marques de la sainteté, Frédéric, encore enfant, cherchât à imiter la conduite, et à acquérir les talents d'un tel parent, il n'y a pas de quoi s'en étonner; mais ce qui doit surprendre, c'est qu'après la mort de ce saint homme, personne ne put s'apercevoir que Frédéric, alors âgé de vingt ans, manquât d'un guide et d'un censeur. Le bruit toujours croissant de ses talents, de sa doctrine et de sa piété, sa parenté et ses relations avec plus d'un cardinal puissant, le crédit de sa famille, son nom même, auquel Charles avait presque attaché dans les esprits une idée de sainteté et de grandeur sacerdotale, tout ce qui doit et tout ce qui peut conduire les hommes aux dignités ecclésiastiques concourait à les lui annoncer. Mais lui, convaincu, dans le fond de son cœur, de ce qu'un chrétien véritable ne peut nier, qu'un homme ne peut obtenir sur les autres une juste supériorité, si ce n'est en se dévouant pour eux,

craignait les dignités, et cherchait à les éviter. Ce n'était assurément pas qu'il voulût se soustraire à l'obligation de servir son prochain : peu d'existences y furent aussi pleinement consacrées que la sienne ; mais parce qu'il ne se croyait ni assez digne ni assez capable d'un si haut et si dangereux service. Aussi, lorsque Clément VIII, en 1595, lui proposa l'archevêché de Milan, il montra une extrême inquiétude, et refusa sans hésitation ces fonctions importantes. Il ne céda plus tard qu'au commandement exprès du pontife.

De pareilles démonstrations, et personne ne l'ignore, ne sont ni difficiles ni rares, et il ne faut pas à l'hypocrisie un plus grand effort d'esprit pour les faire qu'à l'ironie pour s'en moquer dans toutes les occasions. Mais cessent-elles pour cela d'être l'expression véritable d'un sentiment sage et vertueux ? La vie est l'épreuve des doctrines ; et lors même que les paroles qui expriment ce sentiment auraient passé sur les lèvres de tous les imposteurs et de tous les railleurs du monde, elles seront toujours belles quand elles se trouveront accom-

pagnées d'une vie de désintéressement et de sacrifice.

Frédéric, devenu archevêque, se fit une étude particulière et constante de ne prendre pour lui de ses richesses, de son temps, de ses soins, en un mot de ce qui lui appartenait, que ce qui lui était strictement nécessaire. Il disait, comme tout le monde le dit, que les revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres. Nous allons voir comment il mettait cette maxime en pratique. Il voulut que l'on estimât à combien pouvait s'élever sa dépense et celle des domestiques attachés à son service personnel. Quand on lui eut rapporté qu'elle était de six cents écus (on désignait alors sous le nom d'écu cette monnaie d'or, qui, conservant le même poids et le même titre, fut appelée sequin dans la suite), il donna ordre qu'on versât chaque année une pareille somme de ses revenus patrimoniaux dans la caisse de la mense, parce qu'il ne croyait pas qu'il fût permis à un homme aussi riche de vivre de ce patrimoine. Il était si ménager, si minutieusement économe pour lui-même, qu'il ne quit-

tait jamais un habit sans l'avoir usé entièrement; il joignait cependant, et tous les écrivains contemporains l'ont remarqué, au goût d'une parfaite simplicité, celui d'une propreté exquise: habitudes très-remarquables à cette époque, où le plus grand luxe était presque toujours uni à une extrême négligence. Il fit plus : afin que rien ne se perdit des reliefs de sa table frugale, il les assigna à un hospice de pauvres; et l'un de ceux-ci, par son ordre, entraît chaque jour dans la salle à manger pour recueillir les débris du repas. Ces soins minutieux pourraient peut-être faire concevoir une idée défavorable de sa vertu et de son esprit, que l'on pourrait croire incapable de desseins élevés, sans cette bibliothèque Ambrosienne qui existe encore aujourd'hui, dont Frédéric conçut l'idée avec tant de magnificence, et qu'il érigea à si grands frais. Pour l'enrichir de livres et de manuscrits, indépendamment de ceux qu'il avait déjà recueillis avec tant de soins et de dépenses, et qu'il lui donna, il envoya huit hommes des plus instruits et des plus habiles qu'il put trouver, pour en faire des acquisitions en Italie,

en France, en Espagne, en Allemagne, en Flandre, en Grèce, au Mont-Liban, à Jérusalem. De cette manière, il parvint à réunir environ huit mille volumes imprimés, et quatorze mille manuscrits. Il ajouta à la bibliothèque un collège de docteurs, qui furent au nombre de neuf, et entretenus par lui tant qu'il vécut; mais, dans la suite, les revenus ordinaires ne permettant pas de satisfaire à cette dépense, on les réduisit à deux. Leurs travaux consistaient à cultiver les diverses branches des sciences, la théologie, l'histoire, les belles-lettres, les antiquités ecclésiastiques, les langues orientales, avec l'obligation de publier quelques mémoires sur la matière qui était assignée à chacun d'eux. Il y annexa, sous le nom des *Trois Langues*, un collège pour l'étude des langues grecque, latine et italienne, et une école destinée à former des élèves, qui devaient à leur tour professer ces sciences et ces langues. Il y joignit encore une imprimerie pour les langues orientales, c'est-à-dire, pour l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, le persan et l'arménien; une galerie de tableaux, une autre

de statues, et une école des trois principaux arts du dessin. Pour cette dernière, il put trouver des professeurs déjà formés; quant au reste, nous avons vu les peines infinies que lui avait coûté la recherche des livres et des manuscrits. Mais les ouvrages écrits dans ces langues, bien moins cultivées en Europe qu'elles ne le sont aujourd'hui, étaient sans doute beaucoup plus difficiles à découvrir, et les professeurs encore plus que les ouvrages. Il nous suffira de dire, pour démontrer le cas qu'il faisait des talents et des réputations de cette époque, que, sur neuf docteurs, il en prit huit parmi les jeunes élèves du séminaire, et ce jugement est celui que semble en avoir porté la postérité, qui les a laissés dans l'oubli. Dans les instructions qu'il laissa pour l'usage et pour l'administration de la bibliothèque, on remarque le dessein d'une utilité perpétuelle, non-seulement beau en lui-même, mais, dans beaucoup de parties, savant, délicat et supérieur aux idées et aux mœurs de ce temps. Il prescrivit au bibliothécaire d'entretenir un commerce réglé avec les hommes les

plus savants de l'Europe, afin de se tenir au courant de l'état des sciences, et d'avoir connaissance des meilleurs livres qui seraient publiés dans tous les genres, pour en faire l'acquisition; il le chargea aussi du soin d'indiquer aux hommes studieux les ouvrages qui pourraient leur être utiles, et il voulut qu'on leur fournît, soit qu'ils fussent nationaux, soit qu'ils fussent étrangers, toutes les commodités nécessaires pour profiter des livres conservés dans la bibliothèque. Une telle intention doit aujourd'hui paraître à tout le monde naturelle, et même inhérente à la fondation d'une bibliothèque; mais elle ne l'était pas alors. Et dans une histoire de la bibliothèque Ambrosienne, écrite avec la méthode et l'élégance du siècle par un certain Pierpaolo Bosca, qui en fut bibliothécaire après la mort de Frédéric, on remarque expressément comme une chose tout-à-fait singulière que, dans cet établissement formé par un simple particulier, et presque entièrement de ses deniers, les livres étaient exposés à la vue de tout le monde, apportés à quiconque les demandait, et qu'on donnait même

au public des sièges pour s'asseoir, ainsi que du papier, des plumes et de l'encre pour prendre des notes ; tandis que, dans plusieurs autres grandes bibliothèques publiques de l'Italie, non-seulement les livres n'étaient pas visibles, mais ils étaient soigneusement enfermés dans des armoires, d'où on ne les tirait jamais, si ce n'est par humanité, comme le dit notre historien, lorsque les employés voulaient les montrer un moment : quant à une place, des sièges, des commodités pour les visiteurs, on n'en avait pas même l'idée. De telle sorte qu'enrichir de telles bibliothèques, c'était soustraire les livres à l'usage du public : c'était une de ces cultures comme il y en avait et comme il y en a beaucoup encore, qui frappent le champ de stérilité.

Ne demandez pas quels furent les effets de cette fondation de Borromée sur l'instruction publique ; car il serait facile de démontrer en deux mots, suivant la méthode en usage, ou qu'ils ont été miraculeux, ou qu'ils ont été entièrement nuls : chercher et expliquer jusqu'à un certain point quels ils ont véritablement

été, serait une chose fatigante, peu utile, et hors de saison. Mais pensez quel généreux, quel judicieux, quel bienfaisant, quel persévérant ami de la perfection humaine, dut être l'homme qui put concevoir une pareil établissement, qui le conçut de cette manière, et qui l'exécuta au milieu de cette ignorance, de cette inertie, de ce dégoût général pour toute application studieuse, et par conséquent au milieu des observations critiques de ses contemporains, qui durent être plus nombreuses que les écus qu'il y consacra, et qui ne s'élevèrent pas à moins de cent cinq mille.

Pour donner à un tel homme le titre de bienfaiteur et de libéral au plus haut degré, il ne serait pas nécessaire qu'il ait encore dépensé beaucoup d'argent à secourir immédiatement les indigents; car il y a beaucoup de gens dans l'opinion desquels les dépenses de ce genre, j'allais dire toutes les dépenses, passent pour la meilleure et la plus utile des aumônes. Mais dans l'opinion de Frédéric, l'aumône proprement dite était le premier des devoirs, et ici, comme dans le reste, ses actions

furent d'accord avec ses opinions. Sa vie fut une longue et perpétuelle aumône. A l'occasion de cette disette dont notre histoire a déjà parlé, nous aurons à rapporter plus tard quelques traits, qui feront voir quelle prudence et quelle délicatesse il sut mettre dans la distribution de ses libéralités. Nous ne citerons ici qu'un seul des nombreux exemples recueillis par ses biographes. Il apprit un jour qu'un gentilhomme usait d'artifices et de mauvais traitements pour contraindre à se faire religieuse une de ses filles, qui avait plus de goût pour le mariage. Frédéric fit venir le père, et lui ayant fait avouer que le véritable motif de cette tyrannie était de n'avoir pas quatre mille écus, qui, selon cet homme, auraient été nécessaires pour marier convenablement sa fille, il la dota de cette somme. Une telle largesse pourra paraître à quelques-uns de nos lecteurs excessive, mal entendue, trop condescendante aux sots caprices d'un orgueilleux, et ils trouveront peut-être que quatre mille écus pouvaient être beaucoup mieux employés. Nous n'avons rien à répondre, si ce n'est toutefois qu'il serait à

désirer qu'on vît souvent les excès d'une vertu aussi libre des opinions dominantes (chaque époque a les siennes), aussi dégagée de la tendance générale, que le fut dans cette circonstance celle qui porta un homme à donner quatre mille écus pour qu'une jeune fille ne fût pas forcée de se faire religieuse.

L'inépuisable charité de cet homme ne brillait pas moins dans son maintien que dans ses largesses. D'un abord facile à tout le monde, il croyait d'autant plus devoir montrer un visage riant, une politesse affectueuse à ceux qu'on est convenu d'appeler d'une condition basse, qu'ils jouissent moins que les autres de ces avantages dans le monde. Et, à ce sujet, il eut encore à lutter contre ces hommes prudents du *ne quid nimis*, qui auraient voulu sur ce point restreindre ses dispositions bienveillantes et les modeler sur les leurs propres. Un jour, que, dans une de ses visites dans un pays montueux et sauvage, Frédéric instruisait de pauvres enfants, et, dans un moment de repos, leur faisait des caresses pleines de bonté, l'un de ceux dont nous venons de parler l'avertit

d'être plus réservé dans l'accueil qu'il faisait à ces enfants, parce qu'ils étaient sales et dégoûtants, comme s'il eût supposé, ce galant homme, que Frédéric n'eût pas assez de sens pour faire une telle découverte, ou pas assez de pénétration pour deviner ce qu'il y avait de caché dans ce conseil. Tel est, dans un certain ordre de choses, le malheur des hommes élevés en dignité, que, tandis que ceux qui les avertissent de leurs défauts sont si rares, il ne manque jamais d'hommes courageux pour les reprendre quand ils font bien. Mais le bon évêque répondit, non sans un peu de ressentiment : « Ce sont des âmes qui me sont confiées : ces enfants ne me reverront peut-être jamais, et vous ne voulez pas que je les embrasse! »

Le ressentiment était toutefois bien rare dans ce digne prélat, que l'on admirait pour la douceur de son caractère, pour une égalité d'humeur, qu'on aurait pu attribuer à un heureux tempérament; mais qui était l'effet d'une observation constante sur un naturel vif et impatient. Si quelquefois il se montra sévère,

et même brusque, ce fut contre les pasteurs de son diocèse, qu'il reconnut coupables d'avarice et de négligence, ou dans lesquels il découvrit des défauts directement opposés à l'esprit de leur noble ministère. Pour tout ce qui touchait à ses intérêts ou à sa gloire temporelle, il ne montra jamais aucun signe ni de joie, ni de regret, ni d'ardeur, ni d'agitation; admirable si ces passions ne s'éveillaient pas dans son cœur, plus admirable encore si elles y régnaient. Membre de plusieurs conclaves, il conserva toujours la réputation de n'avoir jamais aspiré à ce poste si envié par l'ambition et si redouté par la vraie piété; et un de ses collègues les plus éminents étant venu, dans une circonstance importante, lui offrir sa voix et celle de sa faction (c'est malheureusement ainsi qu'on s'exprimait alors), Frédéric repoussa une telle proposition avec tant de fermeté, que celui-ci abandonna son projet, et se tourna d'un autre côté. Cette modestie, cet éloignement de toute domination, se faisaient également remarquer dans les occasions les plus ordinaires de la vie. Attentif et

infatigable à ordonner, à régler toutes choses là où il croyait devoir le faire, il refusa toujours de s'ingérer dans les affaires d'autrui ; et lors même qu'on réclamait son intervention, il s'excusait souvent de le faire, et c'est, comme on le sait, une discrétion et une réserve peu communes dans les hommes passionnés pour le bien, comme l'était l'archevêque de Milan.

Si nous voulions nous laisser aller au charme de recueillir tous les traits remarquables de son caractère, il en résulterait sans doute un mélange singulier de qualités opposées en apparence, et qu'il est très-difficile de trouver réunies. Cependant nous ne pouvons omettre d'indiquer une autre particularité d'une si belle vie : c'est que, pleine comme elle le fut de travaux, de fonctions importantes, de visites diocésaines, de voyages, de controverses, elle put encore donner à l'étude une place si considérable, qu'elle eût suffi à un littérateur de profession. Et en effet, parmi tant de titres à l'admiration, il posséda à un très-haut degré, auprès de ses contemporains, celui d'homme instruit.

Nous ne devons pas dissimuler toutefois qu'il adopta avec une ferme persuasion, et soutint avec une constance persévérante quelques opinions, qui aujourd'hui paraîtraient aux yeux des hommes plutôt étranges que mal fondées, et je n'en excepte pas même ceux qui auraient un penchant décidé à les trouver bonnes. Si l'on voulait le défendre sur ce point, on ne pourrait alléguer que cette excuse banale et reçue, que c'était plutôt les erreurs de son temps que les siennes; excuse, à vrai dire, qui peut encore avoir quelque poids, quand on la tire de l'examen particulier des faits, mais qui ne signifie absolument rien, quand on l'applique en général et isolément, ainsi que cela a lieu pour l'ordinaire et comme nous sommes obligés de le faire en cette circonstance. Cependant, comme nous ne voulons pas résoudre des questions très-complicées par de simples formules, nous ne nous permettrons pas même de les exposer. Il nous suffira de remarquer, en passant, que nous sommes loin de prétendre que, dans un homme si digne d'admiration,

tout fut également admirable, afin que l'on ne croie pas que nous ayons voulu composer une oraison funèbre.

Ce n'est certainement pas faire injure à nos lecteurs que de supposer que quelqu'un d'entre eux puisse demander si cet homme vénérable n'a pas laissé quelques monuments d'un si beau génie et de si longues études. S'il en a laissé ! Les ouvrages plus ou moins considérables qui nous restent de lui, tant latins qu'italiens, tant imprimés que manuscrits, s'élèvent à plus de cent, et sont conservés avec soin dans la bibliothèque élevée par sa munificence : ce sont des traités de morale, des sermons, des dissertations sur l'histoire, l'antiquité sacrée et profane, la littérature, les beaux-arts, et sur d'autres sujets.

—Mais comment se fait-il, pourra dire le lecteur, que tant d'ouvrages soient demeurés oubliés, ou du moins soient si peu connus, si peu recherchés ? Comment donc, avec un si beau génie, tant d'amour pour l'étude, une si haute expérience des hommes et des choses, avec un penchant si marqué à la méditation,

une passion si vive pour tout ce qui était bon et vertueux, avec cette candeur d'ame, et tant d'autres de ces qualités qui font le grand écrivain, cet homme n'a-t-il pas, parmi cent ouvrages, laissé un seul de ceux que regardent comme supérieurs les juges même qui ne les approuvent pas en totalité, et dont le titre est au moins connu de ceux qui ne les lisent pas? Comment donc est-il arrivé qu'ils n'aient pas suffi tous ensemble pour procurer à son nom, au moins par leur nombre, une renommée littéraire auprès de nous qui sommes la postérité pour lui?

Une pareille question est naturelle sans doute, et l'examen en deviendrait très-intéressant, parce qu'on trouverait, ou qu'il faudrait rechercher les causes de ce phénomène dans un grand nombre de faits généraux, et qu'elles conduiraient à l'explication de beaucoup d'autres phénomènes semblables. Mais elles seraient diverses et nombreuses, et pourraient peut-être déplaire au lecteur ou l'indisposer. Nous ferons donc bien plus sagement de reprendre le cours de notre histoire, et au lieu de dis-

courir plus long-temps sur cet homme vénérable, d'aller, guidé par notre anonyme, apprendre à le juger par ses actions mêmes.

CHAPITRE XXIII.

LE cardinal Frédéric, en attendant l'heure de se rendre à l'église pour y célébrer le service divin, se livrait à l'étude, comme il avait coutume de le faire dans tous ses moments de loisir, lorsque le chapelain porte-croix se présenta avec un visage sur lequel on pouvait lire autant de trouble que d'inquiétude.

« Je vous annonce une visite singulière, monseigneur ; une visite véritablement étrange. »

« Qui donc ? » demanda le cardinal.

« Rien moins que le seigneur.... » reprit le chapelain ; et appuyant sur chaque syllabe d'une manière très - expressive, il proféra ce nom que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Puis il ajouta : « Il est là, en

personne, et ne demande pas moins que d'être introduit auprès de votre seigneurie illustrissime. »

« Lui! dit le cardinal, dont le visage s'était animé, en fermant son livre et quittant son fauteuil, qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant. »

« Mais... répliqua le chapelain, sans changer de place, votre seigneurie doit savoir quel est cet homme; c'est ce banni, ce fameux... »

« Et n'est-ce pas une bonne fortune pour un évêque qu'un tel homme ait éprouvé le besoin de venir le trouver? »

« Mais... insista le chapelain, il est de certaines choses dont nous ne pouvons jamais parler, parce que votre seigneurie dit que ce sont des bagatelles: cependant, quand l'occasion se présente, il me semble que c'est un devoir... Le zèle fait des ennemis, monseigneur; et nous savons positivement que plus d'un scélérat a osé se vanter qu'un jour ou l'autre... »

« Et qu'ont-ils fait jusqu'à présent? » interrompit le cardinal.

« Je dis que cet homme est un artisan de crimes, un désespéré, qui entretient des rela-

tions avec les désespérés les plus furieux , et qu'il est peut-être envoyé... »

« Oh ! quelle est cette discipline ? interrompit encore Frédéric en souriant , ce sont les soldats qui exhortent le général à fuir ! » Puis , d'un air grave et recueilli , il reprit : « Saint Charles n'aurait jamais mis en délibération s'il devait recevoir un tel homme ; il serait au contraire allé le chercher. Faites-le entrer à l'instant : il n'a déjà que trop attendu. »

Le chapelain sortit en disant dans son cœur : — Il n'y a pas de remède ; tous ces saints personnages sont obstinés. —

Il ouvrit la porte , et s'étant rendu dans la salle où se trouvait le seigneur et la compagnie , il vit celle-ci retirée tout entière dans une des parties de la pièce , occupée à parler à voix basse et à observer de côté cet homme laissé seul dans l'autre partie. Il se dirigea vers lui , et l'examinant sans oser le regarder au visage , il se demandait quelles sortes d'armes il pouvait avoir cachées sous sa casaque , et se disait qu'avant de l'introduire on aurait dû au moins lui proposer.... mais il ne put se résoudre à

lui faire lui-même cette proposition. Il l'aborda donc, et lui dit : « Monseigneur attend votre seigneurie ; je la prie de vouloir bien m'accompagner. » Et le précédant dans cette petite assemblée, qui forma aussitôt la haie, il marchait en jetant à droite et à gauche de sinistres regards qui semblaient dire : Que voulez-vous ? ne savez-vous pas comme moi que ce saint homme n'en fera jamais qu'à sa tête ?

Alors le chapelain ouvrit la porte et introduisit l'Inconnu. Frédéric vint au-devant de lui d'un air bienveillant et calme, et les mains étendues comme vers quelqu'un qu'il attendait ; puis il fit signe au chapelain de sortir : celui-ci obéit.

Ces deux hommes, restés seuls, demeurèrent quelques instants silencieux, et ce silence annonçait une irrésolution causée par des motifs différents. L'Inconnu, qui avait été entraîné vers le prélat comme par force, par un délire inexprimable, plutôt que conduit par un dessein déterminé, restait auprès de lui aussi comme par force, agité par deux passions contraires : d'un côté le désir et l'espoir

confus de trouver un soulagement à ses tourments intérieurs, et de l'autre une sorte de dépit, de honte, de venir dans ces lieux comme un coupable, comme un malheureux, pour avouer son crime et implorer le pardon d'un homme ; il ne pouvait trouver de paroles, et, pour ainsi dire, il n'en cherchait pas. Cependant, en levant les yeux sur le visage de cet homme, il sentait de plus en plus naître en lui le sentiment d'une vénération irrésistible et douce à la fois, qui, en accroissant sa confiance, calmait sa honte, et, sans blesser l'orgueil, le forçait de s'éloigner et de se taire.

L'aspect de Frédéric était en effet de ceux qui annoncent la supériorité et la font aimer. Son maintien était naturellement modeste, et presque involontairement majestueux ; car il n'était ni courbé, ni vieilli par les années. Son œil était grave et animé, son front calme et pensif ; au milieu de la blancheur de ses cheveux, de la pâleur de son visage, à travers les traces de l'abstinence, de la méditation, de la fatigue, brillait pourtant je ne sais quelle expression de jeunesse ; tous les traits de son vi-

sage annonçaient que, dans un autre âge, il avait été doué de ce qu'on appelle ordinairement la beauté : l'habitude des pensées solennelles et bienveillantes, la paix intérieure d'une longue vie, l'amour des hommes et la joie continuelle d'une espérance ineffable, y avaient substitué une beauté de vieillard, qui brillait encore plus dans cette magnifique simplicité de la pourpre.

Il arrêta un moment sur l'Inconnu son regard pénétrant et exercé dès long-temps à lire les pensées des hommes dans leur aspect, et, à travers cet air sombre et ce trouble, croyant découvrir quelque chose de conforme à l'espérance qu'il avait conçue à la première annonce d'une pareille visite : « Oh ! s'écria-t-il d'une voix animée, combien cette visite a de douceur pour moi, et combien je vous dois de remerciements pour une aussi bonne résolution, quoiqu'elle soit pour moi une sorte de reproche. »

« De reproche ! » s'écria le seigneur étonné, mais adouci par ces paroles et par ces manières, et ressentant quelque satisfaction de voir

que le cardinal eût rompu le silence et entamé la conversation.

« Assurément, je me fais un reproche, reprit celui-ci, de m'être laissé prévenir par vous : combien de fois, et depuis long-temps, j'aurais pu, j'aurais dû aller vous trouver ! »

« Me venir trouver ! vous ! Savez-vous qui je suis ? Vous a-t-on dit mon nom ? »

« Et cette consolation que j'éprouve, et qui certainement se manifeste dans tous mes traits, croyez-vous que je l'aurais ressentie à l'annonce, à l'aspect d'un inconnu ? C'est vous qui me la faites éprouver, vous, dis-je, que j'aurais dû prévenir, vous que du moins j'ai tant aimé, et qui avez été si souvent l'objet de mes regrets, pour qui j'ai tant prié ; vous qui êtes celui de mes enfants, bien que je les aime tous tendrement, que j'aurais désiré avec le plus d'ardeur de recevoir et d'embrasser, si j'avais cru pouvoir l'espérer. Mais c'est à Dieu seul qu'il est réservé d'opérer des miracles, et il supplée à la faiblesse, à la lenteur de ses pauvres serviteurs. »

L'Inconnu demeurait étonné à cet accueil si

plein de chaleur, à ces paroles qui répondaient d'une manière si décisive à ce qu'il n'avait point encore dit, et qu'il n'était pas bien décidé à dire ; mais éprouvant autant de trouble que d'émotion, il gardait le silence. « Eh quoi ! reprit encore plus affectueusement Frédéric, vous avez une bonne nouvelle à m'apprendre, et vous me la faites désirer si long-temps ! »

« Une bonne nouvelle, moi ! L'enfer est dans mon cœur, et je vous donnerais une bonne nouvelle ! Dites, dites, si vous le savez, quelle est la bonne nouvelle que vous pouvez attendre d'un homme tel que moi ? »

« Que Dieu a touché votre cœur, et qu'il veut vous mettre au nombre de ses enfants, » répondit avec calme le cardinal.

« Dieu ! Dieu ! Si je le voyais ? si je le sentais ? Où est-il ce Dieu ? »

« Vous me le demandez ? vous ! Et qui plus que vous en a ressenti les approches ! Ne le sentez-vous pas dans votre cœur qui vous oppresse, qui vous agite, qui ne vous laisse pas un instant de repos, et en même temps vous attire vers lui, vous fait pressentir une espé-

rance de paix, de consolation, d'une consolation qui sera pleine, immense, dès que vous consentirez à le reconnaître, à le confesser, à l'implorer ! »

« Oh ! sans doute ; j'ai là quelque chose qui m'opprime, qui me dévore ! Mais Dieu !..... S'il existe, ce Dieu, tel qu'on nous le représente, que voulez-vous qu'il fasse de moi ? »

Ces paroles furent prononcées avec l'accent du désespoir ; mais Frédéric, d'un ton solennel comme serait celui d'une douce inspiration, répondit : « Ce que Dieu peut faire de vous ? ce qu'il en veut faire ? un signe de sa puissance et de sa bonté : il veut tirer de vous une gloire qu'aucun autre ne pourrait lui procurer. Vous, contre qui le monde s'indigne depuis si long - temps, vous dont mille voix détestent les œuvres.... » (L'Inconnu tressaillit, et demeura un moment stupéfait en entendant un langage si nouveau ; plus stupéfait encore de ne point en éprouver de courroux, et d'y trouver même un peu de soulagement.) « Quelle gloire, poursuivit Frédéric, en reviendra-t-il à Dieu ? Les murmures qui s'élèvent contre

vous, ce sont des cris de terreur, ce sont des cris d'intérêt, peut-être aussi des cris de justice, mais d'une justice si facile! si naturelle! parmi ceux qui vous accusent; et il n'en est que trop, hélas! qu'anime la jalousie de votre malheureuse puissance, de cette déplorable sécurité d'ame que vous avez conservée jusqu'à présent. Mais quand vous vous lèverez pour condamner votre vie, pour vous accuser vous-même, alors Dieu sera glorifié, et vous demandez ce que Dieu peut faire de vous? Que suis-je, moi, faible mortel, pour vous dire jusqu'à quel point Dieu peut désormais tirer avantage de votre retour? Pour vous enseigner l'usage qu'il peut faire de cette volonté impétueuse, de cette constance imperturbable, quand il l'aura animée, enflammée d'amour, d'espoir et de repentir? Qui êtes-vous, faible mortel, pour penser que vous avez su imaginer et entreprendre, dans l'intérêt du mal, des choses plus grandes que Dieu ne peut vous en faire vouloir et accomplir dans l'intérêt du bien? Ce que Dieu peut faire de vous? vous pardonner, vous sauver, et accomplir en vous l'œuvre

de la rédemption ? Ne sont-ce pas là des œuvres magnifiques et dignes de sa puissance ? Oh ! songez-y bien ! si moi , créature faible et misérable , et pourtant pleine de soi-même , moi , tel que je suis , je m'intéresse si vivement à votre salut , que pour l'assurer , je donnerais avec joie (le Seigneur m'en est témoin) ce peu de jours qui me restent ; oh ! pensez combien doit être tendre , étendue , la charité de celui qui m'en inspire une si imparfaite , mais si vive ; comme vous aime , comme vous désire celui qui me commande et m'inspire pour vous un amour qui me dévore ! »

A mesure que ces paroles s'échappaient des lèvres du vénérable prélat , son visage , ses regards , ses mouvements , en respiraient l'esprit . La figure de l'Inconnu , qui d'abord exprimait la consternation et l'égarement , montra bientôt de la surprise et de l'attention ; puis elle laissa paraître une émotion plus profonde et moins douloureuse : ses yeux qui , depuis son enfance , ne connaissaient plus les pleurs , se gonflèrent ; quand Frédéric eut cessé de parler , il se couvrit le visage de ses mains , et ses san-

glots qui éclatèrent alors, furent comme une réponse finale et plus expressive.

« Dieu grand et bon ! s'écria Frédéric en levant les yeux et les mains vers le ciel : qu'ai-je pu jamais faire, moi, serviteur inutile, pasteur négligent, pour que vous m'ayez appelé à ce banquet de la grace, pour que vous m'ayez jugé digne d'assister à un si heureux prodige ! » En prononçant ces mots, il étendit la main pour saisir celle de l'Inconnu.

« Non, s'écria celui-ci, non ! loin, loin de moi ! ne souillez pas cette main innocente et généreuse. Vous ne savez pas tout ce qu'a fait cette coupable main que vous voulez presser. »

« Laissez, dit Frédéric en la prenant avec une douce violence, laissez-moi presser cette main qui réparera tant de maux, qui répandra tant de bienfaits, qui soulagera tant d'infortunes, qui se présentera désarmée, humble, Pacifique à tant d'ennemis. »

« C'en est trop ! dit en sanglotant l'Inconnu. Laissez-moi, monseigneur ! excellent Frédéric, laissez-moi ! Un peuple empressé vous attend. Tant d'hommes dont les cœurs sont purs et

innocents sont venus de lieux éloignés pour vous voir une seule fois, pour vous entendre, et vous les négligez pour vous entretenir... avec qui ! »

« Laissons les quatre-vingt-dix-neuf brebis, répondit le cardinal ; elles sont en sûreté sur la montagne : maintenant je veux rester avec celle qui était égarée. Ces fidèles sont peut-être en ce moment bien plus satisfaits que s'ils voyaient le pauvre évêque. Peut-être, en cet instant même, Dieu qui a opéré en vous le prodige de la miséricorde, répand - il dans leurs âmes une joie dont ils ne devinent pas encore la cause. Ce peuple est peut-être uni à nous sans le savoir ; peut-être l'Esprit Saint met-il dans leurs cœurs une ardeur infinie de charité, une prière qu'il exauce pour vous, des actions de grâces dont vous êtes l'objet encore ignoré. » En parlant ainsi, il voulut serrer dans ses bras l'Inconnu, qui, après avoir tenté de s'y soustraire et résisté quelques instants, céda, comme vaincu par ce mouvement de charité, embrassa le cardinal à son tour, et abandonna, sur l'épaule de ce digne prélat, son visage troublé et

méconnaissable. Ses larmes brûlantes tombaient sur la pourpre sans tache de Frédéric, et les mains pures de l'évêque serraient affectueusement ces mains, pressaient ce vêtement, habitués à porter les armes de la violence et de la trahison.

L'Inconnu, en se retirant des bras de Frédéric, porta de nouveau la main sur ses yeux, et, levant en même temps le visage, il s'écria : « Dieu véritablement grand ! Dieu véritablement bon ! je me connais maintenant, je comprends qui je suis ; mes iniquités sont toutes devant moi ; j'ai horreur de moi-même ; et cependant... ! j'éprouve une consolation, une joie, oui, une joie que je n'ai jamais ressentie dans tout le cours de mon horrible existence. »

« C'est une grace, dit Frédéric, que Dieu vous accorde pour vous captiver à son service, pour vous encourager à entrer avec assurance dans la nouvelle voie où vous aurez tant à défaire, tant à réparer, tant à pleurer ! »

« Malheureux que je suis ! s'écria le seigneur ; mes crimes sont si nombreux... que je ne pourrai que pleurer ! mais au moins il en

est quelques - uns dont l'exécution est à peine commencée, et je pourrai la suspendre ; il en est un surtout que je peux rompre aussitôt, défaire, réparer. »

Frédéric montra une attention plus vive, et l'Inconnu raconta brièvement, et peut-être avec des termes d'exécration plus énergiques que nous ne l'avons fait, son entreprise sur Lucie, les souffrances et les terreurs de la pauvre créature, comment elle l'avait imploré, l'espèce de désespoir que les prières de cette jeune fille avaient fait naître dans son ame, et comment elle était encore dans le château....

« Ah ! ne perdons pas de temps ! s'écria Frédéric, plein de pitié et de sollicitude. Quel bonheur pour vous ! voilà le gage du pardon céleste ! Dieu fait de vous un instrument de salut en faveur de celle pour qui vous vouliez être un instrument de ruine. Que Dieu répande sa bénédiction sur vous ! Dieu vous a béni... Savez-vous de quel pays est cette pauvre infortunée ? »

Le seigneur nomma le village de Lucie.

« Il n'est pas éloigné d'ici, dit le cardinal ;

Dieu soit loué! et probablement.... » En prononçant ces mots, il courut à une petite table, et agita une sonnette. Le chapelain entra aussitôt d'un air inquiet, et la première chose qu'il fit, fut de porter ses regards sur l'Inconnu; mais en voyant cette figure où se peignait la douleur, ces yeux rouges de larmes, il regarda le cardinal, et, à travers ce calme inaltérable, il découvrit dans son air les signes d'une grande satisfaction, d'une excessive sollicitude, et il serait resté en extase, la bouche ouverte, si le cardinal ne l'eût aussitôt arraché à cette contemplation en lui demandant si, parmi les curés rassemblés dans la salle voisine, ne se trouvait pas celui de***.

« Il y est, monseigneur, » répondit le chapelain.

« Faites-le entrer sur-le-champ, dit Frédéric, et avec lui le curé de cette paroisse. »

Le chapelain sortit, et alla dans la salle où les prêtres étaient rassemblés : tous les regards se tournèrent vers cet homme, dont le visage exprimait encore l'étonnement qu'il venait d'éprouver ; mais lui, levant les mains et les agi-

tant dans l'air, leur dit : « Messieurs! *hæc mutatio dexteræ Excelsi.* » Et il resta un moment sans rien ajouter ; puis reprenant le ton et la voix qui convenaient au message dont il était chargé : « Sa seigneurie illustrissime et révérendissime demande monsieur le curé de la paroisse et monsieur le curé de***. »

Le premier s'avança aussitôt, et dans le même temps on entendit sortir du milieu de la foule un *moi ?* trainant et prononcé d'un ton de surprise.

« N'êtes-vous pas monsieur le curé de*** ? » reprit le chapelain.

« Justement ; mais.... »

« Sa seigneurie illustrissime et révérendissime vous demande. »

« *Moi ?* » répondit la même voix ; et la manière dont ce monosyllabe fut prononcé signifiait clairement : Qu'ai-je à voir là - dedans ? mais cette fois l'homme sortit de la foule en même temps que la voix : c'était Don Abondio, qui s'avança à pas lents, d'un air surpris et fâché. Le chapelain lui fit un signe de la main qui voulait dire : Allons donc : faut - il un si

grand effort pour venir avec nous ? Et , précédant les deux curés , il se dirigea vers la porte , l'ouvrit et les introduisit.

Le cardinal quitta la main de l'Inconnu , avec qui il avait , en attendant , arrêté ce qu'il fallait faire , puis il s'en éloigna un peu , et fit approcher le curé de la paroisse. Il lui raconta en peu de mots ce dont il s'agissait , et lui demanda s'il pourrait trouver une dame charitable qui voudrait aller dans une litière au château pour y prendre Lucie ; une femme prudente et dévouée , capable de se tirer avec succès d'une expédition si nouvelle , et qui saurait employer les manières les plus convenables , trouver les expressions les plus propres à ranimer , à tranquilliser cette jeune infortunée , à qui sa délivrance même , après tant de souffrances et de craintes , pouvait causer un trouble nouveau. Après avoir réfléchi un moment , le curé dit qu'il connaissait une dame qui réunissait toutes ces qualités , et il partit. Le cardinal ordonna au chapelain de faire aussitôt préparer la litière et de faire seller deux mu-

les : celui-ci, étant sorti à son tour, l'archevêque se tourna vers Don Abondio.

Le pauvre curé, qui s'était déjà placé près du cardinal pour se tenir loin de l'Inconnu, et regardait de côté tantôt l'un, tantôt l'autre, en cherchant à deviner ce que pouvaient signifier toutes ces démonstrations, fit un pas en avant, s'inclina, et dit : « On m'a prévenu que votre seigneurie illustrissime me demandait ; mais je crois que c'est une erreur. »

« Il n'y a pas du tout d'erreur, répondit Frédéric : j'ai à vous donner à la fois une heureuse nouvelle et une commission douce et agréable à remplir. Une de vos paroissiennes que vous avez pleurée comme perdue, Lucie Mondella est retrouvée ; elle est ici près, dans la maison de l'un de mes meilleurs amis que voici ; et je désire que vous alliez avec lui et avec une dame que M. le curé de ce village est allé chercher, pour y prendre cette jeune fille, qui doit vous être si chère, et l'accompagner jusqu'ici. »

Don Abondio fit tout ce qu'il put pour dissimuler l'ennui, que dis-je ? le tourment, le

martyre que lui causait une telle proposition, un tel ordre ; mais n'étant plus maître de retenir une laide grimace déjà empreinte sur son visage, il la cacha en s'inclinant profondément en signe d'obéissance, et ne se releva que pour faire à l'Inconnu une autre salutation aussi respectueuse, avec un regard suppliant qui semblait dire : Je suis entre vos mains, ayez pitié de moi : *parcere subjectis.* »

Le cardinal lui demanda ensuite quels étaient les parents de Lucie.

« Elle n'a de proche parente que sa mère, avec qui elle vivait, » répondit Don Abondio.

« Mais sa mère se trouve-t-elle dans sa maison ? »

« Oui, monseigneur. »

« Puisque cette pauvre créature, reprit Frédéric, ne peut pas sur-le-champ retourner dans son village, ce sera pour elle une douce consolation de voir au plus tôt sa mère. Si M. le curé de la paroisse ne revient pas avant que je me rende à l'église, je vous prie de lui dire de trouver une voiture ou une mule, et d'en-

voyer un homme intelligent pour prendre cette bonne femme, et l'amener ici. »

« Et si j'y allais moi-même ? » dit Don Abondio.

« Non, non ; je vous ai déjà prié d'autre chose, » répondit le cardinal.

« Je m'offrais, reprit Don Abondio, pour préparer cette pauvre mère à une nouvelle aussi inattendue. C'est une femme extrêmement sensible, et il faut quelqu'un qui la connaisse et sache la bien prendre, afin de ne lui pas faire plus de mal que de bien. »

« C'est pour cela que je vous prie d'engager M. le curé à choisir un homme intelligent : quant à vous, vous serez beaucoup plus utile ailleurs, » répondit le cardinal. Et il aurait voulu dire : cette pauvre enfant a bien un autre besoin de voir promptement une figure connue et sûre dans ce château, après tant d'heures d'épouvante, et dans une si terrible incertitude de l'avenir ; mais ce n'était point une idée que l'on pût exprimer clairement devant le seigneur. Le cardinal trouva pour-

tant étrange que Don Abondio ne l'eût pas compris à son air, ou qu'il n'y eût pas songé de lui-même; et l'offre qu'il faisait avec tant de persévérance lui parut si hors de propos, qu'il ne put s'empêcher de penser que le pasteur avait quelque motif particulier pour la faire. Il l'examina alors avec attention, et n'eut pas de peine à découvrir la peur qu'éprouvait le pauvre curé de voyager avec cet homme redoutable, et d'être son hôte, ne fût-ce que pour peu d'instants; mais voulant tout-à-fait dissiper ses craintes, et ne jugeant pas convenable de le prendre à l'écart devant son ami pour lui parler en secret, il pensa que le meilleur moyen était d'agir comme il l'aurait fait sans ce motif, c'est-à-dire de parler à l'Inconnu lui-même, parce que Don Abondio pourrait voir par ses réponses que ce n'était plus un homme qui dût causer de l'effroi. Il s'approcha donc de l'Inconnu, et avec l'expression de cette confiance spontanée que l'on trouve dans une nouvelle et pressante affection comme dans une ancienne amitié : « Ne croyez pas, lui dit-il, que je me contente de cette visite pour au-

jourd'hui. Vous reviendrez, n'est-il pas vrai, avec ce digne ecclésiastique? »

« Si je reviendrai? répondit l'Inconnu. Lors même que vous refuseriez de me recevoir, je resterais comme un mendiant obstinément à votre porte. J'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous entendre, de vous voir; en un mot, j'ai besoin de vous! »

Frédéric lui prit la main, la lui serra, et lui dit: « Faites-nous donc la faveur, au curé de ce village et à moi, de dîner avec nous. Je compte sur vous. En attendant je vais prier le Seigneur et lui rendre grâces avec le peuple: vous, allez recueillir les premiers fruits de la miséricorde. »

A ces démonstrations, Don Abondio restait comme un enfant peureux qui voit un homme caresser un énorme chien au poil hérissé, aux yeux rouges, renommé pour sa méchanceté et les frayeurs qu'il cause à tout le monde: il a beau entendre dire au maître que son chien est un bon animal, doux, tranquille; il regarde le maître sans le contredire ni l'approuver; puis il regarde le chien et n'ose pas s'en approcher

davantage, de peur que le bon animal ne lui montre les dents, ne fût-ce que pour jouer; il n'ose pas non plus s'en éloigner, parce qu'il craint de passer pour un poltron, et il dit en son cœur : Oh! que ne suis-je hors d'ici!

Le cardinal, qui se disposait à sortir, tenant toujours la main de l'Inconnu, et l'emmenant avec lui, jeta de nouveau un coup d'œil sur le curé, et il s'aperçut que le pauvre homme demeurait en arrière, avec une tristesse et un embarras qui se peignaient dans tous les traits de son visage. Il pensa qu'il était peut-être affecté de l'abandon dans lequel il l'avait laissé, surtout en présence d'un criminel si bien accueilli, tant caressé; et se tournant vers lui, il s'arrêta un moment, et avec un sourire aimable, il lui dit : « Monsieur le curé, vous êtes toujours resté avec moi dans la maison de notre bon père; mais celui-ci....., celui-ci *perierat, et inventus est.* »

« Oh! combien je m'en réjouis! » dit Don Abondio, en leur faisant en même temps à tous deux une grande révérence.

L'archevêque continua de s'avancer, poussa

les deux battants de la porte, qui furent aussitôt ouverts en dehors, et l'admirable couple apparut aux regards avides du clergé rassemblé dans la salle. On vit ces deux hommes sur le visage desquels se peignait une émotion diverse, mais également profonde : les traits vénérables de Frédéric respiraient une tendresse reconnaissante, une joie modeste ; dans ceux de l'Inconnu, on lisait une confusion mêlée de douceur, une humilité nouvelle, une componction à travers laquelle perçait toujours l'énergie de ce naturel âpre et sauvage. Et l'on a su depuis que ce passage d'Isaïe s'était présenté à la mémoire de plus d'un spectateur : *Le loup et l'agneau iront au même pâturage ; le lion et le bœuf paîtront ensemble.*

Derrière eux venait Don Abondio, à qui personne ne faisait attention.

Lorsqu'ils furent au milieu de la salle, le valet de chambre du cardinal entra pour lui annoncer qu'il avait exécuté les ordres que lui avait transmis le chapelain, que la litière était prête, et que l'on n'attendait plus que la dame que le curé devait amener. Le cardinal

lui dit qu'à l'arrivée de ce pasteur, on lui recommandât de parler à Don Abondio, et que tout fût ensuite aux ordres de celui-ci et de l'Inconnu, à qui il serra de nouveau la main en signe d'adieu, et en lui disant : « Je vous attends. » Il salua Don Abondio par un signe de tête, et se dirigea vers le chemin qui conduisait à l'église. Le clergé le suivit en bon ordre, et les deux compagnons de voyage restèrent seuls dans la salle.

L'Inconnu, pensif, absorbé en lui-même, attendait avec impatience que le moment arrivât d'aller arracher sa Lucie à ses douleurs et à sa captivité ; car elle est encore sa Lucie, mais dans un sens bien différent de celui où elle l'était le jour précédent ; et son visage exprimait une agitation concentrée, qui, à l'œil ombrageux de Don Abondio, pouvait aisément paraître quelque chose de pis. Il le regardait de côté, l'examinait attentivement, aurait voulu entamer une conversation amicale : — Mais qu'ai-je à lui dire ? pensait-il ; lui dirai-je encore que je m'en réjouis ? De quoi puis-je me réjouir ? De ce qu'ayant été un dé-

mon jusqu'à ce moment, il ait pris la résolution de devenir un homme de bien comme les autres? Le beau compliment? Eh! de quelque manière que je m'y prenne, *je m'en réjouis* ne signifierait pas autre chose. Et puis est-il bien certain d'ailleurs qu'il soit devenu tout d'un coup un si brave homme? Les démonstrations ne prouvent rien: on en fait tant dans ce monde, et elles ont pour principe tant de motifs divers! que sais-je moi? Et en attendant, il faut que j'aille avec lui! dans son château.....! Oh! quelle aventure! quelle aventure! qui me l'aurait dit ce matin! Ah, si j'ai le bonheur de m'en tirer, Perpétue se repentira de m'avoir poussé ici de force, sans nécessité, hors de ma cure; de m'avoir dit que tous les curés des environs y accouraient, qu'il ne fallait pas rester en arrière, et m'avoir embarqué dans une affaire aussi malheureuse! que je suis à plaindre! Il faut pourtant que je dise quelque chose à cet homme. — Et il s'était enfin décidé à lui dire: Je ne me serais jamais attendu au bonheur de me trouver dans la compagnie d'un seigneur si respectable. Mais dans l'instant où il allait

ouvrir la bouche, le valet de chambre entra avec le curé du village, qui annonça que la dame attendait dans la litière; puis il se tourna vers Don Abondio, pour recevoir de lui l'autre commission du cardinal. Don Abondio la lui expliqua comme il put dans ce trouble d'esprit; et s'approchant du domestique, il lui dit : « Donnez-moi du moins une monture douce, car en vérité je suis un pauvre cavalier. »

« N'ayez pas de crainte, répondit le valet d'un air moitié plaisant, c'est la mule du secrétaire, qui est un savant. »

« Cest bien.... » répliqua Don Abondio, et il se disait en lui-même : Que le ciel me favorise.

Au premier avis, le seigneur s'était empressé de sortir; mais arrivé sur le seuil, il s'aperçut que Don Abondio était resté en arrière : il l'attendit; et quand celui-ci arrivant précipitamment semblait lui demander pardon de l'avoir fait attendre, il le salua et le fit passer le premier avec autant de modestie que de politesse. Mais à peine le pasteur eut-il mis le pied dans la petite cour, qu'il vit une autre

nouveauté bien propre à détruire cette consolation passagère : il vit l'Inconnu reprendre avec vivacité sa carabine, comme s'il faisait l'exercice, et la placer en bandoulière.

Aïe ! aïe ! pensa Don Abondio. Que veut-il donc faire de cet instrument ? Voilà un beau cilice, une belle discipline pour un converti ! Et s'il venait à lui passer quelque bizarrerie dans la tête ? Oh ! quelle expédition ! quelle malheureuse expédition !

Si le seigneur avait pu le moins du monde soupçonner la nature des pensées qui agitaient l'esprit de son compagnon, il aurait fait l'impossible pour le rassurer ; mais il était à cent lieues d'un pareil soupçon, et Don Abondio se gardait bien de faire le moindre mouvement qui pût signifier clairement : je ne me fie pas à votre seigneurie. Arrivés à la porte de la rue, ils trouvèrent les deux montures toutes prêtes. L'Inconnu sauta sur celle que lui présentait le palefrenier.

« N'a-t-elle point de vices ? » dit au valet de chambre Don Abondio, un pied sur l'étrier et l'autre encore à terre.

« Montez toujours, et soyez tranquille : c'est un agneau, » répondit celui-ci. Don Abondio, profitant du secours du valet de chambre et se cramponnant à la selle, finit par se trouver à cheval.

La litière, traînée aussi par deux mules, qui se trouvait en avant à quelques pas de distance, partit au commandement du cocher, et tout le convoi se trouva en marche.

Il fallait passer devant l'église, qui était remplie de peuple, et par une petite place, également remplie de villageois qui, étant arrivés les derniers, n'avaient pu trouver place dans l'intérieur du temple. Déjà la grande nouvelle s'était répandue, et, à l'apparition de la voiture, à l'aspect de cet homme, qui, peu d'heures auparavant, était un objet de terreur et d'exécration, et l'était maintenant d'une agréable surprise, il s'éleva dans la foule un murmure confus d'applaudissements; on se rangeait pour lui faire place, et en même temps l'on se pressait de toutes parts pour le mieux voir. La litière passa, et après elle l'Inconnu. Arrivé devant la porte de l'église, qui était toute

grande ouverte, il ôta son chapeau, et baissa jusque sur la crinière de sa mule ce front si redouté, au milieu des acclamations nombreuses des villageois, qui s'écriaient : Que Dieu le récompense ! Don Abondio tira aussi son chapeau, s'inclina et se recommanda au ciel ; mais en entendant le concert formé par les chants solennels de ses confrères, dont le bruit venait frapper son oreille, il éprouva une envie, un sentiment de tristesse, un mouvement de piété si profond, qu'il ne fut pas maître de retenir ses larmes.

Lorsqu'on eut franchi le village, et qu'on se trouva au milieu des champs, dans les détours souvent déserts de la route, un voile plus sombre s'étendit sur ses pensées. Le seul individu sur lequel il pouvait reposer ses regards avec sécurité était le cocher, qui, appartenant à la maison de l'archevêque, devait assurément être un honnête homme, et d'ailleurs ne paraissait pas manquer de courage. De temps en temps on rencontrait des voyageurs qui accouraient pour voir le cardinal, et c'était un soulagement pour Don Aboudio ; mais il n'était que passager, car on se dirigeait vers cette redoutable

vallée où l'on ne rencontrerait que des serviteurs de l'Inconnu, et quels serviteurs! Il aurait désiré alors plus que jamais d'entrer en conversation avec lui, afin de le disposer favorablement; mais en le voyant ainsi préoccupé, il sentait s'évanouir son envie. Il fut donc obligé de converser avec lui-même, et voici une partie de ce que le pauvre homme se dit pendant ce trajet; car si nous voulions tout rapporter, il nous serait facile de composer un volume de ses lamentations.

— N'est-ce pas une chose singulière que les hommes vertueux, comme les mauvais sujets, aient toujours du vif argent dans les veines; qu'ils ne se contentent pas de se tourmenter, de se chagriner eux-mêmes, et qu'ils veuillent contraindre tout le genre humain à en faire autant? N'est-ce pas une fatalité que les plus turbulents viennent toujours me trouver, moi qui ne cherche personne, et me prendre presque aux cheveux pour me mêler dans leurs embarras, moi qui ne demande qu'à vivre paisiblement! Ce scélérat de Don Rodrigo! que lui manquait-il pour être l'homme le plus heureux du monde,

s'il avait eu un peu de jugement ? Il est riche, jeune, respecté, courtisé ; mais son bonheur le fatigue, et il faut qu'il aille mendier des malheurs pour lui et pour son prochain. Il pouvait vivre comme un vrai Roger Bontemps : eh bien, non ! monsieur veut persécuter les femmes, l'entreprise la plus folle, la plus dangereuse que l'on puisse imaginer. Il aurait pu aller en paradis en carrosse, et il veut aller à cloche-pied dans la maison du diable. Et celui-ci... — En ce moment il regardait l'Inconnu, comme s'il eût craint qu'il devinât ses pensées. — Celui-ci, après avoir bouleversé le monde par ses scélératesses, le trouble de nouveau par sa conversion... et Dieu sait si elle est sincère. En attendant, il faut que j'en fasse l'expérience... ! Il y a des hommes qui, lorsqu'une fois ils sont nés avec cette manie, ont toujours la démangeaison de faire parler d'eux. Leur en coûterait-il donc tant de se conduire toute leur vie comme d'honnêtes gens, ainsi que je l'ai fait, moi ? Mais, pas du tout ! ils aiment mieux opprimer, assassiner, faire le diable à quatre... Oh ! que je suis malheureux ! Ils ne peuvent pas même se

repentir sans fracas! La pénitence, lorsqu'elle est volontaire, peut s'accomplir chez soi tranquillement, sans apparat, sans incommodité pour le prochain.... Et sa seigneurie illustrissime qui tout d'un coup le reçoit à bras ouverts, l'appelle son cher, son digne ami, et qui croit tout ce que lui dit cet homme, comme si elle l'avait vu opérer des miracles; qui le voit prendre une résolution, l'approuve sans observation, et donne son consentement à tout ce qu'il propose : voilà, selon moi, ce que l'on doit appeler de la précipitation. Et, sans lui demander aucune garantie, remettre entre ses mains le sort d'un pauvre curé! N'est-ce pas jouer un homme à pair ou non? Un saint évêque, comme l'est celui-ci, devrait toujours prendre soin de ses curés comme de la prunelle de ses yeux. Un peu de réserve, un peu de prudence, un peu de charité, sont des choses qui pourraient, ce me semble, s'accorder aussi avec la sainteté.... Et si toutes ces démonstrations n'étaient qu'une ruse? Qui peut connaître tous les desseins des hommes, et surtout des



hommes comme celui-ci ! Quand je songe qu'il faut que j'aïlle avec lui dans son château ! Il peut y avoir quelque diablerie là-dessous : suis-je assez malheureux ! Il vaut mieux n'y plus penser... De quelle obscurité s'enveloppe cet enlèvement de Lucie ? A en juger par les apparences, on croirait que c'est un projet concerté avec Don Rodrigo. Quelles gens... ! Dieu veuille encore que la chose soit ainsi ! mais comment est-elle tombée au pouvoir de cet homme ? Qui le sait ? C'est un secret entre lui et monseigneur, et l'on ne daigne pas m'en dire un mot, à moi que l'on compromet de cette manière. Je ne cherche jamais à connaître les affaires des autres ; mais quand il y va de ma sûreté, j'aurais bien le droit de savoir quelque chose. Si c'était véritablement pour aller délivrer cette pauvre créature, à la bonne heure ! et encore il aurait fort bien pu l'amener avec lui, ce qui eût été plus simple. Et puis, s'il s'est en effet converti, s'il est devenu un saint homme, quel besoin avait-on de moi ? Oh ! quel chaos !.... Fasse le ciel que la chose soit ainsi : j'aurai fait

une rude corvée; mais du moins je m'en consolerais un peu, parce qu'elle aura été utile à cette pauvre Lucie: cette chère enfant se sera tirée d'un bien mauvais pas. Dieu sait ce qu'elle a souffert! Je la plains; mais il faut avouer qu'elle est née pour ma ruine..... Au moins si je pouvais lire dans l'ame de cet homme, et savoir ce qu'il pense? Qui pourrait se flatter de le comprendre? Tantôt il ressemble à saint Antoine dans le désert; tantôt c'est Holopherne en personne. Oh! que je suis malheureux! Mais le ciel est dans l'obligation de me secourir, car ce n'est pas de mon propre mouvement que je me suis mêlé de cette affaire. —

En effet, on voyait, pour ainsi dire, passer sur le visage de l'Inconnu les pensées qui l'agitaient, comme, à la suite d'un orage, on voit courir les nuages devant le disque du soleil, et tantôt voiler, tantôt laisser échapper la lumière étincelante de ses rayons. L'ame encore tout enivrée des suaves paroles de Frédéric, et comme rajeuni par une nouvelle vie, il s'élevait jusqu'à ces idées de miséricorde, de pardon et

d'amour; puis il retombait sous le poids terrible du passé. Inquiet, agité, il recherchait dans sa mémoire quelles étaient ses iniquités irréparables, quelles étaient celles dont il pouvait empêcher l'accomplissement; quels remèdes pouvaient être les plus prompts et les plus sûrs; comment aplanir tant de difficultés, que faire de tant de complices; et une affreuse obscurité voilait cette pensée. Cette expédition même, la plus facile de toutes, et qui touchait presque à son terme, il ne l'entreprenait qu'avec un désir inquiet, tourmenté par l'idée des souffrances qu'endurait encore cette infortunée, car Dieu savait avec quelle ardeur il désirait de la délivrer; mais, en attendant l'heure de sa délivrance, c'est lui qui la faisait souffrir! A chaque détour, le cocher se retournait pour demander des renseignements sur la route, l'Inconnu la lui montrait du doigt, et lui faisait en même temps signe de presser ses mules.

On entre enfin dans la vallée. Dans quelle situation d'esprit était alors le pauvre Don Abondio! Il se trouvait dans cette vallée fa-

meuse, dont il avait entendu raconter tant de tristes, tant d'horribles histoires! A chaque instant, il rencontrait quelques-uns de ces hommes redoutables, la fleur des braves d'Italie, ces hommes sans peur et sans pitié; ceux-ci s'inclinaient respectueusement devant le seigneur; mais ces visages brûlés par le soleil, ces moustaches hérissées, ces yeux affreux, semblaient dire à Don Abondio : amenez-vous ce prêtre pour que nous l'expédions?... Le pauvre homme était si troublé, que, dans un moment, il lui arriva de se demander : — L'aurais-je mérité? Il ne pouvait m'arriver pis! — Cependant on cheminait par un sentier sablonneux, le long du torrent; au-delà, les regards s'arrêtaient sur ces rochers noirs et solitaires, derrière lesquels se trouvait cette population si affreuse, qu'on lui eût préféré le désert le plus aride : Dante, au milieu de Malebolge, n'était pas dans une situation plus dangereuse.

On passe devant la Mauvaise-Nuit. Aussitôt les bravaches se mettent sur la porte; ils s'inclinent à l'aspect de leur chef, et jettent des



regards curieux sur son compagnon et sur la litière. Ils ne savaient que penser : déjà le départ de l'Inconnu, seul, au lever de l'aurore, leur avait paru quelque chose d'extraordinaire; son retour ne l'était pas moins. Était-ce une conquête qu'il conduisait? et comment l'avait-il faite sans leur secours? Et puis comment se trouvait-il là une litière étrangère? Et de qui pouvait être cette livrée? Ils regardaient étonnés; mais personne ne bougeait, parce que tel était l'ordre qu'exprimaient les gestes et les regards de leur maître.

On monte, on parvient à la cime. Les braves qui se trouvent sur l'esplanade et sur la porte se retirent de toutes parts, pour laisser le passage libre; l'Inconnu leur fait signe de ne pas s'éloigner : il donne un coup d'éperon à sa mule, passe devant la litière, et fait signe au cocher et à Don Abondio de le suivre : il entre dans une première cour, de celle-ci dans une seconde, va vers une petite porte, fait rester derrière, par un geste, un brave qui accourait pour lui tenir l'étrier, et lui dit : «Tiens-toi là, et empêche que personne n'approche.»

Il descend, et, ayant saisi les rênes, il va vers la litière, s'approche de la dame, qui avait ouvert les stores, et lui dit à voix basse : « Empressez-vous de la consoler, et faites-lui comprendre qu'elle est libre et entre les mains de ses amis. Dieu vous en récompensera. » Puis il ordonne au cocher d'ouvrir la litière et d'en faire descendre la dame. Il se tourne alors vers Don Abondio, avec une sécurité de visage que celui-ci ne lui avait pas encore vue, qu'il ne le croyait pas susceptible d'éprouver, et dans laquelle se peignait la joie que lui causait la bonne œuvre qu'il allait accomplir et qui touchait à son terme; il l'aida à descendre, et lui dit aussi à voix basse : « Monsieur le curé, je ne vous prie pas de me pardonner les désagréments que vous avez soufferts à cause de moi : vous l'avez fait pour un maître qui sait récompenser généreusement, et pour une jeune infortunée digne du plus touchant intérêt. »

L'expression du visage de l'Inconnu et ces paroles tranquillisèrent l'esprit de Don Abondio, qui, poussant un soupir qu'il retenait depuis une heure sans oser jamais le laisser échapper,

lui répondit, et il ne faut pas demander si ce fut du ton le plus doux : « Votre seigneurie plaisante sans doute ? mais, mais... ! » et acceptant la main qu'on lui offrait avec tant de courtoisie, il se laissa glisser du mieux qu'il put de sa monture. L'Inconnu en prit aussi la bride, et il la remit, avec celle de sa mule, entre les mains du cocher, en lui recommandant de rester à l'attendre. Il tira une clef de sa poche, ouvrit la petite porte, fit entrer le curé et la dame, entra aussi, marcha devant eux, se dirigea vers le petit escalier, et monta en silence, suivi de ses deux compagnons.

CHAPITRE XXIV.

LUCIE s'était éveillée depuis peu de temps ; elle avait employé ce court intervalle à se reconnaître et à démêler des imaginations confuses qu'enfantent le sommeil, les souvenirs et les images de cette funeste réalité qui ne ressemblait que trop aux songes pénibles d'un malade. La vieille s'était aussitôt approchée d'elle, et, d'une voix qu'elle avait été obligée d'adoucir, elle lui dit : « Ah ! vous avez dormi ! Vous auriez pu dormir dans mon lit ; je vous l'ai cependant proposé plusieurs fois hier au soir. » Et comme elle ne recevait pas de réponse, elle poursuivit d'une manière suppliante et forcée : « Allons, soyez raisonnable ; mau-

gez au moins une bouchée. Oh! comme vous voilà changée! vous avez besoin de prendre quelque nourriture. Et voyez donc, quand le maître reviendra, s'il allait s'en prendre à moi! »

« Non, non; je veux m'en aller, je veux aller trouver ma mère. Le maître me l'a promis; il a dit: Demain matin... Où est-il le maître? »

« Il est parti; mais il a promis de revenir bientôt, et de faire tout ce que vous voudriez. »

« A-t-il fait cette promesse? l'a-t-il faite? Eh bien! je veux retourner chez ma mère à l'instant même. »

Tout-à-coup on entend marcher dans la chambre voisine, puis frapper à la porte. La vieille accourt, et demande: « Qui est là? »

« Ouvre, » répond doucement une voix bien connue.

La vieille tire le pêne, l'Inconnu pousse légèrement la porte, et l'entr'ouvre; il ordonne à la vieille de sortir, introduit aussitôt Don Abondio et la dame charitable, ferme de nouveau la porte, reste en dehors, et envoie la

vieille dans une partie reculée du château, comme il avait déjà renvoyé l'autre femme qui veillait dans la pièce voisine.

Toutes ces dispositions, ce moment d'attente, la première apparition de personnes nouvelles, augmentèrent les agitations de Lucie; car, si sa situation présente lui était insupportable, tout changement devenait pour elle un nouveau sujet d'effroi. Elle regarde, elle aperçoit un prêtre, une femme, et reprend un peu courage; elle regarde plus attentivement, demeure incertaine, et reconnaît Don Abondio, qui lui-même restait les yeux fixés sur elle, et comme enchanté. La bonne dame s'approche, se penche vers Lucie, la regarde avec attendrissement, lui prend les mains, comme pour la caresser et la relever en même temps; puis elle lui dit: « Oh! ma pauvre enfant! venez vite, venez avec nous. »

« Qui êtes - vous ? » demanda Lucie; mais, sans attendre une réponse, elle se tourna encore vers Don Abondio, qui se tenait debout, à deux pas de distance, avec un air qui exprimait une vive compassion; elle le regarda

de nouveau fixement, et s'écria : « Est-ce bien vous ! quoi ! vous ici, monsieur le curé ? Où donc sommes-nous ?... Oh ! infortunée que je suis ! je ne puis plus rassembler mes idées ! »

« Oui, c'est votre pasteur, répondit Don Abondio ; allons, reprenez courage, nous sommes ici pour vous emmener. C'est votre curé, qui est venu ici tout exprès, à cheval... »

Lucie, comme si elle eût en un moment rassemblé toutes ses forces, se leva précipitamment sur ses pieds ; puis, fixant encore son regard sur le visage de ces deux personnes, elle leur dit : « C'est donc la mère du Sauveur qui vous a envoyés ? »

« J'ai bien lieu de le croire, » lui répondit la bonne dame.

« Mais est-il vrai que nous puissions partir ? en êtes-vous bien certaine ? » reprit Lucie en baissant la voix et d'un air timide et soupçonneux ; « et toutes ces personnes... » continua-t-elle, les lèvres contractées et tremblantes d'horreur et d'effroi ; et ce seigneur... cet homme... il m'avait bien promis... »

« Il est lui-même venu tout exprès avec

nous, dit Don Abondio ; il est là qui attend. Partons vite ; il ne faut pas faire attendre un homme tel que lui. »

Alors celui dont on parlait ouvrit la porte, parut et s'avança. Lucie, qui, un moment auparavant, désirait le voir ; qui même, n'ayant pas d'autre espérance au monde, ne désirait que lui, maintenant, qu'elle avait vu des personnes bienveillantes et entendu des voix amies, elle ne se put défendre d'une terreur soudaine ; elle tressaillit, retint sa respiration, et se serra contre la bonne dame, dans le sein de laquelle elle cacha son visage. A l'aspect de cette pauvre innocente, sur laquelle déjà, le soir précédent, il n'avait pu arrêter ses regards ; à l'aspect de cette infortunée, que la privation de nourriture et de longues souffrances avaient rendue pâle, abattue, méconnaissable, il s'était arrêté ; s'étant ensuite aperçu de ce mouvement de terreur, il baissa les yeux, et demeura encore quelques instants muet et immobile ; puis, répondant à la jeune fille, comme si elle eût parlé : « C'est vrai, s'écria-t-il ; pardonnez-moi ! »

« Il vient pour vous délivrer ; ce n'est plus le même homme, il est devenu vertueux ; l'entendez-vous, qui vous demande pardon ? » disait la bonne dame à l'oreille de Lucie.

« Peut-on rien dire de mieux ? Allons, levez la tête, ne faites pas l'enfant : nous pouvons partir à l'instant même, » lui disait Don Abondio. Lucie leva la tête, regarda l'Inconnu, et voyant ce front baissé, ce regard confus et humilié, saisie d'un saisissement mêlé d'espérance, de reconnaissance, de pitié, elle lui dit : « O monseigneur, que Dieu vous rende le prix de votre miséricorde ! »

« Et à vous, qu'il vous rende mille fois le bien que me font vos paroles. »

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte, et sortit le premier. Lucie, toute ranimée, et accompagnée de la dame qui lui donnait le bras, le suivit, et Don Abondio ferma la marche. Ils descendirent l'escalier, et arrivèrent à la petite porte qui conduisait dans la cour. L'Inconnu en ouvrit les deux battants, alla vers la litière, ouvrit la portière, et, avec autant de politesse que de timidité (deux cho-

ses nouvelles en lui), en soutenant le bras de Lucie, il l'aida à y monter, et ensuite la bonne dame : puis, ayant pris des mains du cocher les rênes des deux montures, il donna le bras à Don Abondio, qui s'était approché de la sienne.

« Oh ! que de complaisance ! » dit celui-ci ; et il monta beaucoup plus lestement que la première fois. Le convoi se mit en mouvement, aussitôt que l'Inconnu fut monté sur sa mule. Son front s'était relevé, son regard avait repris l'expression ordinaire du commandement. Les brigands qui se trouvaient sur son passage découvraient bien sur son visage les signes d'une profonde pensée, d'une sollicitude extraordinaire ; mais ils ne comprenaient, ni ne pouvaient rien comprendre au-delà. Ils n'avaient encore rien appris du grand changement qui s'était opéré dans le cœur de cet homme, et certes aucun d'eux ne serait parvenu à le deviner par conjectures.

La bonne dame s'était empressée de tirer les stores sur les portières de la litière ; puis, ayant pris affectueusement les mains de Lucie,

elle cherchait à l'encourager par des paroles de piété, de satisfaction et de tendresse. S'étant ensuite aperçue qu'indépendamment de la fatigue que lui causaient les peines inouïes qu'elle avait endurées, la confusion et l'obscurité des événements empêchaient la pauvre innocente de sentir le bonheur de sa délivrance, elle lui dit ce qu'elle put imaginer de plus propre à rappeler ses souvenirs à sa mémoire, à les éclaircir, à lui faire reprendre le cours ordinaire de ses idées. Elle lui nomma le village d'où elle était, et vers lequel on se dirigeait en cet instant.

« Oui! » dit Lucie, qui savait que ce village était peu éloigné du sien. « Ah! Vierge sainte! je vous rends grâces! je vais revoir ma bonne mère! »

« Nous l'enverrons chercher sur-le-champ, » dit la bonne dame, qui ne savait pas que la chose fût déjà faite.

« Oui, oui : Dieu vous récompensera.... Et vous, qui êtes-vous? comment se fait-il que vous soyez venue...? »

« C'est notre curé qui m'a envoyée, répondit

la bonne dame, parce que ce seigneur, à qui Dieu a touché le cœur (que son nom en soit glorifié!), est venu dans notre village pour parler à monseigneur l'archevêque, cet homme aimé de Dieu, qui fait en ce moment sa visite épiscopale; et puis il s'est repenti de ses fautes nombreuses; il veut changer de vie, et il a confessé au cardinal qu'il vous avait fait enlever, vous, pauvre innocente, d'accord avec un autre scélérat, qui, comme lui, n'avait plus la crainte de Dieu, et dont le curé n'a pu dire le nom. »

Ici, Lucie leva les yeux vers le ciel.

« Vous le connaissez peut-être, » continua la bonne dame. « Mais cela ne fait rien. Pour en revenir à vous, monseigneur le cardinal a pensé que, comme il s'agissait d'une jeune fille, il était convenable qu'il y eût une femme pour l'accompagner. Il a recommandé au curé d'en chercher une; et le curé est venu chez moi par un effet de sa bonté.... »

« Oh! que le Seigneur vous récompense de votre charité! »

« Soyez persuadée qu'il le fera, ma pauvre

enfant ! Et monsieur le curé m'a prescrit de vous rassurer, de chercher à dissiper toutes vos inquiétudes, et de vous faire comprendre comment le Seigneur vous a miraculeusement préservée....»

« Oh oui ! bien miraculeusement, par l'intercession de la mère du Sauveur. »

« Il m'a donc recommandé de vous faire prendre courage, de vous engager à pardonner à celui qui vous a persécutée, à vous montrer satisfaite que Dieu ait usé de miséricorde envers cet homme, et même à prier pour lui : car, non-seulement cette charité sera pour vous un mérite, mais encore elle sera un soulagement pour votre cœur. »

Lucie répondit par un regard qui exprimait son assentiment d'une manière aussi claire qu'auraient pu le faire ses paroles, et avec une douceur que les paroles n'auraient pas su rendre.

« Vous êtes une jeune fille bien digne d'intérêt ! reprit la dame. Et comme votre curé se trouvait aussi dans notre village (car il y en a tant de tous les environs, qu'on pourrait à

la fois célébrer quatre offices solennels), monseigneur le cardinal a aussi jugé convenable de l'envoyer avec nous, bien qu'il nous ait été de peu de secours. J'avais déjà entendu dire que c'était un pauvre homme ; mais, dans cette circonstance, j'ai eu occasion de me convaincre qu'il était tout aussi embarrassé qu'une poule qui a perdu ses petits.... »

« Et cet homme.... celui qui est devenu vertueux.... quel est-il ? »

« Comment ! vous ne le savez pas, » dit la bonne dame, et elle le nomma.

« Oh ! Providence divine, » s'écria Lucie. Elle avait entendu citer ce nom avec horreur dans mille aventures diverses, où il apparaissait comme, dans d'autres histoires, celui de l'Ogre ! Et maintenant à l'idée de s'être trouvée sous sa terrible puissance, et d'être encore sous sa protection ; à l'idée d'un péril aussi imminent et d'une délivrance aussi imprévue, en se rappelant ce qu'était cet homme, qui lui avait paru farouche, puis ému, puis si humble et si doux, elle demeurait comme enchantée, et



disait seulement par intervalle : « Oh ! miséricorde ! »

« C'est sans doute une grande miséricorde ! disait la bonne dame. C'est un bien heureux événement pour les habitants de ce pays et pour ceux des environs. Quand on songe qu'il tenait tant de gens en alarmes, et que maintenant, comme me l'a dit notre curé... et puis, il n'y a qu'à le regarder en face : il est devenu un saint ! D'ailleurs, on peut de suite le juger par ses œuvres. »

Dire que cette bonne dame ne se sentait pas un peu de curiosité de connaître plus en détail la grande aventure dans laquelle elle jouait un rôle, ce serait mentir à la vérité. Mais nous devons avouer à sa gloire que, pénétrée d'une pitié respectueuse envers Lucie, et appréciant avec justesse l'importance et la dignité de l'emploi qu'on lui avait confié, elle ne pensa pas un moment à lui faire une demande indiscrète ou curieuse : tous ses discours durant ce court voyage n'eurent pour objet que l'intérêt de la pauvre fille, d'autre but que de l'encourager.

« Dieu sait depuis combien de temps vous n'avez pris de nourriture ! »

« Je ne m'en souviens plus... Depuis longtemps. »

« Pauvre petite ! vous avez besoin de reprendre des forces. »

« Oui ! » répondit Lucie d'une voix éteinte.

« Grace à Dieu, nous trouverons ce qu'il nous faut en arrivant chez moi. Allons, un peu de courage ; nous n'en sommes plus éloignées. »

Lucie se laissait ensuite tomber languissante dans le fond de la litière , comme assoupie , et alors la bonne dame la laissait en repos.

Quant à Don Abondio , ce retour ne lui causait pas autant d'effroi qu'il en avait éprouvé , en se rendant au château , quelques moments auparavant : mais ce ne fut pourtant pas pour lui un voyage d'agrément. Dès l'instant où sa frayeur avait cessé , il s'était senti soulagé d'un poids considérable ; mais bientôt commencèrent à naître pour lui cent autres sujets d'ennui : comme on voit , dans le lieu où a été déraciné un grand arbre , le terrain demeurer

nu pendant quelque temps, puis ensuite se couvrir d'herbes sur toute sa surface. Il était devenu plus susceptible pour tout le reste, et il faut avouer que, soit dans les réflexions que l'état actuel des choses lui inspirait, soit dans les pensées que lui suggérait l'avenir, il n'avait que trop sujet de se tourmenter. Il ressentait alors, beaucoup plus qu'à son arrivée, l'incommodité de cette façon de voyager, à laquelle il n'était pas accoutumé, et principalement à la descente du château, vers le fond de la vallée. Le cocher, obéissant à un signe de l'Inconnu, faisait aller ses mules avec vivacité, et les deux montures les suivaient, l'une après l'autre et d'un pas égal : d'où il arrivait qu'aux endroits les plus rapides le pauvre Don Abondio, comme s'il eût été assis sur un ressort, chancelait, se jetait en avant, et, pour se soutenir, était obligé de se cramponner à la selle ; et pourtant il n'osait pas demander qu'on allât plus doucement, parce qu'il avait une extrême envie de se voir, le plus tôt possible, hors de ce pays ; d'un autre côté, lorsque la route passait sur un monticule, dans une ornière, la mule, suivant

l'instinct des animaux de son espèce, semblait prendre plaisir à se tenir toujours sur la partie la plus élevée, et à poser précisément le pied sur le bord, en sorte que Don Abondio voyait au-dessous de lui et presque perpendiculairement une fondrière, ou, comme il le pensait, un précipice. — Comment! disait-il en son cœur à sa mule, tu as donc aussi le maudit défaut d'aller chercher les endroits dangereux, quand le sentier est si large! — Et il tirait la bride de l'autre côté, mais inutilement. Il en résultait que, comme de coutume, mourant de dépit et de peur, il se laissait conduire à la volonté d'autrui. Les braves ne lui causaient plus autant d'effroi, depuis qu'il savait plus clairement quelle était la manière de penser du maître. — Mais, se disait-il encore, si la nouvelle de cette admirable conversion se répand dans ce pays pendant que nous y sommes encore, qui sait de quelle façon l'envisageront ces gens-là? Qui sait quelles en pourront être les conséquences? S'ils allaient s'imaginer que je suis venu dans le château pour y faire le missionnaire! Que le ciel m'en

préserve ; ils me martyriseraient ! — L'air farouche de l'Inconnu ne lui causait plus la moindre inquiétude. — Pour contenir ces affreuses figures, pensait-il, il ne faut pas moins que cet homme-là, je le comprends bien ; mais pourquoi faut-il que je me trouve au milieu de tous ces brigands ! —

Enfin, l'on arrive à l'extrémité de la descente, et peu après l'on sort de la vallée. Le visage de l'Inconnu devenait plus serein. Don Abondio lui-même prit un air plus ouvert ; il leva sa tête, qu'il tenait enfoncée dans ses épaules, allongea les bras et les jambes, se mit un peu plus à son aise, ce qui lui donnait une tout autre tournure, respira plus facilement, et, d'un esprit plus calme, il se mit à envisager d'autres périls éloignés. — Que dira ce Don Rodrigo, quand il apprendra qu'il a été déçu, joué de cette manière ? C'est alors qu'il fera le diable à quatre. Reste à savoir s'il ne viendra pas encore me chercher querelle, parce que je me suis trouvé mêlé dans cette maudite affaire. Si, dans le principe, il a eu le courage de m'envoyer ces deux enragés pour me jouer

un tour de cette façon sur le grand chemin, le ciel sait ce qu'il est capable de faire à présent ! Il ne peut pas s'en prendre à sa seigneurie illustrissime, parce que c'est une puissance un peu trop imposante pour qu'il s'y attaque, et il sera forcé de ronger son frein. En attendant, il aura la rage dans le cœur, et il voudra la passer sur quelqu'un. On ne sait que trop comment se terminent ces sortes d'affaires ; ce sont toujours les faibles qui finissent par être dupes, et reçoivent les coups, tandis que les puissants se tirent d'embarras. Sa seigneurie ne manquera pas, comme de raison, de mettre Lucie en sûreté ; cet autre pauvre diable est hors d'atteinte, et il a déjà eu sa part : c'est à moi, maintenant. Ne serait-ce pas une chose bien cruelle, qu'après tant de dérangements, tant d'agitations, et sans en retirer aucun mérite, je dusse devenir sa victime ? Que pourra faire sa seigneurie illustrissime pour me défendre, après m'avoir compromis ? Pourra-t-elle empêcher que ce furieux ne me joue quelque tour encore plus méchant que le premier ? Et puis elle a tant d'affaires en tête ! Elle met

la main à tant de choses ! comment pourrait-elle pourvoir à tout ? C'est ce qui fait qu'on abandonne quelquefois les affaires les plus embrouillées. Ceux qui font le bien se contentent de l'opérer en général ; et quand ils ont éprouvé cette satisfaction, elle leur suffit, et ils ne veulent pas se tourmenter pour obtenir toutes les conséquences qui devraient en résulter. Mais ceux qui ont un penchant décidé pour le mal y mettent plus de persévérance ; ils ne s'arrêtent qu'au terme de leurs desseins, et ne se donnent jamais de repos, parce qu'ils ont ce ver qui les ronge. Irai-je dire que je suis venu ici par les ordres exprès de sa seigneurie illustrissime, et non de ma propre volonté ? Il semblerait que je voulusse me ranger du parti de l'iniquité. Juste ciel ! du parti de l'iniquité, moi ! Ce ne serait pas du moins pour les jouissances qu'elle me procure ! Je crois que le mieux sera de raconter à Perpétue la chose comme elle s'est passée, et de lui laisser le soin de la rendre publique. Pourvu que l'envie ne vienne pas à monseigneur de faire quelque éclat, quelque scène inutile, et de m'y



faire jouer un rôle! Aussi, dès que nous serons arrivés, s'il est sorti de l'église, j'irai sur-le-champ lui présenter mes respects, si je ne lui fais pas parvenir mes excuses, et je me sauverai chez moi. Lucie est bien protégée, on n'a plus besoin de mes services; et après tant de désagrémens, je puis bien aussi prétendre à m'aller reposer. Et puis... si monseigneur allait avoir la curiosité de connaître l'histoire, et qu'il me fallût raconter toutes les circonstances du mariage, il ne me manquerait plus que ce malheur. Et s'il vient aussi visiter ma paroisse? Oh! ma foi, il en arrivera ce qui plaira à Dieu, et je ne veux pas me tourmenter avant le temps; j'ai déjà assez de soucis. Pour le moment, je cours me renfermer chez moi. Tout le temps que monseigneur demeurera dans ce pays, Don Rodrigo n'aura pas l'audace de me jouer un mauvais tour. Et puis.... Ah! je ne vois que trop combien mes dernières années deviendront malheureuses! —

Lorsque le cortège arriva, l'office divin n'était pas encore achevé : il passa de nouveau au milieu de la foule, qui ne montra pas moins d'é-

motion que la première fois; puis il se divisa. Les deux cavaliers tournèrent vers une petite place, au fond de laquelle était située la maison du curé; la litière suivit directement sa route vers celle de la bonne dame.

Don Abondio ne manqua pas à la promesse qu'il s'était faite : à peine descendu de cheval, il fit à l'Inconnu les compliments les plus affectueux, et le pria de vouloir bien l'excuser auprès de l'archevêque, parce qu'il était forcé de retourner en droiture à sa paroisse pour des affaires urgentes. Il alla chercher ce qu'il nommait son cheval, c'est-à-dire son bâton, qu'il avait laissé dans un coin de la salle, et se mit en route. L'Inconnu attendit que le cardinal revînt de l'église.

La bonne dame, ayant fait asseoir Lucie sur le meilleur siège, dans la meilleure place de sa cuisine, s'occupait à lui procurer les moyens de réparer ses forces épuisées, en repoussant, avec une brusquerie bienveillante, les remerciements et les excuses réitérées de la jeune fille.

Elle s'empressa de mettre quelques branches

sèches sous une marmite qu'elle avait replacé devant le feu, et où cuisait un excellent chapon. Elle le laissa bouillir un moment, puis, ayant rempli de bouillon une tasse où elle avait coupé des tranches de pain, elle l'offrit à Lucie. Comme elle voyait à chaque cuillerée la pauvre enfant reprendre ses forces, elle se félicitait, à haute voix, que la chose fût arrivée un jour où, selon son expression, le chat n'était pas sur le foyer. « C'est un jour de fête pour tout le monde, ajouta-t-elle, excepté pour les malheureux, qui ne peuvent qu'avec peine se procurer du pain de sarrasin, ou faire une polenta de maïs. Ils espèrent cependant recevoir aujourd'hui quelque chose d'un seigneur aussi charitable. Pour nous, grâces au ciel, nous ne sommes point dans cette position : au moyen du métier de mon mari, et d'un petit terrain que nous avons au soleil, nous pouvons joindre aisément les deux bouts. Ainsi mangez de bon appétit en attendant : le chapon sera bientôt cuit, et vous pourrez vous restaurer un peu mieux. » Et, ayant repris la tasse, elle

alla soigner le diner, et préparer la table pour sa famille.

Lucie, après avoir retrouvé un peu de force, et senti renaître le calme dans son ame, réparait de son mieux le désordre de sa toilette, par une habitude, par un instinct de propreté et de pudeur : elle renouait et replaçait ses longues tresses sur la tête, et elle ajustait son fichu sur son sein et autour de son cou. Dans cette occupation, ses doigts rencontrèrent le chapelet qui y était suspendu : elle y jeta les yeux et éprouva un trouble instantané ; le souvenir de son vœu, voilé jusqu'alors par tant de sensations douloureuses, s'offrit tout-à-coup à son esprit avec vivacité. Alors toutes les puissances de son ame, à peine ranimées, furent vaincues de nouveau en un instant ; et si cette ame n'avait pas été jusqu'à ce jour préparée pour une vie d'innocence, de résignation et de confiance, la consternation qu'elle éprouva serait allée jusqu'au désespoir. Après le premier tumulte de ces pensées, trop confuses pour être accompagnées de paroles, les premières qui se formèrent dans son esprit

forent : — Ah ! malheureuse ! qu'ai-je fait ! —

Mais à peine eut-elle eu cette pensée, qu'elle en ressentit de l'effroi. Elle se rappela toutes les circonstances de son vœu, ses angoisses mortelles, l'impossibilité où elle se trouvait d'espérer le moindre secours, la ferveur de sa prière, la plénitude du sentiment avec lequel sa promesse avait été faite ; et, après avoir obtenu la grace qu'elle implorait, se repentir de cette promesse, lui parut une ingratitude sacrilège, une perfidie envers Dieu et la Vierge : il lui sembla qu'une telle infidélité lui attirerait des malheurs nouveaux et plus terribles, au milieu desquels elle ne pourrait plus rien espérer, même de la prière, et elle s'empressa de repousser ce regret momentané. Elle ôta avec piété le chapelet de son cou, et, le tenant d'une main tremblante, elle confirma, elle renouvela son vœu, en demandant avec ferveur à celle qui en était la dépositaire de lui accorder la force nécessaire pour l'accomplir, de chasser loin d'elle les pensées et les occasions qui auraient pu, sinon l'en détourner, au moins la faire trop souffrir. L'éloignement de

Renzo, sans aucune probabilité de retour, cet éloignement, qui jusque-là lui avait paru si douloureux, lui semblait une sage disposition de la Providence, qui avait dirigé les deux événements vers une même fin, et elle cherchait à trouver dans l'un un motif pour se consoler de l'autre; puis derrière cette pensée, elle concevait l'espoir que cette Providence même, pour accomplir son ouvrage, saurait bien trouver le moyen d'amener Renzo à se consoler aussi et à ne plus penser à elle..... Mais à peine une telle imagination fut-elle entrée dans son esprit, qu'elle y porta le trouble. L'infortunée, en découvrant que son cœur allait de nouveau se repentir, eut recours à la prière, aux promesses, et elle retourna au combat pour en sortir, si nous pouvons nous permettre cette comparaison, comme un vainqueur blessé et accablé de fatigue, qui se relève sur son ennemi abattu.

Dans ce moment, en entendit des cris de joie et le bruit des pas de plusieurs personnes qui s'approchaient : c'était la famille de la bonne dame qui revenait de l'église. Deux

petites filles et un petit garçon entrent en sautant ; ils s'arrêtent un moment pour jeter un regard curieux sur Lucie , puis ils courent vers leur mère , et se groupent autour d'elle : celui-ci lui demande le nom de la jeune inconnue , cherche à savoir comment et pourquoi elle se trouve chez ses parents ; celui-là veut raconter les merveilles dont il a été témoin. La bonne dame leur répond à tous : « Laissez-moi en repos. » Le maître de la maison entre ensuite d'un pas plus modéré , mais avec le plus joyeux empressement peint dans tous ses traits. C'était , si nous ne l'avons pas encore dit , le tailleur du village , et même des environs ; un homme qui savait lire , qui avait lu plus d'une fois la légende des Saints et l'histoire des quatre fils Aymon , et qui passait aux yeux des paysans pour un personnage instruit , louange qu'il repoussait avec beaucoup de modestie , en disant seulement qu'il avait manqué sa vocation , et que s'il avait fait ses études au lieu de tant d'autres... ! Au demeurant , c'était la meilleure pâte d'homme que l'on put rencontrer. S'étant trouvé chez lui quand le curé y

était venu pour prier sa femme d'entreprendre ce charitable voyage, non-seulement il y avait donné son approbation, mais il y aurait même ajouté ses conseils, s'ils eussent été nécessaires; et maintenant que l'office divin, les cérémonies, le concours des fidèles, et surtout le sermon du cardinal, avaient, comme on dit, exalté tous ses bons sentiments, il revenait à sa maison dans l'attente et avec un désir inquiet de savoir comment la chose s'était passée et de voir la pauvre innocente qu'on avait délivrée.

« Voyez un peu, » lui dit la bonne dame à son entrée en montrant Lucie, qui se leva en rougissant et commença à balbutier quelques excuses. Mais il s'approcha d'elle, l'interrompit par de vives démonstrations de joie, et s'écria : « Soyez la bien venue ! vous êtes la bénédiction du ciel dans cette maison. Que je suis heureux de vous y voir ! J'étais bien sûr que vous seriez arrivée à bon port, parce que je n'ai jamais vu que le Seigneur ait commencé un miracle sans le bien finir ; mais je n'en suis pas moins heureux de vous voir ici. Pauvre enfant ! mais

c'est pourtant une grande chose que d'avoir été l'objet d'un miracle. »

Que le lecteur ne s'imagine pas qu'il fût le seul à qualifier ainsi cet événement, parce qu'il avait lu la légende ; dans le village et dans les environs, on n'en parla jamais en d'autres termes pendant tout le temps qu'on en conserva le souvenir : et, en vérité, avec les accessoires que l'on y ajouta dans la suite, il était impossible de lui donner un autre nom.

S'étant ensuite approché avec précaution de sa femme, qui détachait la marmite de la chaîne qui la tenait suspendue sur le feu, il lui demanda très doucement : « Tout s'est-il bien passé ? »

« A merveille : je te conterai cela plus tard. »

« Oui, oui, à ton aise. »

Lorsqu'on eut dressé la table, la maîtresse de la maison alla prendre Lucie, l'accompagna et la fit asseoir ; puis ayant coupé une aile du chapon, elle la lui servit : elle s'assit ensuite avec son mari, et tous deux excitèrent leur convive abattue et honteuse à prendre courage et à manger. Dès le commencement du



repas, le tailleur se mit à discourir avec beaucoup d'emphase au milieu des interruptions de ses enfants, qui mangeaient debout autour de la table, et qui avaient assurément vu trop de choses extraordinaires pour se borner longtemps au rôle passif d'auditeurs. Il décrivait la pompe des cérémonies; puis, tout d'un coup, il s'occupait de la miraculeuse conversion. Mais ce qui avait fait le plus d'impression sur lui, était le sermon du cardinal, et c'était l'objet sur lequel il revenait le plus souvent.

« Véritablement, à voir devant l'autel un seigneur de ce rang comme un simple curé... »

« Et ce bonnet d'or qu'il avait sur la tête, » disait une des petites filles.

« Tais-toi. Quand on pense, dis-je, qu'un seigneur comme celui-là, un homme si savant, et qui, à ce qu'on rapporte, a lu tous les livres qui existent, chose qui n'est jamais arrivée à personne, même dans Milan; quand on pense qu'il a pu dire ces belles choses de manière que tout le monde les ait comprises... »

« J'ai bien compris aussi, » dit l'autre petite fille.

« Tais - toi : que peux - tu y avoir compris, toi? »

« J'ai compris qu'il expliquait l'Évangile à la place de monsieur le curé. »

« Tais-toi. Je ne dis pas qu'il soit extraordinaire de se faire entendre de ceux qui savent quelque chose, parce qu'alors chacun est obligé de comprendre; mais ceux mêmes qui avaient la conception la plus difficile, les plus ignorants, saisissaient parfaitement le sens de son discours. Allez maintenant leur demander s'ils pourraient répéter les paroles qu'ils ont entendues. Certainement il ne leur serait pas possible d'en retrouver une seule; mais ils en savent bien le sens. Et, sans jamais nommer ce seigneur, comme on devinait qu'il voulait parler de lui; et puis, pour comprendre, il aurait suffi de voir les larmes qui coulaient de ses yeux; car alors aucun des assistants ne pouvait retenir les siennes.... »

« C'est bien vrai, s'écria le petit garçon;



mais pourquoi donc pleuraient-ils tous comme des enfants ? »

« Tais-toi. Et il y a cependant bien des cœurs endurcis dans ce pays. Puis il nous a prouvé clairement que, malgré la disette qui règne, il faut rendre grâce au Seigneur, et ne pas se plaindre ; faire tout ce qui est possible, s'industriier, s'aider et se montrer satisfait, parce que le malheur n'est pas de souffrir et d'être pauvre : le malheur, c'est de faire le mal. Et il ne se borne pas à prononcer de belles paroles ; car tout le monde sait qu'il vit lui-même comme s'il était pauvre, qu'il s'ôte le pain de la bouche pour le donner aux malheureux, et cela lorsqu'il pourrait se procurer toutes les jouissances que donnent les richesses. Ah ! il y a plaisir à entendre parler un homme si vénérable, et qui n'est pas comme tant d'autres qui vous répètent sans cesse : Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais. Et puis il a bien démontré aussi que ceux mêmes qui ne sont pas ce qu'on appelle des seigneurs, mais qui ont du superflu, sont obligés d'en faire part à ceux qui manquent du nécessaire. »

En ce moment, il s'interrompit comme s'il eût été tourmenté par une pensée grave ; puis , après avoir réfléchi quelque temps , il remplit un plat des mets qui étaient sur la table , et y ayant ajouté un pain , il l'enveloppa dans une serviette dont il noua les quatre coins. « Prends cela , » dit-il à la plus âgée de ses filles. Il lui mit dans l'autre main une bouteille de vin , et ajouta : « Va chez Maria , la veuve , porte-lui ces objets , et dis-lui que je les lui envoie afin qu'elle puisse un peu se réjouir avec ses enfants. Mais , fais bien attention à ce que tu lui diras , et n'aie pas l'air de lui faire la charité : surtout n'en souffle pas un mot sur ton chemin à ceux que tu pourras rencontrer , et prends garde de rien casser. »

Lucie fut touchée jusqu'aux larmes , et sentit dans son cœur une tendresse qui dissipa momentanément sa douleur , comme auparavant elle avait trouvé dans les discours de ce brave homme un adoucissement que les paroles de consolation les plus douces , les plus directes , n'auraient jamais pu lui procurer. Son esprit , cédant à l'attrait de ces descriptions de céré-

monies augustes, de ces mouvements de piété, et d'étonnement, animé de l'enthousiasme même du narrateur, se détachait de lui-même de ses pensées douloureuses; et quand il y revenait, il se trouvait affermi contre elles. L'idée même de l'important sacrifice qu'elle avait fait, sans avoir perdu de son amertume, avait pris je ne sais quoi d'une joie austère et solennelle.

Le curé du village entra peu d'instants après, en disant qu'il était envoyé par le cardinal pour avoir des nouvelles de Lucie, et pour l'avertir que sa seigneurie désirait la voir dans la journée; puis ensuite il remercia les deux époux au nom de l'archevêque. Émus tous trois jusqu'aux larmes, ils ne pouvaient trouver d'expressions pour répondre aux bontés d'un personnage si vénérable.

« Et votre mère, n'est-elle pas encore arrivée? » demanda le curé à Lucie.

« Ma mère? » s'écria-t-elle.

Et quand elle eut ensuite entendu le pasteur raconter comment il l'avait envoyé chercher par l'ordre et les soins de l'archevêque, elle porta son tablier à ses yeux, et ses larmes cou-

lèrent avec abondance. Lorsque les sentiments tumultueux qui s'étaient élevés dans son ame , à cette nouvelle, commencèrent à faire place à des pensées plus calmes, la pauvre créature se rappela que le plaisir alors si prochain de revoir sa mère, ce plaisir dont elle n'aurait pu espérer de jouir peu d'heures auparavant, elle en avait expressément imploré la grace dans ces mêmes heures, et, pour ainsi dire, comme une condition de son vœu. *Remettez-moi modeste et pure dans les bras de ma mère*, avait-elle dit, et ces paroles se représentaient distinctement à sa mémoire. Elle se confirma plus que jamais dans le dessein de tenir sa promesse, et elle se reprocha encore plus amèrement la peine et le regret qu'elle avait ressentis un moment de l'avoir faite.

Agnès, en effet, quand on parla d'elle, n'était plus éloignée d'arriver. Il est facile d'imaginer quelle fut la situation de la pauvre femme, à une invitation aussi inattendue, et à cette nouvelle, nécessairement incomplète et confuse d'un danger qui avait cessé, mais qui avait été effrayant, d'un événement

obscur que le messager ne savait ni circonstan-
cier ni expliquer, et dont il lui était impossible
de trouver l'explication dans ce qui était arrivé
précédemment. Après avoir porté les mains à
son front, après s'être plusieurs fois écriée :
ah! Seigneur! ah! Vierge sainte! après avoir
adressé au messager diverses questions aux-
quelles il ne pouvait pas satisfaire, elle était
montée à la hâte dans la voiture, et avait
continué à donner des marques de surprise et
à interroger sans succès tant qu'avait duré le
voyage. Mais à un certain point de la route, elle
avait rencontré Don Abondio, qui revenait à
pas lents appuyé sur son bâton. La surprise
fut égale des deux côtés; Don Abondio s'arrêta,
Agnès descendit de voiture, puis ils se retirè-
rent à l'écart, dans un petit bois de châtai-
gniers qui se trouvait sur le bord du chemin.
Don Abondio l'informa de ce qu'il avait pu
apprendre et de ce qu'il avait dû voir. La
chose n'était pas claire, mais au moins Agnès
eut la certitude que Lucie était hors de dan-
ger, et elle respira.

Le pasteur aurait bien voulu ensuite ame-



Venite Adoremus.

LSL Card No.12.



a
e-
li-
in.
pu
La
gnès
dan-

ger, et elle resp...
Le pasteur aurait bien voulu enst. ame-



ner la conversation sur un autre sujet, et donner à la bonne femme une instruction sur la manière dont elle devait se conduire envers l'archevêque, si, comme cela était probable, il demandait à la voir ainsi que sa fille, et lui recommander surtout de ne pas parler du mariage... Mais Agnès, s'apercevant qu'il ne parlait que dans son propre intérêt, l'avait quitté sans lui rien promettre, et sans avoir rien décidé elle-même, parce qu'elle avait bien autre chose à penser, et elle s'était remise en route.

La voiture arriva enfin, et s'arrêta devant la maison du tailleur. Lucie se lève avec vivacité, Agnès descend, se précipite dans la maison, et bientôt elles se trouvent dans les bras l'une de l'autre. La bonne dame, qui était seule présente à cette scène, les encouragea, les tranquillisa, se réjouit avec elles, et puis, toujours discrète, elle les laissa seules, en leur disant qu'elle allait leur préparer un lit; qu'elle pouvait le leur offrir sans se gêner, mais que, dans tous les cas, elle et son mari aimeraient mieux dormir sur le plancher que de souffrir qu'elles

allassent chercher ailleurs une retraite pour cette nuit.

Après ces premiers embrassements, qui leur coûtèrent quelques larmes, Agnès voulut savoir les aventures de Lucie, et celle-ci se mit douloureusement à les lui raconter. Mais, comme le lecteur en est instruit, c'était une histoire que personne ne connaissait à fond, et aux yeux de Lucie elle-même elle présentait quelques points obscurs et tout-à-fait inexplicables ; et de ce nombre était surtout la fatale rencontre de cette terrible voiture qui s'était trouvée sur la route précisément à l'instant où Lucie y passait, par un hasard extraordinaire : aussi la mère et la fille se perdaient-elles en conjectures, sans en deviner la véritable cause, sans en approcher le moins du monde. Quant au principal auteur de cette trame, ni l'une ni l'autre ne pouvait douter que ce fût Don Rodrigo.

« Ame noire ! tison d'enfer ! s'écriait Agnès : mais son heure viendra. Dieu le récompensera selon ses œuvres, et alors il éprouvera aussi... »

« Non , maman , non ! interrompit Lucie , ne lui souhaitez pas de mal , n'en souhaitez à personne ! Si vous saviez ce que c'est que de souffrir ! si vous l'aviez éprouvé ! Non , non ! prions plutôt Dieu et la sainte Vierge pour lui ; que Dieu lui touche le cœur comme il l'a fait pour cet autre seigneur qui était plus méchant que lui , et qui maintenant est devenu un saint. »

La répugnance que Lucie éprouvait à revenir sur des souvenirs aussi récents et aussi douloureux la fit plus d'une fois hésiter ; plus d'une fois , elle dit à sa mère qu'elle n'avait pas le courage de continuer , et , après beaucoup de larmes , elle ne reprit qu'avec peine l'usage de la parole . Mais un autre sentiment l'en priva à un certain endroit de son récit , à celui où elle devait parler de son vœu . Elle craignit que sa mère ne l'accusât d'imprudence et de précipitation ; que , dans cette circonstance comme dans l'affaire du mariage , elle ne mit en avant quelques-uns de ces principes d'une conscience facile , et ne cherchât à les faire prévaloir , ou enfin que la pauvre femme ne dît la chose à

quelqu'un en confidence, quand ce ne serait que pour s'éclairer et en recevoir un conseil, et ne la rendit publique de cette manière : cette seule pensée faisait éprouver à Lucie, qui ressentait en ce moment tant d'embarras à parler sur un pareil sujet, une honte insupportable, une inexplicable répugnance ; ce qui fut cause qu'elle garda le silence sur cette circonstance importante, en se proposant dans son cœur de s'en ouvrir d'abord au père Cristofore. Mais que devint-elle lorsque, s'informant de lui à sa mère, elle apprit qu'il n'était plus à son couvent, et qu'il avait été envoyé dans un pays très-éloigné et dont elle ignorait le nom.

« Et Renzo ? » dit Agnès.

« Il est en sûreté, n'est-il pas vrai ? » dit Lucie avec vivacité.

« La chose paraît certaine, car tout le monde le dit. On assure qu'il s'est retiré vers Bergame ; mais personne ne peut dire exactement l'endroit, et jusqu'à ce moment il n'a pas donné de ses nouvelles. Il faut qu'il n'en ait pas trouvé le moyen. »

« Ah ! s'il est en sûreté, que le Seigneur soit

loué! » dit Lucie ; et elle cherchait à changer la conversation, lorsqu'elle fut interrompue par un événement bien inattendu, l'arrivée du cardinal-archevêque.

Le prélat, revenu de l'église où nous l'avons laissé, ayant appris de l'Inconnu l'heureux retour de Lucie, s'était mis à table en faisant asseoir le seigneur à sa droite, au milieu d'un cercle de prêtres, qui ne pouvaient se lasser de regarder cet homme, dont l'expression était devenue douce sans faiblesse, humble avec dignité, et de le comparer avec l'image que depuis long-temps ils s'étaient faite de ce personnage fameux.

Quand on eut desservi, l'Inconnu et le cardinal s'étaient de nouveau retirés ensemble. Après un entretien, qui dura beaucoup plus que le premier, l'Inconnu était reparti pour son château sur cette même mule qui l'y avait conduit le matin ; et le cardinal, ayant fait appeler le curé du village, lui avait dit qu'il désirait être conduit dans la maison où Lucie avait trouvé un asile.

« Oh ! monseigneur ! répondit le pasteur ,

laissez-moi faire; je vais faire venir sur-le-champ cette jeune fille, sa mère, si elle est arrivée, les hôtes mêmes, si monseigneur le veut, et tous ceux enfin que votre seigneurie voudra bien me désigner. »

« Je désire aller les trouver, » avait répondu Frédéric.

« Il n'est pas nécessaire que votre seigneurie se dérange : je vais les envoyer chercher, et ce sera l'affaire d'un instant, » avait continué le curé maladroit, mais brave homme d'ailleurs, qui ne comprenait pas que, par une semblable visite, le cardinal voulait à la fois rendre hommage au malheur, à l'innocence, à l'hospitalité et à son propre ministère. Mais le supérieur ayant exprimé de nouveau le même désir, l'inférieur s'inclina et sortit.

Aussitôt que les villageois aperçurent ces deux personnages sur le chemin, ils accoururent de toutes parts et les entourèrent. Le curé ne cessait de leur dire : « Allons, en arrière, retirez-vous donc pour faire place à sa seigneurie. » Frédéric disait au curé : « Laissez-les approcher, » et il s'avancait, tantôt levant

la main pour bénir le peuple, tantôt la baisant pour caresser les petits enfants qui embarrassaient sa marche. Ils arrivèrent enfin devant la maison, et y entrèrent : les villageois rassemblés restèrent en dehors. Mais parmi eux se trouvait le tailleur, qui avait suivi avec les autres, les yeux fixes et la bouche ouverte, sans savoir où l'on irait. Quand il s'aperçut que l'archevêque entrait dans sa maison, il se fit faire place, on peut s'imaginer avec quel fracas, en criant sans cesse : « Laissez-moi passer, moi qui en ai le droit ; » et il entra.

Agnès et Lucie entendirent un murmure toujours croissant dans la rue ; pendant qu'elles cherchaient à deviner ce que ce pouvait être, elles virent la porte s'ouvrir, et paraître le cardinal, accompagné du pasteur.

« Est-ce là cette jeune fille ? » demanda l'évêque au curé ; et, sur un signe affirmatif, il s'approcha de Lucie, qui, ainsi que sa mère, était demeurée immobile et muette de surprise et de honte. Mais l'accent de cette voix, l'aspect, le maintien, et surtout les paroles de Frédéric, les eurent bientôt rassurées. « Pauvre

enfant, lui dit-il, Dieu a permis que vous fussiez soumise à une douloureuse épreuve; mais il vous a bien prouvé qu'il avait toujours l'œil sur vous, qu'il ne vous avait pas oubliée. Il vous a sauvée, et il s'est servi de vous pour accomplir une œuvre importante, pour faire une grande miséricorde à un homme, et pour en soulager beaucoup d'autres en même temps. »

En ce moment, la maîtresse du logis entra dans la salle : attirée par le bruit qu'elle entendait dans la rue, elle s'était mise à la fenêtre, d'où elle avait pu voir quel était l'homme vénérable qui entrait dans sa maison, et elle était descendue précipitamment, après avoir un peu rajusté sa toilette. Le tailleur entra presque en même temps par une autre porte. En voyant la conversation engagée, ils se tinrent à l'écart, et dans l'attitude la plus respectueuse. Le cardinal, après les avoir salués avec beaucoup de politesse, continua à s'entretenir avec les deux femmes, en mêlant quelques questions aux paroles consolantes qu'il leur adressait, dans l'intention de découvrir, par

leurs réponses, s'il ne pourrait pas trouver une occasion de faire du bien à des personnes qui avaient tant souffert.

« Il serait à souhaiter que tous les prêtres ressemblassent à votre seigneurie, qu'ils prissent un peu plus la défense des pauvres, et n'aidassent pas à les mettre dans l'embarras pour s'en tirer eux-mêmes, » dit Agnès, encouragée par l'air affable et familier de l'archevêque, et indignée à cette idée que Don Abondio, après avoir toujours sacrifié les autres, prétendit encore leur interdire un léger soulagement, la moindre plainte envers son supérieur, quand, par un hasard extraordinaire, l'occasion s'en présentait.

« Dites-moi tout ce que vous pensez, dit le cardinal à la bonne femme; parlez librement. »

« Je veux dire que si monsieur le curé avait fait son devoir, la chose ne serait pas arrivée de cette manière. »

Mais comme le cardinal faisait de nouvelles instances pour qu'elle s'expliquât plus clairement, elle commença à éprouver quelque embarras à raconter une histoire où elle avait joué un

rôle qu'elle ne se souciait pas d'avouer, surtout à un homme de ce caractère. Elle trouva, cependant, le moyen de l'arranger. Elle raconta le mariage concerté, le refus de Don Abondio, sans passer sous silence le prétexte *des supérieurs*, que celui-ci avait mis en avant (ah! Agnès!); puis elle passa à l'attentat de Don Rodrigo, et dit comment, après en avoir été avertis à temps, ils étaient parvenus à s'échapper. « Mais hélas! ajouta-t-elle en finissant, c'était fuir un malheur pour tomber dans un autre. Si, dans cette circonstance, monsieur le curé nous avait dit sincèrement la chose, et qu'il eût sur-le-champ marié mes pauvres enfants, nous nous serions après sauvés tous ensemble, secrètement, et dans un lieu si éloigné, que personne n'en aurait eu connaissance. Et pour n'avoir pas su profiter du temps, il nous est arrivé tous les malheurs dont votre seigneurie est instruite à l'heure qu'il est. »

« Votre curé me rendra compte de sa conduite, » dit le cardinal.

« Oh non! monseigneur, reprit Agnès; mon

intention n'a pas été de parler contre lui ; ne le réprimandez pas, parce que le mal est fait, et que cela ne servirait à rien. C'est son caractère ; et si le cas se représentait de nouveau, il agirait encore de même. »

Mais Lucie, peu satisfaite de cette manière de raconter l'histoire, ajouta : « Nous aussi, nous avons fait du mal ; et il est évident que la volonté du Seigneur n'était pas que la chose réussît. »

« Quel mal avez-vous pu faire, vous, ma pauvre enfant ? » demanda Frédéric.

Lucie, malgré les coups d'œil que lui faisait sa mère à la dérobée, lui raconta à son tour l'histoire de la tentative faite dans la maison de Don Abondio, et la termina en disant : « Nous avons mal fait, et Dieu nous en a punis. »

« Recevez de sa main les souffrances que vous avez endurées, et rassurez-vous, dit Frédéric ; car qui aura sujet de se réjouir et d'espérer, si ce n'est celui qui a souffert et qui vient s'accuser lui-même ? »

Il demanda alors où était le fiancé ; et en

apprenant d'Agnès (Lucie, devenue muette, tenait les yeux baissés) comment il avait été contraint de s'exiler, il en ressentit, il en témoigna de l'étonnement et du déplaisir, et il montra l'intention de connaître les motifs de sa fuite. Agnès balbutia le peu qu'elle savait de l'histoire de Renzo.

« J'ai entendu parler de cet homme, dit le cardinal. Mais comment un homme qui se trouve compromis dans une affaire de cette nature, pouvait-il être sur le point d'épouser cette jeune fille ? »

« C'était un jeune homme honnête, » dit Lucie en rougissant, mais d'une voix assurée.

« C'était un jeune homme paisible, trop paisible peut-être, ajouta Agnès; et votre seigneurie peut le demander à tous les villageois, et même à monsieur le curé. Qui sait quelles intrigues on a imaginées, et quels moyens on a employés contre lui? Il faut bien peu de chose pour perdre de réputation les pauvres gens. »

« Ce n'est que trop vrai, dit le cardinal; je prendrai des informations sur son compte,

n'en doutez pas. » Et s'étant fait dire le nom et le prénom du jeune homme, il en prit note. Il ajouta ensuite qu'il comptait se rendre sous peu de jours dans leur village, qu'alors Lucie pourrait y venir sans crainte, et qu'en attendant il s'occuperait de lui procurer un asile sûr, jusqu'à ce que tout fût arrangé pour le mieux.

Il se tourna alors vers les maîtres de la maison, qui s'avancèrent aussitôt; il leur renouvela les remerciements qu'il leur avait déjà adressés par la bouche de leur curé, et il leur demanda s'ils voudraient bien garder quelques jours encore les hôtes que Dieu leur avait envoyés.

« Oh oui, monseigneur, » répondit la femme, d'une voix et d'un air qui en disaient beaucoup plus que cette courte réponse, interrompue par la timidité. Mais le mari, enflammé par la présence de l'archevêque, et jaloux de se faire honneur dans une occasion si importante, cherchait péniblement quelque belle réponse. Il fronçait le sourcil, regardait de côté, se pinçait les lèvres, et tendant de

toutes ses forces l'arc de l'intelligence, il consultait, examinait, et trouvait bien dans son esprit un mélange d'idées confuses et d'expressions imparfaites ; mais le temps pressait et le cardinal semblait déjà avoir interprété son silence. Le pauvre homme ouvrit la bouche, et dit : « Figurez-vous !... » et il lui fut impossible de trouver autre chose en ce moment. De sorte qu'il en ressentit non-seulement la honte ce jour-là ; mais ce souvenir importun, qui le poursuivait toujours depuis, détruisait le plaisir que lui causait l'insigne honneur qu'il avait reçu. Et combien de fois, en se reportant à cette époque, et se rappelant cette circonstance, il lui venait à l'esprit, comme pour le désoler, une foule d'expressions qui toutes auraient mieux valu que son ridicule *figurez-vous !* Mais la présence d'esprit après coup est malheureusement la moins rare.

Le cardinal partit en disant : « Que la bénédiction du Seigneur soit sur cette maison. »

Dans le cours de la soirée, il demanda au curé comment on pourrait, d'une manière convenable, dédommager le tailleur, qui ne

devait pas être riche, d'une hospitalité coûteuse, principalement dans ces temps malheureux. Le pasteur répondit qu'à la vérité, ni les bénéfices de sa profession, ni les revenus d'un petit champ, que ce brave homme possédait, n'auraient pu cette année le mettre en état de faire quelques dépenses étrangères à ses besoins; mais qu'ayant pu faire quelques économies les années précédentes, il se trouvait l'un des habitants les plus aisés de ce pays, qu'il pouvait se permettre quelques libéralités sans déranger ses petites affaires, et qu'il les faisait de bon cœur; que du reste, il ne manquerait pas de regarder comme une offense l'offre d'une récompense pécuniaire.

« Il doit sans doute avoir, dit le cardinal, quelques créances sur des gens qui se trouvent dans l'impossibilité de le payer. »

« Cela est inévitable, monseigneur; ces pauvres gens paient avec l'excédant de la récolte; et comme l'année précédente il n'y a pas eu d'excédant, tout le monde, dans celle-ci, se trouve manquer du nécessaire. »

« Eh bien! reprit Frédéric, je prends toutes

ces dettes sur mon compte. Vous me ferez le plaisir de lui demander la note de ses mémoires et de les acquitter. »

« Ce sera une somme assez forte. »

« Tant mieux : et il vous restera un nombre encore trop considérable de malheureux tourmentés par la misère, qui n'ont pas de dettes parce qu'ils ne trouvent personne qui veuille leur faire crédit. »

Oh ! sans doute ! On fait ce qu'on peut ; mais il est impossible de suffire à tout dans ces temps de misère. »

« Prenez soin qu'il habille ces indigents à mes frais, et payez-le bien. Véritablement, dans cette malheureuse année, tout l'argent que l'on ne dépense pas pour procurer du pain aux pauvres me paraît mal employé ; mais ceci est un cas particulier. »

Nous ne voulons pas finir l'histoire de cette journée, sans raconter brièvement comment l'Inconnu la termina.

Cette fois le bruit de sa conversion l'avait précédé dans la vallée : il s'y était répandu, et avait excité partout un étonnement, une in-

quiétude, une irritation difficiles à dépeindre. En revenant, il fit signe aux premiers braves, ou serviteurs qu'il rencontra, ce qui était la même chose, de le suivre, et il en usa de même à l'égard de tous ceux qui se trouvèrent sur son chemin. Réunis derrière lui, ils s'avançaient avec leur obéissance habituelle, mais aussi avec une inquiétude nouvelle; et bientôt avec cette suite, toujours croissante, il parvint à son château. Il fit signe alors à ceux qui se tenaient sur la porte de se réunir aux autres, entra dans la première cour, et là, sans quitter les arçons, il poussa un cri terrible: c'était le signal accoutumé auquel se rassemblaient tous les braves qui pouvaient l'entendre. En un moment tous ceux qui étaient répandus dans le château s'empressèrent d'accourir aux accents de cette voix formidable, et ils se joignirent au reste de la troupe, en fixant sur leur maître des regards attentifs.

« Allez m'attendre dans la grande salle, » leur dit-il, et, du haut de sa monture, il les regarda s'éloigner. Il en descendit ensuite, conduisit lui-même sa mule aux écuries, et se



rendit dans la salle où il était attendu. A son apparition, un murmure sourd que l'on entendait de toutes parts cessa aussitôt. Les braves se retirèrent tous dans une des parties de la pièce, en laissant un vide spacieux autour de lui : ils pouvaient être au nombre de trente.

L'Inconnu leva la main comme pour maintenir le silence, que sa présence avait commandé ; il releva sa tête, qui dépassait toutes celles de ses satellites, et il leur dit : « Écoutez-moi tous, et que personne ne parle sans que je l'interroge : Mes enfants ! la route que nous avons suivie jusqu'à ce jour nous conduisait au fond des enfers. Ne croyez pas que je vous adresse un reproche, moi qui vous ai tous devancés dans cette voie criminelle, moi qui suis le plus coupable de tous. Mais écoutez ce que j'ai à vous dire : Dieu, dans sa miséricorde, m'a appelé à changer de conduite, et je répondrai à sa bonté ; j'y ai même déjà répondu : puisse-t-il en faire autant en votre faveur. Apprenez donc, et tenez pour assuré, que j'ai pris la ferme résolution de ne plus rien entreprendre jusqu'à ma mort contre sa sainte loi.

Je délie chacun de vous des engagements criminels qu'il avait contractés envers moi. Vous m'entendez : je vous ordonne même de n'exécuter à l'avenir aucun des ordres que vous aviez reçus de moi. Tenez également pour certain qu'aucun individu à mon service ne pourra désormais rien entreprendre de criminel sous ma protection. Ceux d'entre vous qui, à ces conditions, consentiront à rester avec moi, seront traités comme s'ils étaient mes enfants, et je me trouverais heureux, même à l'issue d'un jour, pendant lequel j'aurais été privé de nourriture, de rassasier le dernier de vous avec le dernier pain qui resterait dans ma maison. Ceux, au contraire, qui n'acquiesceront pas à mes propositions, recevront ce qui leur revient de leurs salaires, et je leur accorderai, en outre, une gratification : ils pourront se retirer; mais j'exige qu'ils ne mettent plus les pieds dans ce château, à moins que ce ne soit pour y mener une vie honorable, car, à ce titre, je les recevrai toujours à bras ouverts. Profitez de la nuit pour réfléchir à mes desseins : demain matin je demanderai à chacun

de vous la résolution qu'il aura prise , et alors je vous donnerai de nouveaux ordres. Maintenant , retirez-vous aux postes qui vous sont désignés. Puisse ce Dieu qui a usé envers moi de tant de miséricorde , vous inspirer de sages pensées ! »

Alors il cessa de parler , et tous les braves gardèrent le silence , bien qu'ils fussent agités de pensées diverses et tumultueuses , et cependant ils n'en laissèrent rien paraître. Ils étaient habitués à écouter la voix de leur seigneur comme la manifestation d'une volonté à laquelle il fallait obéir ; et cette voix , en leur annonçant un changement de volonté , ne leur semblait pas avoir perdu de son autorité. Il ne vint à l'esprit d'aucun d'eux , que , parce qu'il s'était converti , on pouvait se conduire envers lui avec plus d'audace , ou lui répondre comme à un homme ordinaire. Ils voyaient bien un saint dans leur maître ; mais c'était un de ces saints que l'on représente la tête haute et le glaive à la main. Outre la crainte qu'il leur inspirait , ils avaient encore pour lui (principalement ceux qui étaient nés sous

sa puissance, et c'était le plus grand nombre) cette affection que des vassaux portent à leur seigneur, et ils éprouvaient encore cet attachement que commande l'admiration; en sa présence même, ils étaient dominés par ce respect dont les esprits les plus rebelles et les plus audacieux ne peuvent se défendre devant une supériorité qu'ils ont reconnue depuis long-temps. Et d'ailleurs, les choses qu'ils avaient entendu sortir de cette bouche, bien qu'elles fussent odieuses à leurs oreilles, n'étaient ni mensongères, ni tout-à-fait étrangères à leur esprit; et si en mille occasions ils en avaient fait un sujet de plaisanterie, c'était moins parce qu'ils en avaient ignoré la justesse que pour prévenir, par des plaisanteries, la crainte qui en serait résultée pour eux, s'ils étaient venus à y penser sérieusement; et maintenant, en voyant les effets de cette crainte sur le courage d'un homme tel que leur maître, il n'y en eut aucun qui n'en ressentit quelque impression au moins pour quelque temps. A tout cela, venait se joindre cette considération que ceux d'entre eux qui avaient les

premiers appris cette grande nouvelle hors de la vallée, avaient vu, et partagé jusqu'à un certain point la joie extraordinaire de la population, la faveur qu'elle procurait à l'Inconnu, et avaient pu se convaincre qu'à la haine et à la terreur qu'il excitait, avait succédé tout-à-coup une profonde vénération. De sorte que, dans l'homme qu'ils n'avaient jamais regardé qu'en tremblant, lors même qu'ils formaient une partie de sa force, ils voyaient maintenant la merveille, l'idole de la multitude. Ils le voyaient toujours placé au - dessus des autres hommes, d'une manière différente, mais non moins imposante; toujours hors de la foule, toujours supérieur. Aussi demeuraient-ils étonnés, incertains l'un de l'autre et d'eux-mêmes. L'un se tourmentait, cherchait dans sa mémoire où il pourrait trouver un asile et de l'emploi; l'autre s'interrogeait pour savoir s'il pourrait devenir un homme de bien : celui-ci, ému par les paroles de son maître, se sentait une certaine inclination à changer de conduite; celui-là, sans rien résoudre, se proposait de tout promettre, de partager un pain

offert de si bon cœur et alors si rare, et de gagner du temps : mais personne ne souffla. Quand l'Inconnu, à la fin de son discours, leva de nouveau cette main impérieuse pour leur donner l'ordre de s'éloigner, dociles comme des agneaux, ils se dirigèrent tous ensemble et silencieux vers la porte. Il sortit derrière eux, et, s'étant placé au milieu de la cour, il observa à la faible lueur du crépuscule, comment ils se divisaient, et chacun se rendit à son poste. Étant ensuite rentré pour prendre une lanterne, il parcourut de nouveau les cours, les corridors, les salles, visita toutes les avenues; et quand il vit que tout était tranquille, il alla enfin se coucher dans l'intention de dormir, car il avait sommeil.

Jamais cet homme, qui aimait passionnément les affaires pressantes et difficultueuses, ne s'en était vu un si grand nombre sur les bras, dans aucune circonstance de sa vie; et pourtant il avait sommeil. Les remords qui l'avaient privé de la nuit précédente, bien loin de s'être apaisés, faisaient, au contraire, entendre des cris plus élevés, plus sévères, plus

absolus ; et pourtant il avait sommeil. L'ordre , l'espèce de gouvernement qu'il avait établi dans son château depuis tant d'années , avec tant de soins , avec un mélange si extraordinaire d'audace et de persévérance , il venait de le détruire par quelques paroles ; le dévouement sans bornes de ses braves , leurs dispositions à tout entreprendre , cette foi criminelle sur laquelle il était habitué à se reposer depuis si long-temps , il venait de les briser lui-même ; à la place des forces qui l'avaient mis à même d'exécuter une foule d'entreprises périlleuses , il venait d'appeler l'incertitude et la confusion dans son intérieur : et pourtant il avait sommeil.

Il se rendit donc dans sa chambre , s'approcha de ce lit sur lequel , la nuit précédente , il avait trouvé tant de douleurs , et il se mit à genoux avec l'intention de prier. Il trouva , en effet , dans un des replis les plus profonds de sa mémoire , les prières qu'on lui avait enseignées dans son enfance ; il commença à les réciter ; et ces paroles , restées si long-temps ensevelies , se pressaient sur ses lèvres. Il trouva ,

dans ce mouvement de piété, un mélange de sentiments indéfinissables ; une certaine douceur dans ce retour matériel aux habitudes de l'innocence ; une augmentation de douleur à l'idée de l'abîme qu'il avait traversé entre ces deux époques ; une ardeur de parvenir , par des œuvres expiatoires , à posséder une conscience nouvelle , à se trouver dans un état plus voisin de cette innocence qu'il ne pouvait plus espérer de recouvrer entièrement ; une reconnaissance, une foi dans cette miséricorde qui pouvait l'y conduire, et lui avait déjà donné des preuves si évidentes de sa volonté. Il se releva alors, et s'étant couché, il s'endormit aussitôt.

C'est ainsi que se termina cette journée si célèbre encore à l'époque où écrivait notre anonyme, et dont on ne connaîtrait point aujourd'hui les particularités, s'il n'eût point existé ; car Ripamonti et Rivola, que nous avons déjà cités, nous apprennent seulement que ce tyran fameux, après une entrevue avec Frédéric, changea de conduite, d'une manière admirable, et pour toujours. Et combien trouvera-t-on d'hommes qui aient lu les ouvrages

de ces deux écrivains ? Moins peut-être qu'on n'en trouvera qui liront le nôtre. Et qui sait si, dans la vallée même, en supposant à quelqu'un l'envie de la chercher et l'adresse de la découvrir, il serait resté quelque trace, quelque tradition confuse de cet événement ? Il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là !

CHAPITRE XXV.

LE jour suivant, dans le village de Lucie et dans tout le territoire de Lecco, on ne parlait que d'elle, de l'Inconnu, de l'archevêque et d'un autre personnage, qui, bien qu'il aimât à faire parler de lui, s'en serait passé volontiers dans cette circonstance, le seigneur Don Rodrigo.

On n'avait pas attendu cet événement pour s'occuper de ses actions ; mais on n'en parlait qu'à voix basse et d'une manière mystérieuse : il aurait fallu que deux villageois se connussent bien particulièrement pour se confier ce qu'ils pensaient sur une matière si délicate, et encore étaient-ils loin d'y apporter toute la franchise dont ils étaient capables ; car, en général, lorsque les hommes ne peuvent, sans de grands

dangers, exprimer l'indignation qu'ils éprouvent, non - seulement ils en montrent moins, mais ils en ressentent moins en effet. Mais alors qui aurait pu se dispenser de faire des questions et de raisonner sur un événement si extraordinaire, où l'on croyait voir la main de la Providence, et dans lequel deux personnages fameux jouaient un rôle si important? L'un, dans lequel on distinguait l'ardent amour de la justice, uni à une puissante autorité; l'autre avec lequel on croyait voir la puissance même s'humilier et l'audace rendre, pour ainsi dire, les armes. Comparé à des hommes de ce caractère, le seigneur Don Rodrigo faisait une figure assez mince. Alors tout le monde comprenait ce que c'était que de tourmenter l'innocence pour la déshonorer, de la poursuivre avec une persévérance si impudente, avec une violence si atroce, en employant des moyens si coupables. On rappelait à cette occasion les souvenirs des nombreuses prouesses de ce seigneur, et chacun des villageois en parlait suivant sa pensée, parce qu'il était enchanté de se trouver d'accord avec tous les autres. C'était un

murmure, un frémissement général, mais qui ne se manifestait qu'avec précaution, à cause de tous les braves que Don Rodrigo entretenait autour de lui.

Une grande partie de cette haine publique retombait aussi sur ses amis et ses flatteurs. On n'épargnait pas M. le podestat, toujours sourd, aveugle, muet quand il s'agissait des violences de ce tyran; mais on ne tenait ces discours qu'à voix basse, parce que le podestat avait ses sbires. On ne faisait pas tant de cérémonie avec le docteur Azzecca - Brouillon, qui n'avait que ses chicanes et sa faconde, ni avec les autres parasites de son espèce : on les montrait au doigt, on les regardait de travers, en sorte que pendant quelque temps ils jugèrent qu'il n'était pas prudent de paraître en public.

Don Rodrigo, frappé comme d'un coup de foudre à une nouvelle si imprévue et si différente de celle qu'il attendait de jour en jour, de moment en moment, se renferma dans son palais, seul avec ses braves, pour y dévorer sa rage pendant deux longues journées, et le troi-

sième jour il partit pour Milan. S'il n'avait eu à redouter que le murmure de la population, peut-être, malgré l'état critique des choses, serait-il resté pour l'affronter, et pour chercher même l'occasion de donner une leçon à tous les villageois en punissant quelques-uns des plus ardents; mais ce qui le détermina à abandonner son palais, ce fut la certitude que le cardinal devait aussi venir à Lecco. Le comte son oncle, qui ne savait de cette histoire que ce qui lui en avait été raconté par Attilio, n'aurait pas manqué, dans une pareille circonstance, d'exiger que Don Rodrigo allât présenter ses hommages au cardinal, afin d'en obtenir en public l'accueil le plus distingué : on peut juger maintenant comment ce dessein aurait pu être accompli. Le comte l'aurait exigé, et s'en serait fait rendre compte exactement, parce que c'était une occasion importante de faire voir dans quelle estime la maison se trouvait auprès d'une puissance aussi éminente. Pour se soustraire à une obligation si pénible, Don Rodrigo, s'étant un matin levé avant le soleil, se jeta dans une voiture avec Griso, accompagné d'autres bra-

ves qui lui servaient d'escorte, et, après avoir ordonné au reste de sa maison de le suivre immédiatement, il partit comme un fugitif, comme (qu'il nous soit permis de relever un peu nos personnages par une glorieuse comparaison), comme Catilina, frémissant de rage, sortit de Rome en jurant d'y revenir bientôt pour assouvir ses vengeances.

Cependant le cardinal s'avancait en visitant chaque jour une des paroisses situées dans le territoire de Lecco. Le jour qu'il devait arriver dans le village de Lucie, la plupart des habitants s'étaient portés sur la route pour se trouver à sa rencontre. A l'entrée du village, et tout auprès de la maison d'Agnès, on avait élevé un arc de triomphe construit en bois, recouvert de chaume et de mousse, et orné de verdure. La façade de l'église était tendue, toutes les fenêtres étaient garnies de draps et de langes en guise de drapeaux ; et ces simples tentures, exécutées avec les objets d'une nécessité ordinaire, représentaient bien ou mal les tentures plus magnifiques de la richesse. Sur le soir (c'était l'heure à laquelle Frédéric

avait coutume d'arriver dans les paroisses qu'il visitait), ceux qui étaient restés chez eux, les vieillards, les femmes et les plus jeunes enfants, se mirent aussi en marche pour aller au-devant du prélat, les uns isolés, les autres en groupe, précédés par Don Abondio, tourmenté au milieu de cette joie, et par le bruit qui l'étourdissait, et par le mouvement de tant de gens qui se pressaient autour de lui, et qui, comme il le disait en lui-même, lui brouillait la vue, et par la crainte secrète que les femmes n'eussent parlé, et qu'il ne fût obligé de rendre compte de sa conduite à l'occasion du mariage.

Bientôt on vit apparaître le cardinal, ou, pour mieux dire, la masse de la population, au milieu de laquelle se trouvait sa litière et les personnes de sa suite, car à peine pouvait-on distinguer au-dessus de toutes les têtes l'extrémité de la croix que portait le chapelain, monté sur une mule. Les habitants qui cheminaient avec Don Abondio s'empresaient d'aller rejoindre la foule qui environnait l'archevêque; et le curé, après avoir dit trois ou quatre fois : « Doucement, marchez en ordre; que

faites-vous donc ? » s'en retourna de mauvaise humeur et en murmurant : « C'est véritablement la tour de Babel. » Puis il alla s'enfermer dans l'église, qui était déserte, et il attendit l'arrivée du cortège.

Cependant le cardinal s'avancait, donnant sa bénédiction sur son passage, et recevant en échange mille actions de grâces de la bouche de ceux qu'il bénissait, et que les gens de sa suite, malgré tous leurs efforts, avaient la plus grande peine à retenir un peu en arrière. Comme compatriotes de Lucie, ces bons villageois auraient voulu recevoir l'archevêque avec des démonstrations extraordinaires. Mais la chose n'était pas facile, parce que depuis longtemps les habitants avaient coutume, partout où il arrivait, d'en faire le plus qu'il leur était possible. Déjà, au commencement de son épiscopat, lors de sa première entrée solennelle dans la cathédrale de Milan, le concours et l'empressement du peuple autour de lui avaient été si considérables, qu'ils avaient fait craindre un moment pour sa vie; et quelques gentilshommes qui se trouvèrent près de lui durent tirer leurs

épées pour effrayer et pour éloigner la foule. Il y avait dans les habitudes de ce temps, quelque chose de si exagéré et de si violent, que, même dans les démonstrations de bienveillance que faisait le peuple pour honorer un évêque, même dans le sanctuaire, on se voyait presque dans la nécessité de répandre le sang pour les réprimer. Et ces moyens de défense seraient peut-être devenus insuffisants, sans deux prêtres qui, doués d'une grande force et de beaucoup de présence d'esprit, l'avaient enlevé et porté dans leurs bras depuis la porte de l'église jusqu'au pied du maître-hôtel. Depuis ce jour, dans les nombreuses visites diocésaines qu'il fut obligé d'entreprendre, il put, sans plaisanter, compter sa première entrée dans l'église parmi les travaux de l'épiscopat, et même parmi les dangers dont il avait été menacé.

Il entra encore dans celle-ci du mieux qu'il lui fut possible, mais non sans peine; il s'approcha de l'autel, et de là, après avoir consacré quelques moments à la prière, il adressa, selon sa coutume, quelques mots aux assistants sur l'amour qu'il leur portait, sur les vœux qu'il

formait pour leur salut, et sur la manière dont ils devaient se préparer aux cérémonies du lendemain. Retiré ensuite dans la maison du curé, parmi beaucoup de choses qu'il avait à lui dire, il l'interrogea sur le caractère et la conduite de Renzo. Don Abondio dit que c'était un jeune homme un peu vif, un peu entêté et même un peu colérique. Mais sur les demandes plus directes et plus précises du cardinal, il fut obligé de répondre que c'était un honnête garçon, et que lui-même ne pouvait comprendre comment à Milan il avait pu commettre tous les actes coupables dont le bruit avait couru dans les environs. « Et la jeune fille, reprit le cardinal, croyez-vous qu'elle puisse maintenant revenir chez elle et y être en sûreté? »

« Quant à présent, répondit Don Abondio, elle peut revenir sans crainte; mais, ajouta-t-il en soupirant, il faudrait que votre seigneurie illustrissime fût toujours ici, ou du moins qu'elle ne fût pas éloignée de ce village. »

« Le Seigneur est toujours près des faibles, dit le cardinal. Au reste, je m'occuperai du soin de la mettre en sûreté. » Et il ordonna que

le lendemain on envoyât la litière avec une escorte pour prendre les deux femmes.

Don Abondio sortit très-satisfait que le cardinal lui eût parlé des deux jeunes gens sans lui demander compte du refus qu'il avait fait de les marier. — Il faut croire qu'il n'en sait rien, se disait-il à lui-même. Agnès n'a point parlé : quel miracle ! Ils vont encore se trouver ensemble ; mais je lui donnerai quelques autres instructions, je lui ferai des recommandations nouvelles. — Et il ne savait pas le pauvre homme que Frédéric n'avait pas abordé cette question, précisément parce qu'il avait l'intention de lui parler de cet objet particulièrement et plus à loisir, et qu'avant de le traiter selon son mérite, il voulait aussi entendre ses raisons.

Cependant les précautions du bon prélat pour la sûreté de Lucie étaient devenues inutiles ; depuis le moment où il l'avait quittée, il était survenu de nouveaux incidents que nous allons rapporter.

Les deux femmes, dans ce peu de jours qu'elles eurent à passer dans la maison hospi-

talière du tailleur, avaient repris, autant qu'il était possible, leur ancienne manière de vivre. Lucie avait aussitôt demandé à travailler, et, comme elle avait fait dans le monastère, elle cousait toute la journée, retirée dans une petite chambre, loin des regards des curieux. Agnès sortait quelquefois, et elle travaillait également en tenant compagnie à sa fille. Leurs entretiens étaient d'autant plus tristes, qu'ils étaient plus affectueux : elles se préparaient à une séparation, parce que la brebis ne pouvait pas, sans danger, se retrouver dans le voisinage du loup. Et quel serait le terme de cette séparation ? L'avenir était obscur, inexplicable, principalement pour l'une d'elles. Cependant Agnès n'hésitait pas à tirer de leur situation quelques conjectures consolantes. « Finalement, disait-elle, s'il n'est rien arrivé de malheureux à Renzo, il donnera bientôt de ses nouvelles ; et s'il a trouvé à travailler et à s'établir, et si (le moyen d'en douter ?) il tient la foi qu'il a promise à Lucie, pourquoi ne pourrions-nous pas aller nous fixer auprès de lui ? » Elle entretenait sa fille de ces espérances, et nous ne sau-

rions dire si celle-ci éprouvait plus de peine à entendre ces discours que de répugnance à y répondre. Elle avait toujours renfermé son secret dans son cœur, et bien que tourmentée par le déplaisir de cacher quelque chose à une si bonne mère, mais retenue invinciblement par la honte et par les craintes diverses dont nous avons parlé, elle laissait le temps s'écouler sans rien révéler. Ses desseins étaient bien différents de ceux de sa mère, ou, pour mieux dire, elle n'en formait pas, et s'était remise entièrement dans les mains de la Providence. Elle cherchait donc à laisser tomber la conversation ou à en changer le sujet, ou bien elle disait, en termes généraux, qu'elle n'espérait ni ne souhaitait rien des biens de ce monde, si ce n'était de pouvoir bientôt se réunir à sa mère; et quelquefois les larmes venaient heureusement lui sauver l'embarras de parler.

« Sais-tu pourquoi tu vois les choses de cette façon? lui disait Agnès. Comme tu as beaucoup souffert, il ne te paraît pas possible que nous retrouvions la paix dont nous jouissions. Mais laisse faire le Seigneur; et si... laisse ve-

nir un rayon, un seul rayon de bonheur, et alors tu sauras me dire s'il est vrai que tu ne désires plus rien.» Lucie embrassait sa mère et pleurait.

D'un autre côté, une prompte et vive amitié s'était formée entre elles et leurs hôtes : et où l'amitié pourrait-elle naître, si ce n'est chez les obligés et les bienfaiteurs, lorsqu'ils sont les uns et les autres doués de cœurs sensibles ? Agnès, principalement, faisait beaucoup de commérages avec la maîtresse de la maison. Le tailleur leur procurait aussi un peu de délassement par ses histoires et ses discours moraux, et, au dîner surtout, il avait toujours quelque belle chose à raconter sur les preux de Charlemagne ou les Pères du désert.

A quelques milles de ce village, habitait un couple distingué, Don Ferrante et Donna Praxède : le nom de leur maison est resté, comme à l'ordinaire, dans la plume de notre anonyme. Donna Praxède était une femme de qualité, d'un âge mûr, et qui se sentait un penchant décidé à faire le bien : métier qui est certainement le plus honorable que l'homme puisse exercer,

mais que l'on peut gâter comme tous les autres. Pour faire le bien, il faut le connaître, et nous ne pouvons le connaître qu'au milieu de nos passions, et avec le secours de nos jugements et de nos propres idées; et ces moyens sont souvent bien imparfaits. Donna Praxède, suivant le cours de ses idées, se conduisait comme on doit le faire avec ses amis : ces idées étaient peu nombreuses, mais elle y était fort attachée. Malheureusement, dans ce petit nombre, il s'en trouvait encore beaucoup qui manquaient de justesse, et ce n'était pas celles qu'elle aimât le moins. Il lui arrivait de là, ou de se proposer comme bien ce qui ne l'était pas en effet, ou d'employer comme moyens, des expédients qui devaient inévitablement produire un résultat contraire à celui qu'elle se proposait, ou de croire avantageux certains autres qui ne l'étaient pas davantage, et cela par cette vague supposition que celui qui fait plus que son devoir peut aller au-delà de son droit. Il lui arrivait aussi de ne pas voir dans le fait ce qu'il y avait de réel, ou d'y voir ce qui n'y existait point, et beaucoup d'autres choses semblables

qui peuvent arriver et qui arrivent aux personnes prudentes, sans excepter même les plus sages ; mais si Donna Praxède commettait souvent ces erreurs, elle les commettait presque toujours toutes à la fois.

En apprenant le grand événement qui était arrivé à Lucie et tout ce qu'on se disait de cette jeune fille à cette occasion, elle éprouva la curiosité de la voir, et elle envoya un carrosse avec un vieux domestique pour prendre la mère et la fille. Celle-ci s'en défendait de son mieux, et elle pria le tailleur, qui s'était chargé du message, de trouver le moyen de l'excuser auprès de cette dame. Tant qu'il ne s'était agi que des villageois qui cherchaient à faire connaissance avec la jeune fille du miracle, le tailleur lui avait rendu volontiers un pareil service ; mais, dans cette circonstance, un refus lui eût semblé une sorte de rébellion. Il fit tant de démonstrations, montra tant d'étonnement, il dit tant de choses, et qu'on n'en devait pas user ainsi avec cette dame, et qu'elle appartenait à une grande famille, et qu'on ne devait jamais rien refuser aux seigneurs, et que ce

pouvait être pour eux une occasion de fortune, et que Donna Praxède, outre son mérite, était encore une sainte ; enfin il s'arrangea de manière que Lucie fut obligée de se rendre, d'autant plus qu'Agnès confirmait, par son approbation particulière, toutes les raisons qu'alléguait le brave homme.

Arrivées devant cette grande dame, elle leur fit l'accueil le plus aimable, et leur adressa beaucoup de félicitations ; elle interrogea, elle conseilla avec une certaine supériorité naturelle, mais corrigée par tant d'expressions modestes, tempérée par tant de bienveillance, recouverte de tant de dévotion, qu'Agnès, presque au même instant, et Lucie peu de moments après, se sentirent soulagées de ce respect tyrannique que leur avait d'abord imprimé sa présence ; elles y trouvèrent même un certain attrait. Enfin Donna Praxède, ayant appris que le cardinal s'était chargé de trouver une retraite à Lucie, et entraînée par le désir de seconder et de prévenir en même temps cette bonne intention, s'offrit à prendre la jeune fille dans sa maison, où il ne lui serait imposé d'autre ser-

vice que de travailler à l'aiguille ou de filer : puis elle ajouta qu'elle se chargeait d'instruire l'archevêque de cet arrangement.

Indépendamment du bien ordinaire et immédiat que renfermait une œuvre semblable, Donna Praxède en voyait et s'en proposait un autre peut-être plus considérable selon elle : c'était de ramener un esprit égaré, et de mettre sur la bonne voie une jeune fille qui paraissait en avoir besoin ; car lorsqu'elle avait entendu parler de Lucie pour la première fois, elle s'était de suite imaginé qu'une jeune fille qui avait pu promettre sa main à un mauvais sujet, à un criminel tel que Renzo, devait éprouver quelque dérangement dans ses idées, ou cacher quelque vice. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. La visite de Lucie l'avait confirmée dans cette persuasion. Ce n'est pas que dans le fond, comme on dit, elle ne parût à Donna Praxède une excellente fille ; mais il y avait cent choses à dire à son sujet. Cette tête penchée constamment, cette manie de ne jamais répondre ou de ne répondre qu'avec

peine et comme par force, pouvaient dénoter de la honte; mais elles annonçaient à coup sûr beaucoup d'opiniâtreté. Il ne fallait pas un grand effort d'esprit pour deviner que cette petite tête avait aussi ses idées. Et cette rougeur instantanée, et ces profonds soupirs... et puis elle avait deux grands yeux qui ne plaisaient pas du tout à Donna Praxède. Elle tenait pour certain, comme si elle l'avait appris de bonne part, que tous les malheurs de Lucie étaient un châtiment de l'amour qu'elle avait pour ce brigand, et un avertissement du ciel; et pour s'en détacher entièrement, elle se proposait de coopérer à une aussi bonne fin: car, ainsi qu'elle le disait souvent aux autres et à elle-même, toute son étude était de seconder les volontés du ciel; mais il lui arrivait souvent de commettre une grave erreur à cet égard, en prenant pour les volontés du ciel les rêves de son imagination. Cependant elle se garda bien de témoigner la moindre chose de la seconde intention que nous avons fait connaître. C'était une de ses maximes que, pour conduire heu-

reusement à fin un bon dessein, la première chose, dans la plupart des circonstances, est de n'en laisser rien entrevoir.

La mère et la fille se regardèrent, et une fois convaincues de la douloureuse nécessité de se séparer, la proposition leur parut à toutes deux très-acceptable, quand il n'y aurait pas eu d'autre motif que le court intervalle qui séparait le château de leur village, et qui leur permettrait de se voir quelquefois. Chacune d'elles ayant lu son assentiment dans les yeux de l'autre, elles acceptèrent avec beaucoup de reconnaissance l'offre obligeante de Donna Praxède. Cette dame leur donna de nouvelles marques de bonté, et leur renouvela ses promesses, en leur disant qu'elle ne tarderait pas à leur remettre une lettre pour l'archevêque. Lorsque les deux femmes furent sorties, elle fit rédiger cette lettre par Don Ferrante, qui, étant un homme lettré, ainsi que nous le montrerons plus particulièrement dans la suite, lui servait de secrétaire dans les occasions importantes. Comme il s'agissait d'une affaire de cette espèce, Don Ferrante mit à contribution toutes

les ressources de son esprit ; et en donnant la minute à copier à son épouse, il lui recommanda soigneusement l'orthographe, qui faisait partie du grand nombre des choses qu'il avait étudiées, et du petit nombre de celles sur lesquelles il avait l'autorité dans la maison. Donna Praxède copia diligemment la lettre, et la fit porter chez le tailleur. Tout ceci avait eu lieu deux ou trois jours avant que le cardinal envoyât la litière pour ramener chez elles les deux pauvres femmes.

Lorsqu'elles arrivèrent, il n'était pas encore allé à l'église, et elles entrèrent dans la maison curiale. Il avait donné l'ordre de les introduire immédiatement : le chapelain, qui les aperçut le premier, s'empressa d'obéir, et ne les retint que le temps nécessaire pour leur donner, bien à la hâte, une légère instruction sur le cérémonial dont il fallait user avec l'archevêque, et sur les titres qu'il convenait de lui donner, chose qu'il avait coutume de faire toutes les fois qu'il le pouvait, sans que le prélat en fût instruit. C'était pour le pauvre homme un tourment continuel de voir le peu

d'ordre qui régnait autour du cardinal dans cette circonstance. « Tout cela arrive, disait-il aux serviteurs de la maison, par la trop grande bonté de cet homme vénérable, par sa familiarité extraordinaire. » Et il racontait qu'il avait lui-même entendu souvent de ses propres oreilles des villageois répondre à sa Seigneurie : « Oui, monsieur, » et « Non, monsieur. »

En ce moment, le cardinal s'entretenait avec Don Abondio sur les affaires de sa paroisse, de manière que celui-ci n'eut pas le temps, comme il se l'était proposé, de donner ses instructions aux deux femmes ; cependant, en passant auprès d'elles, au moment où elles entraient, il put leur jeter un coup d'œil pour leur faire entendre qu'il était content d'elles, et qu'en femmes discrètes, elles devaient continuer à se taire.

Après les premières démonstrations d'un côté, et les premières salutations de l'autre, Agnès tira la lettre, et la présenta au cardinal en lui disant : « C'est de la part de Donna Praxède, qui dit, monseigneur, qu'elle connaît beaucoup votre Seigneurie illustrissime, comme

les grands seigneurs ont coutume de se connaître entre eux. Quand votre Seigneurie l'aura lue, elle verra de quoi il s'agit. »

« C'est bien, » dit Frédéric, après avoir parcouru la lettre et en avoir deviné le sens caché sous les fleurs de la rhétorique de Don Ferrante. Il connaissait assez cette maison pour être assuré que Lucie y était recherchée dans une bonne intention, et qu'elle y serait à l'abri des tentatives et de la violence de son persécuteur. Nous ne savons pas positivement quelle était l'opinion qu'il pouvait avoir de l'esprit de Donna Praxède, et ce n'était probablement pas la personne qu'il eût choisie pour une œuvre semblable ; mais, comme nous l'avons dit ou donné à entendre ailleurs, il n'avait pas coutume de défaire les choses arrangées par ceux qu'elles regardaient pour les refaire mieux.

« Résignez-vous encore avec douceur à cette séparation, et à l'incertitude de votre situation, ajouta-t-il ensuite. Conservez l'espérance de voir bientôt se terminer vos chagrins, et soyez convaincues que Dieu conduira les choses jusqu'à l'heureux terme vers lequel il les a

dirigées; mais ne doutez jamais que tout ce qu'il ordonnera sera ce qu'il y a de mieux pour vous.» Il donna ensuite à Lucie, en particulier, quelques autres consolations que lui dictait son inépuisable charité, de nouveaux encouragements à l'une et à l'autre; puis il les bénit, et les laissa s'en aller. Aussitôt qu'elles eurent mis le pied dans la rue, elles furent entourées d'une foule de leurs amis, on pourrait dire du village tout entier, qui les attendaient, et les accompagnèrent comme en triomphe jusqu'à leur maison. Les femmes les félicitaient, leur montraient le plus tendre intérêt, les accablaient de questions, et en apprenant que Lucie devait partir le lendemain, elles en témoignèrent le plus grand déplaisir. Les hommes leur offraient à l'envi leurs services; chacun voulait veiller cette nuit pour garder la chaumière. Et à ce sujet, notre anonyme juge à propos de citer ce proverbe : voulez-vous obtenir les services de beaucoup de gens? tâchez de ne pas en avoir besoin.

Tant de marques de bienveillance embarrassaient Lucie et l'étourdissaient en même temps;

mais, en résumé, elles lui firent du bien, en détournant un moment son esprit des pensées et des souvenirs qui ne se présentaient qu'avec trop de vivacité, au milieu même du tumulte, sur cette porte, dans cette maison, à la vue du moindre objet.

Au son de la cloche qui annonçait la célébration de l'office divin, tout le monde se mit en mouvement pour se rendre à l'église, et le retour fut une nouvelle marche triomphale.

A l'issue de la messe, Don Abondio, qui avait été trouver Perpétue afin de s'assurer si elle avait tout disposé pour le dîner, fut averti que le cardinal demandait à lui parler. Il se rendit aussitôt auprès de son hôte vénérable, qui, après l'avoir laissé approcher, « Monsieur le curé, » lui dit-il, et ces paroles furent prononcées de manière à lui donner à penser qu'elles étaient l'exorde d'un discours long et sérieux ; « monsieur le curé, pourquoi n'avez-vous pas célébré le mariage de Lucie et de son fiancé ? »

— Les femmes auront jaser ce matin, pensa Don Abondio ; et il répondit en balbutiant : « Monseigneur, vous aurez sans doute entendu

parler des difficultés qui se sont rencontrées dans cette affaire, où il y a eu une telle confusion, que jusqu'à ce jour même, il n'a pas été possible d'y voir bien clair. Votre Seigneurie est déjà informée que la jeune fille se trouve ici, après tant d'accidents, comme par miracle; et que, par suite d'autres accidents, on ne sait pas ce qu'est devenu le jeune homme. »

« Je vous demande, répliqua le cardinal, s'il est vrai qu'avant ces événements, vous ayez refusé de célébrer le mariage au jour convenu, comme vous en étiez requis, et pourquoi ? »

« Véritablement... si votre Seigneurie savait... quelles défenses... quelles menaces terribles on m'a faites pour m'empêcher de parler... » Et il resta sans achever, et dans une attitude propre à faire respectueusement comprendre qu'il serait indiscret de vouloir en savoir davantage.

« Mais, dit le cardinal d'un son de voix et avec un visage plus sévères que de coutume, c'est votre évêque qui, pour remplir son devoir et vous mettre à même de vous justifier, veut savoir de vous pourquoi vous n'avez pas fait ce

que, d'après les règles ordinaires, vous étiez dans l'obligation de faire. »

« Monseigneur, dit Don Abondio, en se faisant aussi petit que possible, je n'ai pas voulu dire.... Mais il me semble que ces choses étant embrouillées, déjà anciennes et sans remède, il n'était pas nécessaire de les rappeler... Enfin, je sais que votre Seigneurie ne voudrait pas perdre son pauvre serviteur. Car voyez-vous, monseigneur, votre Seigneurie ne peut pas être partout, et je reste ici exposé.... Cependant, si elle l'exige, je lui dirai tout. »

« Dites ; je ne désire autre chose que de ne point vous trouver coupable. »

Alors Don Abondio se mit à raconter sa douloureuse histoire ; mais il supprima le nom principal, et y substitua : un grand seigneur ; donnant ainsi à la prudence le peu qu'il pouvait dans une circonstance si difficile.

« Et vous n'avez pas eu d'autre motif ? » demanda le cardinal, après avoir écouté attentivement.

« Mais peut-être ne me suis-je pas suffisam-

ment expliqué, répondit Don Abondio ; on m'a, sous peine de la vie, défendu de faire ce mariage. »

« Et cette raison vous a paru suffisante pour omettre de remplir un devoir si précis ? »

« J'ai toujours cherché à remplir mon devoir, lors même que j'y trouvais de graves inconvénients ; mais quand il s'agit de la vie.... »

« Et quand vous vous êtes présenté à l'Église, reprit le prélat avec encore plus de sévérité, pour recevoir ce ministère, vous a-t-elle garanti votre existence ? vous a-t-elle dit que les devoirs attachés au ministère étaient exempts d'obstacles, affranchis de périls ? ou, vous a-t-elle dit que le devoir devrait cesser où commencerait le danger ? Ne vous a-t-elle pas plutôt expressément dit le contraire ? ne vous a-t-elle pas averti qu'elle vous envoyait comme un agneau au milieu des loups ? Ne saviez-vous donc pas qu'il y avait des hommes violents à qui ce qui vous était commandé pourrait déplaire ? Celui de qui nous tenons la doctrine et l'exemple, à l'imitation duquel nous laissons nommer et nommons les pasteurs, en venant sur la terre

pour en exercer les devoirs, a-t-il mis pour condition que nous aurions la vie sauve? Et pour la sauver, pour la conserver, dis-je, quelques jours de plus sur la terre, aux dépens de la charité et des devoirs, était-il nécessaire qu'il vous accordât l'onction sainte, l'imposition des mains, la grace du sacerdoce? Le monde peut donner cette vertu, et enseigner cette doctrine. Que dis-je? ô honte! le monde lui-même la repousse: le monde aussi a ses lois qui prescrivent le bien, qui proscrivent le mal; il a aussi son évangile, un évangile d'orgueil et de haine, et il ne veut pas que l'on dise que l'amour de la vie soit un prétexte pour transgresser les préceptes. Il ne le veut point, et il est obéi. Et nous, nous fils et messagers de la promesse! que deviendrait l'Église, si tous vos confrères tenaient votre langage? où serait-elle aujourd'hui, si elle s'était présentée dans le monde avec de pareilles doctrines?»

Don Abondio tenait les yeux baissés : son esprit se trouvait au milieu de ces arguments, comme un poussin dans les serres du faucon, qui le tiennent suspendu dans une région in-

connue, et entouré d'un air qu'il n'a jamais respiré. Voyant ensuite qu'il fallait absolument répondre quelque chose, il dit avec soumission, mais sans paraître persuadé : « Monseigneur, j'avoue mon tort; et puisqu'on ne doit pas tenir compte de la vie, je n'ai plus rien à objecter. Mais lorsqu'on a affaire à de certaines gens qui possèdent la force et qui ne veulent pas entendre raison, je ne vois pas l'avantage que l'on pourrait trouver à faire le brave: c'est un seigneur que l'on ne peut vaincre, et avec lequel il est impossible de rester neutre. »

« Et ne savez-vous pas que souffrir pour la justice, c'est notre victoire? et si vous l'ignorez, qu'enseigniez-vous donc? Quelle est la bonne nouvelle que vous annoncez aux pauvres? Qui donc a prétendu que vous deviez surmonter la force par la force? Certes, on ne vous demandera pas un jour si vous avez abaissé les puissants de la terre, car on ne vous en a donné ni la mission ni les moyens. Mais on vous demandera si vous avez mis en œuvre les moyens que vous possédiez pour

faire ce qui vous était ordonné, lors même qu'on aurait eu la témérité de vous le défendre.»

— Ces saints eux-mêmes sont vraiment curieux, pensait Don Abondio, pendant que le prélat lui parlait. En faisant le résumé de ces observations, on trouverait qu'il a plus à cœur les amours de deux jeunes gens que la vie d'un pauvre prêtre.—Quant à lui, il se serait volontiers contenté de ce qu'il avait entendu sans en demander davantage; mais à chaque pause, il voyait le cardinal rester dans l'attitude d'un homme qui attend une confession ou une apologie, enfin une réponse quelconque.

« J'en reviens à dire, monseigneur, répondit-il, que j'ai eu tort... personne ne peut se donner du courage.»

« Et pourquoi donc, pourrais-je vous dire, vous êtes-vous chargé d'un ministère qui vous impose l'obligation d'être toujours en guerre avec les passions du siècle? Mais, vous dirai-je plutôt, comment ne pensez-vous pas que, si, dans quelque poste où vous soyez placé, le

courage vous est indispensable pour remplir vos devoirs, il est une puissance qui vous le donnera infailliblement dès que vous le lui demanderez ? Croyez-vous que tous les martyrs eussent naturellement du courage ? qu'ils comptassent naturellement la vie pour rien ? Tant de jeunes gens qui commençaient à peine à en jouir, tant de vieillards habitués à se plaindre qu'elle approchait de son terme ; tant de jeunes vierges, tant de mères : tous ont eu du courage, parce que le courage était nécessaire, et qu'ils avaient de la foi. Connaissant votre faiblesse et vos devoirs, avez-vous songé à vous préparer aux positions dangereuses dans lesquelles vous pouviez vous trouver, et où vous vous êtes trouvé en effet ? Ah ! si, pendant tant d'années d'exercice pastoral, vous avez aimé votre troupeau (et comment ne l'auriez-vous pas aimé !) ; si vous avez placé en lui vos affections, vos soins, vos délices, le courage ne devait pas vous manquer au moment du besoin : l'amour est intrépide. Or, si vous aimez ceux qui sont confiés à votre garde spirituelle, ceux que vous appelez vos enfants ; lorsque vous en avez

vu deux menacés en même temps que vous, ah! certes, comme la faiblesse de la chair vous a fait trembler pour vous, la charité a dû vous faire trembler pour eux. Vous aurez été humilié de cette première crainte, parce que c'était un effet de votre misère; vous aurez imploré la force pour la vaincre, pour l'éloigner, parce que c'était une tentation. Mais cette crainte noble et sainte qui a pour objet votre prochain, vos enfants, vous l'aurez écoutée; elle ne vous aura pas laissé un moment de repos; elle vous aura excité, contraint à penser, à faire tout ce qui était possible pour détourner le péril qui les menaçait... Que vous a donc inspiré cette crainte? cet amour? Qu'avez-vous fait pour eux? qu'avez-vous pensé? »

Et il se tut, mais de manière à faire apercevoir qu'il attendait la réponse du pasteur.

CHAPITRE XXVI.

A une pareille demande, Don Abondio, qui s'était cependant préparé à répondre à des questions moins précises, ne put trouver une seule parole. Et nous-mêmes nous en devons l'aveu à la vérité, avec ce manuscrit sous les yeux, avec une plume à la main, n'ayant à disputer qu'avec des phrases, n'ayant à craindre que les critiques de nos lecteurs ; nous-mêmes, disons-nous, nous éprouvons une sorte de répugnance à continuer ; nous trouvons quelque chose d'étrange à rapporter avec si peu de peine toutes ces belles maximes de courage et de charité, d'active sollicitude pour les autres, d'abnégation absolue de soi-même. Mais en réfléchissant que ces maximes étaient enseignées

par un homme qui les mettait en pratique, nous poursuivons sans hésiter.

« Vous ne répondez pas? reprit le cardinal. Ah! si vous aviez fait autant que vous le pouviez, ce que la charité, ce que le devoir réclamait de vous, quelle qu'eût été l'issue des événements, vous auriez maintenant quelque chose à me répondre. Voyez donc vous-même ce que vous avez fait. Vous avez obéi à l'iniquité, en négligeant d'accomplir ce que le devoir prescrivait. Vous lui avez obéi ponctuellement : elle s'était montrée à vous pour vous exprimer sa volonté; mais elle se serait cachée de celui qui aurait pu se mettre en garde contre elle et la repousser : elle ne voulait pas recourir aux armes; elle désirait le secret pour mûrir à loisir ses violents et perfides desseins; elle vous a ordonné l'infraction des devoirs et le silence; vous les avez enfreints, et vous vous taisez. Je vous demande maintenant si vous n'avez rien fait de plus; vous me direz s'il est vrai que vous ayez imaginé de faux prétextes pour soutenir votre refus et n'en pas révéler le motif. » Et il s'arrêta de nouveau pour attendre une réponse.

— Les indiscrètes ont encore rapporté cette circonstance, — pensait Don Abondio ; mais il ne paraissait pas qu'il eût la moindre chose à dire. Alors le cardinal continua : « Il est donc vrai que vous avez dit à ces pauvres enfants ce qui n'était pas, pour les tenir dans l'ignorance, dans l'obscurité où l'iniquité voulait les placer... Il faut donc que je le croie. Il ne me reste donc plus qu'à en rougir avec vous, et à espérer que vous répandrez avec moi les larmes du repentir. Voyez où vous a conduit (Dieu puissant ! et pourtant vous en vouliez faire un moyen de justification) cette sollicitude pour la vie terrestre. Elle vous a conduit... repoussez avec liberté ces paroles, si elles vous paraissent injustes ; recevez-les comme une humiliation salutaire, si elles ne le sont pas... : elle vous a conduit à tromper les faibles, à mentir à vos enfants. »

— Voilà comme vont les choses, se disait encore Don Abondio : il a jeté les bras au cou de ce grand coupable (et il pensait à l'Inconnu), et il m'adresse une sévère réprimande pour un léger mensonge dans une circonstance où il s'agissait de sauver mes oreilles. Mais ce sont

nos supérieurs, et ils ont toujours raison. Et puis d'ailleurs, c'est ma destinée d'être la victime de tout le monde, même des saints.— Puis il dit à haute voix : « J'ai failli, je comprends que j'ai failli; mais que pouvais-je faire dans une situation aussi épineuse ? »

« Vous le demandez encore ? et ne vous l'ai-je pas dit ? et devais-je vous le dire ? aimer, mon fils, aimer et prier. Alors vous auriez senti que l'iniquité peut proférer des menaces, exercer des violences, mais qu'elle ne peut donner des ordres. Vous auriez uni, selon la loi de Dieu, ce que l'homme voulait séparer; vous auriez prêté à ces pauvres innocents le ministère qu'ils avaient le droit de réclamer de vous. Dieu aurait répondu des conséquences, parce que vous eussiez exécuté ses commandements : aujourd'hui que vous vous en êtes écarté, c'est vous qui êtes devenu responsable; et quelles conséquences ! Mais tous les secours humains vous manquaient-ils ? Ne vous restait-il plus aucune voie de salut, lorsqu'à peine vous avez jeté un regard autour de vous, sans y réfléchir, sans chercher à la découvrir ? Maintenant je

dois vous apprendre que ces pauvres affligés, aussitôt après leur mariage, auraient eux-mêmes pensé à se mettre en sûreté, qu'ils étaient décidés à fuir pour se soustraire aux persécutions de cet homme cruel, et qu'ils avaient déjà choisi un lieu de refuge. Et d'ailleurs, ne vous êtes-vous pas souvenu que vous aviez un supérieur ? D'où lui viendrait l'autorité de vous réprimander pour avoir manqué à vos devoirs, s'il n'était pas dans l'obligation de vous aider à les accomplir ? Pourquoi n'avez-vous pas pensé à informer votre évêque des obstacles qu'apportait une violence criminelle à l'exercice de votre ministère ? »

— C'était l'opinion de Perpétue, pensait tristement Don Abondio, qui, au milieu de ces remontrances, était toujours vivement frappé de l'image des braves, et de l'idée que Don Rodrigo, vivant et en bonne santé, reviendrait un jour ou l'autre, glorieux, triomphant et plein de rage. Bien que la présence d'un prélat si vénérable, son aspect, son langage, le couvrissent de confusion et lui imprimassent une certaine crainte, c'était cepen-

dant une crainte qui ne le dominait pas entièrement et qui n'empêchait pas sa pensée de se révolter, parce que cette pensée lui disait qu'au bout du compte, le cardinal n'userait contre lui ni d'une escopette, ni d'une épée, ni des braves.

« Comment n'avez-vous pas songé, poursuivit le prélat, qu'alors même qu'il n'eût existé aucun autre refuge pour ces pauvres persécutés, c'était à moi de les accueillir, de les défendre, quand vous me les auriez remis comme des orphelins à un évêque, comme son bien, comme la portion la plus précieuse, je ne dis pas de son emploi, mais de ses richesses ? Et vous-même, vous seriez devenu l'objet de ma sollicitude ; je n'aurais pas pris un moment de repos jusqu'à ce que j'eusse été assuré qu'on ne vous enlèverait pas un seul de vos cheveux. Croyez-vous que je n'aurais pas eu les moyens d'assurer votre existence ? Mais cet homme même, quelque audacieux qu'il fût, croyez-vous qu'il n'eût rien perdu de son audace, quand il aurait appris que ses trames étaient découvertes, qu'elles étaient connues de moi, qu'elles avaient

éveillé ma vigilance, que j'étais résolu d'employer, pour votre défense, tous les moyens mis à ma disposition ? Ne saviez-vous pas que, si l'homme promet trop souvent plus qu'il ne peut tenir, ses menaces vont aussi quelquefois au-delà du mal qu'il veut commettre ? Ne saviez-vous pas que l'iniquité ne fonde pas seulement sa puissance sur ses propres forces, mais encore sur la crédulité et sur la frayeur de ceux qu'elle veut persécuter ? »

— Ce sont précisément les raisonnements de Perpétue, pensait encore Don Abondio, sans réfléchir que cette singulière rencontre de sa servante et de Frédéric Borromée, dans le jugement de la conduite qu'il aurait dû tenir, était une preuve imposante en faveur de sa condamnation.

« Mais vous, poursuivit le cardinal, vous n'avez vu, vous n'avez voulu voir que le danger temporel qui vous menaçait ; comment donc a-t-il pu vous paraître assez imminent pour vous décider à lui sacrifier tous les autres intérêts ? »

« C'est parce que j'ai vu ces vilaines figures,

laissa échapper Don Abondio, parce que j'ai entendu ces terribles menaces. Votre Seigneurie parle admirablement; mais j'aurais voulu la voir à la place d'un pauvre prêtre, et dans une pareille situation.»

A peine eut-il proféré ce peu de mots, qu'il se mordit la langue; il s'aperçut qu'il s'était laissé emporter trop loin par le dépit, et il se dit à lui-même : maintenant l'orage va éclater; mais en levant timidement les yeux, il fut agréablement surpris de voir le visage de cet homme, qu'il ne pouvait jamais ni deviner ni comprendre, passer de cette gravité qui impose et qui punit à une gravité douce et mélancolique.

« Ce n'est que trop vrai ! dit Frédéric. Telle est la misère, tels sont les dangers de notre condition. Nous devons exiger rigoureusement des autres l'accomplissement de devoirs que nous ne serions peut-être pas nous-mêmes toujours prêts à remplir. Nous devons juger, reprendre, corriger, et Dieu sait quelle eût été notre conduite dans les mêmes circonstances, ce que nous avons fait dans de semblables



occasions ! mais malheur à moi si je devais prendre ma faiblesse pour mesure des devoirs imposés à mes pasteurs , pour règle de mon enseignement. Il est vrai cependant que je dois unir l'exemple aux doctrines , et ne pas ressembler au Pharisien , qui condamne ses semblables à porter des fardeaux énormes , qu'il ne veut pas ensuite toucher du doigt. Malheureusement les erreurs de ceux qui possèdent l'autorité sont toujours mieux connues des autres que d'eux-mêmes. Eh bien donc , vous qui êtes mon fils et mon frère , si vous savez que , par pusillanimité , par respect humain , j'aie négligé quelques-uns de mes devoirs , dites-le moi avec franchise , ne craignez pas de me le reprocher , afin que là où a manqué l'exemple , une humble confession vienne diminuer le mal. Remontez-moi librement mes faiblesses , et alors les paroles de l'enseignement obtiendront plus de valeur dans ma bouche , parce que vous sentirez plus vivement qu'elles ne m'appartiennent pas , et qu'elles découlent de celui qui peut nous donner à tous deux la force nécessaire pour faire ce qu'elles prescrivent. »

— Oh quel saint homme ! mais quel persécuteur ! pensait Don Abondio : il ne lui suffit pas de me tourmenter ; il veut encore que je recherche, que j'examine, que je critique ses actions ! — Puis il dit à haute voix « : Oh ! monseigneur veut plaisanter ! Qui ne connaît le courage invincible, le zèle infatigable de votre Seigneurie illustrissime ! » et il ajouta en son cœur : — On ne les connaît que trop.

« Je ne vous demandais pas une louange qui me fait trembler, dit Frédéric, parce que Dieu connaît mes imperfections, et que je les connais assez moi-même pour m'humilier. Mais j'aurais voulu, je voudrais encore que nous nous humiliassions ensemble devant lui, pour lui prouver ensemble la foi que nous avons dans sa bonté infinie. Je voudrais, par amour pour vous, que vous pussiez reconnaître combien votre conduite a été, combien votre langage est opposé à la loi que vous enseignez vous-même, et selon laquelle vous serez jugé un jour. »

« Toutes les apparences semblent être contre moi, reprit Don Abondio : mais ces personnes, qui sont venues m'accuser, ont sans doute né-

gligé d'apprendre à votre Seigneurie qu'elles s'étaient introduites chez moi par surprise et pour me contraindre à faire un mariage contre les règles. »

« Elles me l'ont dit, mon fils; mais ce qui m'afflige et me confond, c'est de vous voir encore chercher à vous justifier, à vous excuser en accusant, et de vous voir rejeter sur votre prochain des fautes dont je devrais trouver l'aveu dans votre confession. Qui a mis ces infortunés, je ne dis pas dans la nécessité, mais dans la tentation de faire ce qu'ils ont fait? Eussent-ils cherché cette voie irrégulière si la voie légitime ne leur eût pas été fermée? Eussent-ils pensé à user de fraude envers leur pasteur, s'il les avait reçus dans ses bras, conseillés, secourus? Eussent-ils songé à le surprendre, s'il ne s'était pas soustrait à leurs regards? Et c'est vous qui les accusez! Et vous êtes indigné, parce qu'après tant de malheurs, que dis-je? au milieu de ces malheurs mêmes, ils ont laissé échapper une parole de soulagement devant leur pasteur et le vôtre! Que les plaintes de l'infortune, que les gémissements

de l'affliction soient odieux au monde, il ne faut pas s'en étonner; mais à nos yeux! Et de quel avantage vous eût été leur silence? Auriez-vous gagné à ce que leur cause parvînt tout entière pour être jugée au tribunal de Dieu? N'est-ce pas pour vous une raison nouvelle d'aimer ces personnes (et vous en aviez déjà tant d'autres) qui vous ont donné l'occasion d'entendre la voix sincère de votre pasteur, qui vous ont fourni le moyen de mieux connaître la dette immense que vous avez contractée envers elles, et de l'acquitter en partie? Ah! si elles vous avaient provoqué, offensé, tourmenté, je vous dirais (et devrais-je vous le dire?) de les aimer encore plus tendrement. Aimez-les donc, parce qu'elles ont souffert, parce qu'elles souffrent encore; aimez-les parce qu'elles vous sont confiées, parce qu'elles sont faibles, parce que vous avez besoin d'obtenir votre pardon; et songez quelle peut être l'efficacité de leur prière pour obtenir la miséricorde céleste! »

Don Abondio gardait le silence; mais ce n'était plus ce silence d'un homme mécontent

qu'on ne peut espérer de convaincre : il se taisait comme un homme qui a plus de choses à penser qu'il ne peut en dire. Les paroles qu'il entendait étaient des conséquences inattendues, une application nouvelle d'une doctrine anciennement gravée dans son esprit, et dont il ne contestait pas la vérité. Il éprouvait une impression nouvelle en voyant à découvert les malheurs de son prochain, que la peur qu'il avait pour lui-même l'avait toujours empêché de considérer avec attention ; et s'il n'éprouvait pas tous les remords qu'auraient dû exciter en lui de pareils discours, parce que la peur qui ne l'abandonnait jamais jouait encore le rôle de défenseur dans cette occasion, il ressentait du moins du mécontentement pour lui-même, de la pitié pour les autres, un mélange de tendresse et de confusion. C'était, si nous pouvons nous permettre une telle comparaison, comme la mèche humide et ramassée d'une bougie qui, présentée à la brillante flamme d'un flambeau, fume, étincelle, semble repousser la lumière, mais bientôt s'allume, et, bon gré mal gré, répand la lumière à son tour. Sans la

pensée de Don Rodrigo, le pasteur se serait volontiers hautement accusé, et il aurait gémi sur ce que sa conduite avait de répréhensible ; mais cependant il laissa voir assez d'émotion pour que le cardinal pût s'apercevoir que ses paroles n'avaient pas été sans effet.

« En ce moment, poursuivit Frédéric, l'un de ces infortunés est fugitif, loin de sa maison, tandis que l'autre est sur le point d'abandonner la sienne, et tous deux n'ont que trop de raisons de s'en tenir éloignés, sans aucune probabilité de s'y voir jamais réunis, bien que cette réunion soit dans les desseins de la Providence : maintenant ils n'ont plus besoin de vous, et malheureusement vous ne pouvez plus rien pour eux, et nos faibles prévisions ne sauraient conjecturer aucun des événements que renferme l'avenir. Mais qui sait si Dieu, dans sa miséricorde infinie, ne vous prépare pas une occasion de les secourir. Ah ! ne la laissez pas échapper ! recherchez-la même, épiez-la ; suppliez-le de la faire naître. »

« Je n'y manquerai pas, monseigneur, je n'y manquerai certainement pas, » répondit Don

Abondio avec un accent qui partait du cœur.

« Ah ! mon fils, s'écria Frédéric avec une dignité affectueuse, le ciel sait combien j'aurais été heureux de vous tenir d'autres discours. Déjà nous avons tous deux rempli une longue carrière dans le cours de la vie : le ciel sait combien il m'en a coûté d'attrister votre vieillesse par des reproches ; il m'est témoin que j'aurais mieux aimé m'entretenir avec vous de nos soins mutuels, de nos peines communes, et puiser avec vous des consolations dans la céleste espérance où nous touchons déjà de si près. Fasse le Seigneur que les discours que mon devoir m'a prescrit de vous faire entendre puissent nous servir à tous deux ; tâchez qu'il ne me demande pas compte, à ce dernier des jours, de vous avoir maintenu dans un ministère dont vous avez si malheureusement méconnu la sainteté. Réparons les moments que nous avons perdus ; la nuit a déjà parcouru la moitié de son cours, l'époux ne peut tarder à venir, tenons nos lampes allumées. Offrons à Dieu nos cœurs vides et misérables, pour qu'il lui plaise de les remplir de cette charité qui

rachète le passé, qui assure l'avenir, qui craint et espère, pleure et se réjouit avec sagesse, et qu'elle devienne dans toutes les circonstances la vertu dont nous avons besoin. »

A ces mots, il se leva, et Don Abondio le suivit.

Ici l'anonyme nous apprend que cet entretien ne fut pas le seul qu'eurent entre eux ces deux personnages, et que Lucie ne fut pas toujours l'objet de leurs conversations ; mais qu'il s'est borné à ne parler que de celui-ci, pour ne pas trop s'écarter du sujet principal de sa narration. Il annonce encore que, dans la même intention, il passera sous silence beaucoup d'autres circonstances remarquables de la visite de l'archevêque ; qu'il ne parlera ni de ses largesses, ni des haines anciennes entre des individus, des familles, des villages, qu'il parvint à éteindre, ou, ce qui n'arrive que trop souvent, à assoupir ; ni de quelques tyrans secondaires, dont il fit cesser l'oppression, soit pendant quelque temps, soit pour toujours : occupations qui ne manquaient jamais de se rencontrer plus ou moins exigeantes dans tous les

lieux du diocèse où cet excellent homme faisait quelque séjour.

Il raconte ensuite comment, dans la matinée du jour suivant, Donna Praxède vint, ainsi qu'elle l'avait promis, pour prendre Lucie, et complimenter le cardinal, qui loua beaucoup la jeune fille, et la lui recommanda vivement. En se séparant de sa mère, Lucie répandit beaucoup de larmes; elle sortit de cette chaumière, et, pour la seconde fois, elle dit adieu à son pays avec ce sentiment doublement amer que l'on éprouve lorsqu'on s'exile d'un lieu qui fut uniquement cher, et dans lequel on ne peut plus espérer de bonheur. Mais l'adieu qu'elle avait reçu de sa mère, ne devait pas être le dernier, car Donna Praxède avait annoncé qu'elle resterait encore quelques jours à sa maison de campagne, qui était peu éloignée, et Agnès promit à sa fille d'y aller pour lui donner et en recevoir un plus douloureux adieu.

Le cardinal était également au moment de partir pour se rendre dans une autre paroisse, lorsque le curé du village où se trouvait situé le château de l'Inconnu arriva et demanda

à lui parler. Après qu'on l'eut introduit, il présenta au prélat une bourse à laquelle était jointe une lettre de ce seigneur, par laquelle il priait Frédéric de faire accepter à la mère de Lucie cent écus d'or que renfermait cette bourse, pour servir de dot à la jeune villageoise, ou pour tel autre usage que les deux pauvres femmes jugeraient convenable d'en faire. Il le priait en même temps de leur dire que, si jamais il se présentait une circonstance où elles pussent avoir besoin de son secours, l'innocente créature ne connaissait que trop le lieu qu'il habitait, et que ce serait une bonne fortune pour lui de pouvoir leur être utile. Le cardinal fit aussitôt appeler Agnès, et lui fit part de la commission qu'il avait reçue, et dont la bonne femme apprit la nouvelle avec autant d'étonnement que de joie ; puis il lui présenta la bourse, qu'elle accepta sans faire beaucoup de cérémonie. « Je souhaite que Dieu récompense ce bon seigneur, dit-elle, et je prie votre Seigneurie de vouloir bien lui en témoigner toute ma reconnaissance ; mais je la prie aussi de n'en rien dire à personne, car nous habi-

tons un pays.... Excusez-moi , voyez-vous! Je sais bien qu'un homme tel que vous n'ira pas jaser sur des choses de cette nature ; mais..... vous m'entendez. »

Agnès s'en retourna bien vite chez elle , s'enferma dans sa chambre , ouvrit la bourse , et , quoique prévenue , elle ne put s'empêcher de montrer un grand étonnement à la vue de toutes ces pièces d'or qui lui appartenaient , et qu'elle avait eu si rarement occasion de voir , et toujours une seule à la fois ; elle les compta , et éprouva beaucoup de peine à les mettre en pile l'une sur l'autre , parce qu'à chaque instant elles glissaient entre ses doigts inhabiles ; puis , ayant soigneusement attaché la bourse avec une ficelle , elle la cacha dans un coin de sa paille. Tout le reste du jour , elle ne fit que rêver , que former des projets pour l'avenir , en soupirant après le lendemain. Quand elle se fut mise au lit , elle resta longtemps sans pouvoir s'endormir , tourmentée par l'idée du précieux trésor qu'elle possédait ; puis elle le vit en songe , quand le sommeil eut fermé ses paupières. Elle se leva

au point du jour, et se mit aussitôt en route pour aller trouver Lucie dans la maison de campagne où elle avait trouvé un asile. Celle-ci, de son côté, bien qu'elle n'eût point vu s'affaiblir la répugnance qu'elle éprouvait à parler de son vœu, avait cependant résolu de le révéler à sa mère, dans un entretien qui pour long-temps devait être le dernier.

A peine purent-elles se trouver seules, qu'Agnès lui dit d'un air plein d'expression, mais à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue : « J'ai à te donner une nouvelle bien intéressante. » Et sur-le-champ elle se mit à lui raconter le bonheur inespéré qui venait de lui arriver.

« Que Dieu bénisse ce seigneur, dit Lucie : vous avez maintenant de quoi vivre heureuse, et vous pourrez en même temps faire du bien à quelqu'un. »

« Comment ! répondit Agnès, ne vois-tu pas tout ce que nous pourrons entreprendre avec autant d'argent ? Écoute : je n'ai que toi au monde, que vous deux, puis-je dire ; car, dès l'instant que Renzo a commencé à te recher-

cher, je l'ai toujours regardé comme mon fils. L'essentiel est qu'il ne lui soit point arrivé quelque accident; ce qu'on aurait lieu de craindre, en voyant qu'il ne donne aucun signe d'existence. Mais il faut espérer que les choses n'iront pas toujours mal. C'eût été un bonheur pour moi de laisser mes os dans mon village; mais maintenant que la crainte de ce brigand t'empêche d'y rester avec moi, la seule pensée qu'il serait près de nous, m'a rendu amer l'amour de mon pays, et je suis décidée à vous suivre partout où vous irez. J'avais déjà songé à prendre ce parti; mais sans argent, que peut-on faire? comprends-tu à présent? Ce pauvre garçon était parvenu, avec beaucoup de peine et de conduite, à faire quelques économies: la justice est venue, et elle n'a rien laissé; mais en récompense, Dieu nous a envoyé de la fortune. Ainsi donc, aussitôt qu'il aura trouvé le moyen de nous faire savoir s'il est vivant, où il est, et quelles sont ses intentions, j'irai te chercher à Milan, et je t'emmènerai avec moi. Autrefois je n'aurais pas osé prendre une pareille résolution, mais le malheur donne de la

hardiesse et de l'expérience; et depuis que j'ai été jusqu'à Monza, je sais ce que c'est que de voyager. Je prends donc avec moi un homme intelligent, un parent, Alexis de Maggianico, par exemple : nous nous rendons à Milan, et...»

Mais s'apercevant qu'au lieu de partager sa joie, Lucie pouvait à peine cacher son trouble, et qu'elle ne montrait qu'une tendresse mélancolique, elle interrompit son discours, et lui dit : « Mais qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne penserais pas comme moi ? »

« Oh ! ma bonne mère ! » s'écria Lucie en lui jetant les bras autour du cou, et cachant dans son sein son visage baigné de larmes.

« Qu'as-tu donc ? » lui demanda de nouveau sa mère avec inquiétude.

« J'aurais dû vous l'avouer plus tôt, dit Lucie en relevant sa tête, et en essuyant ses larmes ; mais je n'en ai jamais eu le courage : ayez pitié de moi. »

« Allons, parle, dis-moi donc à l'instant ce que cela signifie. »

« Je ne puis plus être la femme de ce pauvre malheureux ! »

« Et pourquoi ? »

Lucie, la tête penchée, respirant avec peine, et suffoquée par les pleurs qu'elle répandait sans gémir, comme quelqu'un qui raconte un malheur irréparable, révéla enfin le vœu qu'elle avait fait ; puis joignant les mains, elle demanda de nouveau pardon à sa mère de lui en avoir fait un mystère : elle la conjura de n'en parler à personne, de l'aider de ses conseils, de lui faciliter les moyens d'accomplir sa promesse.

Agnès demeura stupéfaite et consternée. Elle voulait se plaindre du silence que sa fille avait gardé envers elle ; mais les sérieuses réflexions que lui inspirait cet événement étouffaient son ressentiment : elle voulait blâmer sa résolution ; mais il lui semblait que ce serait accuser la Providence, d'autant plus que Lucie lui dépeignait avec de nouvelles et plus vives couleurs cette nuit terrible, le sombre désespoir auquel elle était livrée, et sa délivrance dans un moment où elle avait si peu sujet de l'attendre : c'était au milieu d'inquiétudes si douloureuses qu'elle avait fait une promesse

d'une manière si expresse, si solennelle. Et pendant ce temps-là il revenait dans l'esprit de la bonne femme vingt exemples qu'elle avait entendu plusieurs fois raconter, qu'elle avait racontés elle-même à sa fille, de punitions étranges et terribles, occasionnées par la violation de quelque vœu. Après ces premiers moments d'étonnement, elle lui dit : « Et maintenant que vas-tu faire ? »

« Maintenant, répondit Lucie, c'est le Seigneur et la Vierge qui décideront de mon sort. Je me suis placée entre leurs mains : jusqu'à présent ils ne m'ont pas abandonnée, et ils ne m'abandonneront pas en cet instant où..... La grace que je demande au Seigneur, la seule grace que j'implore de sa bonté, après le salut de mon ame, c'est qu'il me fasse retourner auprès de vous ; et il me l'accordera, car j'en éprouve un pressentiment secret. Ah ! dans ce jour affreux.... prisonnière dans cette voiture... retenue par ces hommes horribles.... Vierge sainte ! qui m'aurait dit qu'ils allaient me livrer à un homme qui, le jour suivant, devait me remettre dans vos bras ! »

« Mais pourquoi n'en avoir pas parlé sur-le-champ à ta mère ! » dit Agnès avec l'expression d'un mécontentement mêlé de pitié et de tendresse.

« Ayez pitié de moi : je ne pouvais m'en trouver le courage.... Et à quoi aurait servi de vous affliger quelques jours plus tôt ? »

« Et Renzo ? » dit Agnès en secouant la tête.

« Ah ! s'écria Lucie en tressaillant, je ne dois plus penser à ce pauvre jeune homme. Dieu ne nous avait pas destinés.... Vous voyez comme il semble avoir manifesté la volonté de nous séparer. Et qui sait ?.... Mais non, non : le Seigneur l'aura préservé de tout danger, et il le rendra peut-être plus heureux sans moi. »

« Mais en attendant, reprit Agnès, si tu ne t'étais pas liée pour toujours par un serment, et qu'il ne fût arrivé aucun malheur à Renzo, avec l'argent que je possède, j'aurais trouvé moyen de tout arranger. »

« Mais cet argent, répliqua Lucie, le posséderiez-vous sans l'épreuve de cette terrible nuit?.... C'est Dieu qui a voulu que tout allât

ainsi : que sa volonté soit faite. » Et sa voix s'éteignit dans ses larmes.

A cet argument inattendu, Agnès demeura livrée à ses réflexions. Après quelques moments de silence, Lucie, comprimant ses sanglots, reprit : « Maintenant que j'ai pris ce saint engagement, je dois m'y soumettre avec douceur et résignation ; mais vous, ma bonne mère, vous pouvez m'aider, d'abord en priant le Seigneur pour votre pauvre fille, et puis.... il est inévitable que ce pauvre malheureux en soit instruit. Pensez - y, rendez-moi encore ce service, car vous pouvez y penser, vous. Quand vous saurez où il s'est retiré, faites-lui écrire, trouvez un homme.... votre cousin Alexis, par exemple, qui est un homme prudent et charitable, qui nous a toujours voulu du bien, et qui saura nous garder le secret : qu'Alexis lui raconte comment cet événement est arrivé, dans quel lieu je me suis trouvée, combien j'ai souffert ; qu'il lui dise que c'est Dieu qui a manifesté sa volonté, l'engage à se consoler, et lui annonce que je ne pourrai jamais lui appartenir. Tâchez de l'amener à

prendre une résolution sage et indispensable ; expliquez - lui bien que j'ai promis , que j'ai fait un vœu irrévocable.... Quand il saura que , par une promesse , je me suis engagée envers la mère du Sauveur.... Il a toujours été religieux... Et vous , aussitôt que vous aurez reçu de ses nouvelles , faites-moi écrire , faites-moi connaître qu'il est en sûreté... Mais ne m'apprenez rien de plus. »

Agnès , tout attendrie , assura sa fille qu'elle remplirait jusqu'au moindre de ses désirs.

« J'ai encore une prière à vous faire , reprit celle-ci : les malheurs qu'a éprouvés ce pauvre jeune homme ne lui seraient point arrivés s'il n'eût pas eu la funeste inspiration de rechercher ma main. Maintenant il est errant , fugitif ; on l'a privé de son industrie , on l'a dépouillé de ce qu'il possédait , on lui a enlevé même les faibles épargnes qu'il avait faites , l'infortuné , vous savez dans quelle intention... Et nous , au contraire , nous avons tant d'argent ! Oh ! ma bonne mère ! puisque le Seigneur nous a fait part de ses richesses , et que vous regardiez ce pauvre malheureux comme

un de vos enfants , comme votre propre fils ! partagez avec lui ; nous ne devons pas craindre que Dieu nous abandonne. Faites en sorte de trouver un homme sûr , et envoyez-le pour lui en remettre la moitié ; le ciel sait combien il doit en avoir besoin. »

« Et que crois-tu donc que je veuille faire ? » répondit Agnès. Je partagerai avec lui , sois-en bien sûre. Pauvre enfant ! Et pour quel motif penses-tu que cet argent me cause tant de joie ? J'étais venue ici toute satisfaite , moi ; mais... je les lui enverrai , ma pauvre amie ! mais lui-même... Assurément l'argent fait plaisir à ceux qui en ont besoin ; et pourtant je doute qu'il le reçoive avec plaisir. »

Lucie remercia sa mère de cette facile et généreuse condescendance , avec une gratitude , avec une expression affectueuse qui aurait pu faire penser , à quiconque l'aurait observée , que son cœur était encore attaché à Renzo plus tendrement qu'elle ne le croyait elle-même.

« Et sans toi , que ferai-je , moi , pauvre femme ? » dit Agnès en pleurant à son tour.

« Et moi , sans vous , ma bonne mère ? et dans

une maison étrangère ? au milieu de cette ville de Milan !... mais le Seigneur sera sans cesse avec nous, et il nous réunira un jour. Dans huit ou neuf mois, nous pourrons nous revoir ici ; mais avant cette époque, j'espère qu'il aura arrangé toutes choses pour nous procurer des consolations. Rapportons-nous-en à sa bonté infinie. Cette grace, je la demanderai sans cesse à la mère du Sauveur. Si j'avais encore quelque chose à lui offrir, je le ferais ; mais elle est si miséricordieuse, qu'elle me l'accordera comme une faveur. »

Après quelques discours semblables, dans lesquels elles échangèrent des paroles de douleur et de consolation, d'inquiétude et d'espérance, après de tendres embrassements souvent renouvelés, la mère et la fille se séparèrent en se promettant de se réunir à l'automne suivante au plus tard, comme si cette réunion eût dépendu d'elles, et comme il arrive toujours dans de pareilles circonstances.

Cependant il s'écoula un long intervalle de temps avant qu'Agnès pût rien apprendre du sort de Renzo. On ne recevait de lui ni lettre

ni message ; et les gens du village ou des environs , à qui elle pouvait demander des renseignements , n'en savaient pas plus qu'elle.

Elle n'était pas la seule qui fit inutilement une pareille recherche : le cardinal Frédéric n'avait pas dit par pure cérémonie aux deux pauvres femmes qu'il prendrait des informations sur le compte du jeune homme ; il avait en effet écrit sur-le-champ pour s'en procurer. Lorsqu'après sa visite pastorale il était revenu à Milan , il avait reçu une réponse dans laquelle on lui apprenait que l'on n'avait pu rien découvrir sur la retraite du pauvre montagnard ; qu'à la vérité il était demeuré quelque temps dans le pays , où il n'avait pas fait parler de lui , mais qu'un beau matin il l'avait quitté à l'improviste ; qu'un de ses parents qui lui avait donné l'hospitalité ne savait pas ce qu'il était devenu , et ne pouvait que répéter quelques bruits douteux et contradictoires qui s'étaient répandus , et d'après lesquels le jeune homme se serait enrôlé , aurait passé en Allemagne , et trouvé la mort en traversant une rivière. Le correspondant ajoutait d'ailleurs qu'il ne man-

querait pas de veiller avec soin sur cet objet, et que, s'il lui parvenait quelques nouvelles plus fondées, il s'empresserait d'en instruire sa Seigneurie illustrissime.

Plus tard, ces bruits et quelques autres semblables se répandirent aussi dans le territoire de Lecco, et ne manquèrent pas d'arriver aux oreilles d'Agnès. La pauvre femme faisait l'impossible pour démêler la vérité, pour remonter à la source de toutes les nouvelles; mais elle ne réussissait jamais à rien découvrir de plus que ces *on dit*, qui, à l'époque où nous sommes, suffisent pour attester tant de choses. Quelquefois à peine lui en avait-on conté une, que quelqu'un arrivait et lui disait qu'elle était fausse; mais c'était pour lui en donner une autre également étrange ou sinistre. Toutes ces nouvelles étaient controuvées; et voici exactement ce qui était arrivé.

Le gouverneur de Milan, capitaine général en Italie, Don Gonzalo, Fernandez de Cordova, avait témoigné beaucoup de mécontentement au résident de Venise à Milan, de ce qu'un brigand, un artisan de sédition, un

homme qui avait excité le pillage et le massacre, le fameux Lorenzo Tramaglino, qui, dans les mains même de la justice, avait eu recours à la rébellion pour s'échapper, eût été reçu et accueilli sur le territoire bergamasque. Le résident avait répondu qu'il ignorait cette circonstance, et qu'il en écrirait à Venise, afin de pouvoir donner à son Excellence quelques éclaircissements à ce sujet.

A Venise, on avait pour principe d'encourager et d'entretenir le penchant que montraient les ouvriers en soie milanais à venir se fixer sur le territoire bergamasque, et de faire en sorte qu'ils y trouvassent de nombreux avantages, et surtout celui sans lequel on ne pourrait jouir de tous les autres, la sécurité. Dès que deux hommes puissants se disputent une chose bien que de peu d'importance, il faut, s'il s'en trouve un troisième qui y soit intéressé, qu'il profite de leurs débats. C'est pourquoi Bortolo fut averti en confidence, on ignore par quelle voie, que Renzo n'était pas en sûreté dans ce pays, et qu'il ferait sagement de le placer dans une autre fabrique, en

le faisant même changer de nom pendant quelque temps. Bortolo comprit ce qu'un tel avertissement renfermait d'utile, et il ne s'amusa pas à faire des objections : il s'en ouvrit à son cousin, l'emmena avec lui dans une petite voiture, le conduisit dans une autre filature à environ quinze milles de distance, et le présenta, sous le nom d'Antonio Rivolta, au maître, qui était aussi de l'État de Milan, et l'une de ses anciennes connaissances. Malgré la misère des temps, celui-ci ne se fit pas prier pour recevoir un ouvrier qui lui était recommandé comme un garçon aussi honnête qu'habile, par un brave homme dont il connaissait l'intelligence. Il n'eut, dans la suite, qu'à se louer de son acquisition ; mais, dans le commencement, le jeune montagnard lui avait paru un peu étourdi de caractère, parce que, quand on appelait : Antonio ! le plus ordinairement il ne répondait pas.

Peu de temps après, le capitaine de Bergame reçut de Venise un ordre écrit d'un style assez doux, qui lui prescrivait de prendre des informations et de faire connaître si, dans sa

juridiction, et notamment dans un village qu'on lui désignait, ne se trouvait pas l'individu sur lequel on désirait avoir des renseignements. Le capitaine, ayant fait des recherches, mais seulement comme il avait compris qu'on les exigeait, transmit une réponse négative qui fut ensuite adressée au résident à Milan, pour être mise sous les yeux de Don Gonzalo Fernandez de Cordova.

Il ne manqua pas ensuite de curieux qui voulurent savoir de Bortolo pourquoi ce jeune homme n'était plus dans sa filature, et où il était allé. A la première question celui-ci répondait : « Mais il a disparu. » Afin de contenter les plus obstinés, et de les éloigner sans leur donner de soupçon sur ce qui était arrivé, il avait jugé nécessaire de leur débiter tantôt à l'un, tantôt à l'autre, les nouvelles que nous avons rapportées : mais il ne les leur donnait cependant que comme des bruits incertains qu'il avait lui-même entendu raconter, sans en avoir la moindre preuve.

Mais lorsqu'une demande semblable lui eut été faite par ordre du cardinal, sans le nom-

mer, et d'une manière mystérieuse qui lui donnait de l'importance, en laissant deviner que c'était au nom d'un grand personnage, Bortolo n'en devint que plus inquiet, et jugea qu'il était prudent de s'en tenir à la méthode qu'il suivait ordinairement ; et comme il s'agissait d'un illustre personnage, il donna, cette fois, toutes les nouvelles qu'il avait imaginées isolément dans ces diverses occurrences.

Que le lecteur ne suppose pas cependant qu'un aussi grand seigneur que Don Gonzalo conservât un ressentiment personnel contre un simple filateur de soie ; ou qu'informé peut-être de l'irrévérence du pauvre montagnard, et des propos inconsidérés qu'il avait tenus sur son roi maure enchaîné par le cou, il voulût en tirer vengeance ; ou enfin qu'il le crût un sujet assez dangereux pour le poursuivre dans sa fuite, et ne pas le laisser vivre même dans l'éloignement, comme le sénat romain en avait usé envers Annibal. Don Gonzalo avait l'esprit rempli d'affaires trop importantes et trop nombreuses pour s'occuper des actions de Renzo ; et s'il parut s'y arrêter un moment, ce fut le

résultat d'un singulier concours de circonstances au moyen desquelles le pauvre garçon, sans le vouloir et sans le savoir, se trouva, par un fil invisible, attaché à ces nombreuses et importantes affaires.

CHAPITRE XXVII.

DÉJA, plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de parler de la guerre qu'avait allumée en Italie la succession aux États de Vincent Gonzague, deuxième du nom ; mais cette occasion ne s'est jamais présentée que dans des moments où nous étions occupés d'autres affaires, et il ne nous a été possible que d'en dire quelques mots en passant. Maintenant il est indispensable à l'intelligence de notre récit, que nous en précisions plus particulièrement les circonstances. Les événements que nous allons raconter sont connus de tous les hommes qui savent un peu d'histoire ; mais comme, par un juste sentiment de nous-même, nous devons supposer que cet ouvrage ne sera lu que

de ceux qui les ignorent, il nous semble nécessaire d'en dire ici tout juste ce qu'il en faut pour leur en donner une légère idée.

Nous avons dit qu'à la mort de ce duc, son plus proche héritier, Charles Gonzague, chef d'une branche cadette transplantée en France, où il possédait les duchés de Nevers et de Rhétel, était entré en possession de Mantoue; et nous ajoutons maintenant du Montferrat, que la précipitation nous avait fait laisser au bout de la plume. Le ministre espagnol qui voulait à toute force (nous avons déjà énoncé ce fait) exclure le nouveau prince de ces deux fiefs, et qui, pour parvenir à ce but, avait besoin d'un motif (parce qu'une guerre entreprise sans motif eût été injuste), s'était déclaré en faveur de ceux qui prétendaient porter au duché de Mantoue un autre Gonzague Ferrante, prince de Guastalla, et au duché de Montferrat, Charles Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, et Marguerite Gonzague, duchesse douairière de Lorraine. Don Gonzalo, issu de la maison du grand capitaine dont il portait le nom, qui avait déjà fait la guerre en Flandre,

et désirait vivement d'en conduire une en Italie, était peut-être celui qui faisait les plus puissants efforts pour qu'elle eût lieu ; et, pendant ce temps-là, en interprétant les intentions et en outrepassant les ordres du ministre, il avait conclu avec le duc de Savoie un traité d'invasion et de partage du Montferrat, et il en avait ensuite obtenu facilement la ratification du comte-duc, en lui représentant comme très-aisée la prise de Casal, qui était le point le mieux fortifié de la portion dévolue au roi d'Espagne. Il protestait néanmoins, au nom de son souverain, de ne vouloir occuper le pays qu'à titre de dépôt, jusqu'à la décision de l'empereur, qui, soit par suite d'intrigues étrangères, soit pour ses propres intérêts, avait refusé l'investiture au nouveau duc, et lui avait ordonné de remettre provisoirement entre ses mains les États qui faisaient le sujet de la querelle, promettant, après avoir entendu les intéressés, de les remettre au légitime possesseur. Le duc de Nevers n'avait pas voulu se soumettre à ces conditions.

Ce prince avait d'ailleurs de puissantes pro-

tections : il était soutenu par le cardinal de Richelieu, le sénat de Vénise et le pape. Mais le premier, occupé alors du siège de la Rochelle, entraîné dans une guerre avec l'Angleterre et traversé par le parti de la reine-mère, Marie de Médicis, qui, pour des raisons particulières, était opposée à la maison de Nevers, ne pouvait donner que des espérances. Les Vénitiens ne voulaient faire aucun mouvement ni même se déclarer, avant l'arrivée d'une armée française en Italie; et en aidant en secret le duc autant qu'ils le pouvaient, ils employaient envers la cour de Madrid et le gouverneur de Milan les protestations, les négociations et les exhortations pacifiques ou menaçantes, selon les circonstances. Urbain VIII recommandait le duc de Nevers à ses amis, intercédait en sa faveur auprès de ses adversaires, et cherchait à négocier la paix; mais il ne voulait pas entendre parler de mettre des troupes en campagne.

Ainsi les deux alliés intéressés à l'envahissement purent donc, avec d'autant plus de sécurité, commencer l'entreprise qu'ils avaient projetée.

Charles Emmanuel, de son côté, était entré dans le Montserrat ; Don Gonzalo avait mis, avec une extrême joie, le siège devant Casal, mais il n'y trouvait pas toute la satisfaction qu'il s'en était promise ; car il ne faut pas croire qu'à la guerre on ne trouve que des roses. La cour était loin de lui envoyer tous les secours qu'il réclamait, et son allié ne le servait que trop bien : c'est-à-dire qu'après s'être emparé du territoire qui lui avait été accordé par le traité, il commençait à empiéter sur celui qui avait été assigné au roi d'Espagne. Don Gonzalo enrageait au-delà de ce qu'on peut dire ; mais craignant, s'il faisait le moindre bruit, que ce duc aussi actif en intrigues que mobile dans ses promesses, et vaillant les armes à la main, ne se tournât vers la France, il était contraint de fermer les yeux, de ronger son frein, et de lui faire bonne mine. Le siège allait mal, traînait en longueur, et souvent les opérations en restaient sans succès, soit par la conduite habile et ferme des assiégés, soit par la faiblesse des assiégeants, soit enfin, comme le prétendent quelques historiens, à cause

des fautes nombreuses qu'il commettait. Dans cette occasion, nous devons encore rendre hommage à la vérité, et dire que, lors même que les choses se seraient passées comme ces écrivains les représentent, nous serions disposés à regarder comme très-belle la conduite du général, puisqu'elle aurait sauvé la vie à quelques hommes, épargné des blessures à beaucoup d'autres, et ménagé les couvertures des maisons de Casal. Ce fut sur ces entrefaites que lui parvint la nouvelle de la sédition de Milan, qui l'obligea d'accourir en personne dans cette capitale.

Dans le rapport qu'on lui fit sur cet événement, on n'oublia pas la fuite séditeuse de Renzo, ni les faits vrais et supposés qui avaient causé son arrestation, et on lui apprit en même temps que cet individu s'était réfugié sur le territoire de Bergame. Cette circonstance fixa l'attention de Don Gonzalo. Il était informé de toutes parts combien à Venise on avait pris un vif intérêt à la révolte de Milan; comment dans le principe on avait espéré qu'elle l'obligerait de lever le siège de

Cazal, et comment on pensait toujours qu'il en éprouvait de la honte et de l'embarras : d'autant plus, qu'à la suite de cet événement était arrivée la nouvelle tant désirée par le sénat et tant redoutée par Gonzalo, de la reddition de la Rochelle. Comme homme et comme politique, il ressentit un violent déplaisir de voir le sénat prendre une pareille opinion de son caractère, et il épiait les occasions de lui rappeler et de le convaincre qu'il n'avait rien perdu de son ancien courage ; car dire explicitement : Je n'ai pas peur, c'est comme si l'on ne disait rien. Un excellent moyen, c'est de montrer du mécontentement, de se plaindre, de réclamer. Il profita donc de ce que le résident de Venise était venu pour le complimenter et essayer en même temps de lire dans ses traits et dans sa contenance ce qui se passait dans son ame (moyens qui appartiennent à une vieille et adroite politique). Don Gonzalo, après avoir parlé de la révolte légèrement et en homme qui a déjà réparé le mal, fit contre Renzo la sortie dont nous avons fait mention précédemment, et le lecteur sait aussi

quelles en furent les conséquences. Après cela, il ne s'occupa plus d'une affaire aussi peu importante, et qu'il regardait comme entièrement terminée; et long-temps après, lorsque la réponse lui parvint à son camp sous Casal, où il était retourné et où il avait bien autre chose dans l'esprit, il haussa et branla la tête comme un ver à soie qui cherche la feuille du mûrier : il réfléchit un moment pour rappeler à sa mémoire ce fait qui en était presque entièrement effacé; il s'en ressouvint, eut une idée vague et fugitive du personnage, s'occupa d'autre chose, et n'y pensa plus.

Mais Renzo, qui, d'après le peu qu'il avait pu découvrir, était loin de soupçonner dans l'homme qu'il redoutait une si heureuse indifférence, n'eut long-temps d'autre pensée, ou, pour mieux dire, d'autre étude que de vivre caché. Nous laissons à penser s'il mourait d'envie de faire parvenir de ses nouvelles à ses bonnes amies, et s'il désirait impatiemment d'en recevoir des leurs; mais il y avait deux grandes difficultés. La première, qu'il aurait encore fallu se confier à un secré-

taire, car le pauvre garçon ne savait pas écrire, ni même lire, dans le sens rigoureux du mot; et si, interrogé à cet égard, comme le lecteur s'en souvient peut-être, par le docteur Azzecca-Brouillon, il avait répondu qu'oui, ce n'avait point été du tout pour se vanter, comme il le disait lui-même; car, en y mettant un peu de temps, il pouvait lire la lettre moulée; mais pour l'écriture, c'était autre chose. Il lui fallait donc mettre un tiers dans la confiance de ses intérêts et d'un secret aussi dangereux; d'ailleurs, à cette époque, on ne trouvait pas facilement un homme qui sût se servir d'une plume, et à qui l'on pût se confier, principalement dans un pays où il n'avait pas d'anciennes connaissances. L'autre difficulté était de trouver un messenger, un homme qui allât précisément dans le pays où se dirigeait la lettre, qui voulût s'en charger, et prendre véritablement la peine de la remettre : conditions qu'il était difficile de trouver réunies dans un seul homme.

A force de chercher et de tâtonner, il trouva finalement quelqu'un qui écrivit pour lui. Mais comme il ignorait si les deux femmes étaient

restées à Monza , ou si elles se trouvaient dans un autre endroit, il pensa qu'il était prudent de mettre la lettre écrite à Agnès dans une enveloppe à l'adresse du père Cristofore, avec deux lignes pour ce bon capucin. L'écrivain se chargea encore de faire parvenir la lettre; il la remit à un homme qui devait passer près de Pescarénico, lequel la laissa, en la recommandant avec instance, à un aubergiste du point de la route le plus voisin de ce lieu; et comme cette lettre était adressée à un couvent, elle y parvint en effet; mais on n'a jamais su depuis ce qu'elle était devenue. Renzo, ne recevant point de réponse, fit écrire une autre lettre qui contenait à peu près les mêmes détails que la première, et il l'enferma dans une seconde adressée à un de ses amis ou de ses parents à Lecco. On chercha un autre messenger, et on le trouva : cette fois la lettre parvint à sa destination. Agnès courut aussitôt à Maggianico, et elle se la fit lire et expliquer par son cousin Alexis, dont nous avons déjà fait mention; elle arrangea avec lui une réponse qu'il lui écrivit, et l'on imagina un moyen de la faire parvenir

à Antonio Rivolta, dans le lieu où il s'était retiré : mais toutes ces dispositions ne se firent pas aussi facilement que nous les racontons. Renzo reçut la réponse, et avec le temps il envoya la réplique. En un mot, il s'établit, entre le jeune campagnard et la bonne femme, une correspondance peu rapide et peu régulière, mais constante.

Mais, pour avoir une juste idée de cette correspondance, il est nécessaire de savoir comment elle se faisait alors, et même comment elle a lieu encore aujourd'hui; car nous pensons qu'à cet égard il y a peu de chose ou presque rien de changé.

Le villageois qui ne sait pas écrire, et qui cependant se trouve dans la nécessité de le faire, cherche un homme qui connaisse cet art, en le choisissant, autant que possible, parmi les gens de sa condition, parce qu'il aurait honte de s'adresser à des personnes au-dessus de lui, ou qu'elles lui inspirent peu de confiance; il l'informe avec plus ou moins d'ordre et de clarté des antécédents, et lui expose de la même manière les idées qu'il veut

confier au papier. Le lettré, moitié en comprenant et moitié en devinant, donne quelques conseils, propose quelques changements, et dit : Laissez-moi faire; alors il prend la plume, traduit, comme il peut, de la langue parlée dans la langue écrite, l'idée qu'il a reçue, la corrige à sa manière, l'améliore, la développe, la mutile, et quelquefois même la fait disparaître, parce qu'il lui semble que la rédaction en acquerra plus de mérite, et il n'y a pas de remède à cet inconvénient ; car celui qui en sait plus que les autres ne veut pas être un instrument matériel entre leurs mains, et quand il s'ingère dans les affaires d'autrui, il veut aussi les conduire suivant sa méthode. Avec toutes ces précautions, le lettré ne réussit pas toujours à dire tout ce qu'il voudrait, et quelquefois il lui arrive de dire tout le contraire : malheur qui nous arrive à nous-mêmes qui écrivons avec l'intention de nous faire imprimer. Lorsque la lettre rédigée de cette façon parvient aux mains du correspondant, qui également ignore l'usage de l'alphabet, il la porte à un autre savant du même calibre, qui lui en fait

la lecture et la lui explique. Des difficultés s'élèvent sur la manière de l'entendre, parce que l'intéressé, en se fondant sur la connaissance des faits précédents, prétend que certaines expressions signifient une chose, tandis que le lecteur s'en rapportant à l'expérience qu'il a de la composition, prétend qu'elles en veulent dire une autre. Finalement, il faut que celui qui ne sait pas se mette à la disposition de celui qui sait et le charge de faire la réponse, laquelle composée d'après les mêmes principes que la demande, va ensuite courir les chances d'une semblable interprétation. Que si, par hasard, le sujet de la correspondance est un peu épineux, parce que l'on y traite d'affaires secrètes, qu'on ne voudrait pas laisser connaître à un tiers, dans le cas où la lettre viendrait à tomber dans des mains étrangères, et que, par cette crainte, on apporte encore l'intention positive de ne pas dire clairement les choses; alors, pour peu que la correspondance dure, les parties finissent par s'entendre entre elles comme autrefois deux écoliers qui, depuis quatre heures, disputaient sur l'ame sensitive et végéta-

tive. Nous faisons cette comparaison pour ne pas en emprunter une aux choses de l'époque, et nous attirer quelque mercuriale.

Or la situation de nos deux correspondants était justement celle que nous avons décrite. La première lettre, écrite au nom de Renzo, renfermait de nombreux renseignements. D'abord, outre une histoire de sa fuite, beaucoup plus concise, mais encore plus mal arrangée que la nôtre, il faisait part à Agnès de sa position actuelle; mais la bonne femme ainsi que son interprète furent bien éloignés de pouvoir y découvrir une pensée lucide et entière: il y parlait d'un avis secret, d'un changement de nom; il était en sûreté, mais il était forcé de se tenir caché: choses qui étaient peu familières à leur esprit, et qui, dans la lettre, étaient exprimées d'une manière un peu énigmatique. On y trouvait ensuite des questions pressantes, passionnées sur les aventures de Lucie, avec des mots obscurs et tristes relativement aux bruits qui en étaient venus jusqu'à Renzo. On y découvrait finalement des espérances incertaines et éloignées, des desseins formés pour

l'avenir, et, en attendant, des promesses et des prières pour le maintien de la foi donnée; des supplications de ne perdre ni la patience ni le courage, et d'espérer tout du temps.

Peu de temps après, Agnès trouva un moyen sûr de faire parvenir à Renzo une réponse accompagnée des cinquante écus qui lui avaient été donnés par Lucie. A la vue d'une si grande quantité de pièces d'or, il ne savait que penser; et, l'ame agitée par une surprise et une inquiétude pénibles, il courut chercher son secrétaire pour se faire expliquer la lettre et obtenir la clef d'un mystère aussi étrange.

Dans la lettre, le secrétaire d'Agnès, après quelques plaintes sur le peu de clarté de celle de Renzo, décrivait d'une manière pour le moins aussi lamentable, la terrible histoire de cette personne (c'est ainsi qu'il désignait Lucie), et il donnait des explications au sujet des cinquante écus; puis il arrivait à parler du vœu; mais, au moyen de périphrases, et en usant d'expressions plus positives et plus claires, il finissait par lui donner le conseil de

mettre son cœur en paix et de ne plus penser à elle.

Renzo était sur le point de chercher querelle à son interprète; il tremblait, il frémissait, il entraît en fureur, et de ce qu'il avait compris, et de ce qu'il ne pouvait comprendre. Plusieurs fois, il se fit relire ce douloureux écrit; et tantôt il l'interprétait mieux, tantôt il trouvait obscur et inexplicable ce qui lui avait paru clair à une précédente lecture. Au milieu de cette fièvre des passions, il voulut que son secrétaire prit sur-le-champ la plume et répondit. Après avoir exprimé, dans les termes les plus forts, la pitié et la terreur que lui inspiraient les malheurs de Lucie, « Écrivez, poursuivit-il en dictant, que je ne veux pas mettre mon cœur en paix, et que je ne le mettrai jamais; que ce ne sont pas des conseils à donner à un brave garçon comme moi; que je ne toucherai point à son argent, et que je le conserve en dépôt comme la dot de ma fiancée, qui doit enfin devenir ma femme; que je ne connais pas de promesse étrangère; que j'ai toujours en-

tendu dire que la sainte Vierge s'occupe de nous pour secourir les affligés et leur obtenir des graces , mais jamais pour les tourmenter ou les exciter à manquer de parole , et que cela ne peut pas être ; qu'avec cet argent , nous pourrions former ici un petit établissement , et que si maintenant nos affaires sont un peu embarrassées , c'est une bourrasque qui passera promptement. » La lettre contenait encore plusieurs choses analogues ; Agnès la reçut : elle y fit répondre , et la correspondance continua suivant la méthode que nous avons rapportée.

Lorsque sa mère fut parvenue , nous ignorons par quel moyen , à lui faire savoir que Renzo était vivant et en sûreté , Lucie éprouva un grand soulagement , et tout ce qu'elle désirait , c'était qu'il l'oubliât , ou , pour dire la chose avec plus d'exactitude , qu'il songeât à l'oublier. De son côté , elle prenait cent fois le jour la même résolution à l'égard de son fiancé , et elle employait tous les moyens pour la mettre à exécution. Elle s'appliquait sans relâche au travail , et elle cherchait à y attacher son ame tout entière. Quand l'image de Renzo venait s'y offrir ,

elle essayait de l'en bannir par la prière. Mais cette image, comme si elle eût usé de ruse, ne venait presque jamais seule et à l'improviste ; elle s'introduisait furtivement derrière les autres, en sorte qu'au moment où l'esprit s'apercevait de l'avoir reçue, elle s'y trouvait déjà établie depuis quelque temps. La pensée de Lucie se tournait souvent vers sa mère ; et comment ne s'y serait-elle pas tournée ? et alors le Renzo imaginaire venait bien doucement se mettre en tiers, comme l'avait fait tant de fois le véritable. C'est ainsi qu'il se trouvait avec toutes les personnes, dans tous les lieux, au milieu de tous les souvenirs du passé. Et si la pauvre enfant se laissait aller quelquefois à former des projets dans l'obscurité de son avenir, il y apparaissait encore, ne fût-ce que pour dire : Et moi je n'y serai pas. Cependant, si le dessein de ne plus penser à lui était une entreprise désespérée, Lucie parvint jusqu'à un certain point à y penser moins, et moins fortement que son cœur ne l'aurait voulu. Elle aurait même beaucoup mieux réussi dans ce projet si elle eût été seule à le vouloir. Mais

elle avait auprès d'elle Donna Praxède, qui, de son côté, entièrement occupée de chasser le pauvre garçon de l'esprit de la jeune fille, n'avait pas trouvé de meilleur expédient que de lui en parler sans cesse. « Eh bien, lui disait-elle, j'espère que nous n'y pensons plus? »

« Je ne pense à personne, » répondait Lucie.

Donna Praxède n'était pas femme à se payer d'une réponse semblable : elle répliquait qu'il lui fallait des faits et non des paroles ; puis elle s'étendait longuement sur les dispositions des jeunes filles qui, disait-elle, « quand une fois elles ont donné leur cœur à un mauvais sujet (et elles y ont toutes du penchant), ne veulent plus l'en détacher. S'il s'agit d'un parti honnête, raisonnable, de leur mariage avec un brave homme, un homme estimable, et qu'il vienne à être rompu par quelque accident, elles sont bientôt consolées ; mais si c'est un mauvais sujet, elles sont inconsolables. » Et alors elle commençait le panégyrique du pauvre absent, de ce scélérat venu à Milan pour mettre la ville à feu et à sang, et elle voulait faire avouer à Lucie les mauvaises actions dont il

s'était rendu coupable, même dans son pays.

Lucie, pénétrée de honte, de douleur, et ressentant autant d'indignation que pouvaient lui en permettre la douceur de son ame et son humble fortune, assurait d'une voix tremblante que, dans son village, ce pauvre garçon n'avait jamais fait dire que du bien de lui; elle aurait voulu, disait-elle, qu'il se présentât quelque habitant du pays, afin d'invoquer son témoignage. Elle le défendait encore au sujet des aventures de Milan, dont elle ignorait les particularités, parce qu'elle en trouvait un motif dans la connaissance qu'elle avait de ses mœurs et de ses habitudes depuis son enfance. Elle le défendait, ou elle se proposait de le défendre, par un simple devoir de charité, par amour de la vérité, et, pour employer l'expression dont elle usait pour s'expliquer à elle-même le sentiment qui la guidait, comme son prochain. Mais Donna Praxède tirait de cette apologie même de nouveaux arguments pour convaincre Lucie que le jeune homme était toujours maître de son cœur; et en vérité, nous ne saurions dire exactement ce qui en

était dans ces moments. L'affreux portrait que la vieille dame faisait du pauvre exilé, éveillait au contraire plus vive et plus distincte que jamais, dans l'esprit de la jeune villageoise, l'idée qui s'y était formée par une si longue habitude; les souvenirs qu'elle en avait éloignés par de si grands efforts, y revenaient en foule; l'aversion et le dédain rappelaient tant d'anciens motifs d'estime et de sympathie! la haine aveugle et violente faisait naître une pitié si puissante! et derrière ces sentiments, qui pourrait dire jusqu'à quel point se réveillait celui qui s'introduit si facilement dans les cœurs, et se représenter l'effet que peuvent produire les efforts que l'on ferait pour le déraciner? Quoi qu'il en soit, les discours de Lucie ne pouvaient durer long-temps sans que bientôt les paroles se changeassent en larmes.

Si Donna Praxède avait été portée à la traiter ainsi par une haine ancienne et fondée, ces larmes l'auraient peut-être vaincue et obligée de garder le silence; mais comme elle parlait dans une intention louable, elle poursuivait sans jamais se laisser émouvoir: comme

on voit les gémissements, les supplications, arrêter le glaive d'un ennemi, mais non le fer du chirurgien. Après avoir rempli rigoureusement ce qu'elle appelait un devoir, en adressant ces reproches à la jeune fille, elle passait aux exhortations, aux conseils, qu'elle mêlait toutefois de quelques louanges, pour tempérer ainsi ce qu'ils avaient d'amer par un peu de douceur, et obtenir plus sûrement l'effet qu'elle désirait, en attaquant l'esprit de toutes les manières. La bonne Lucie ne conservait de tous ces débats (qui avaient à peu de chose près toujours les mêmes nuances et le même but) aucun ressentiment contre sa sévère prêcheuse, qui la traitait d'ailleurs avec la plus grande humanité, et qui, dans cette circonstance même, était guidée par de bonnes intentions. Il lui en restait cependant une extrême agitation, un mélange de pensées et de sentiments qu'elle ne pouvait surmonter qu'avec beaucoup de travail et de peine pour revenir à l'état de calme dont elle jouissait auparavant.

Heureusement pour Lucie qu'elle n'était pas la seule à qui Donna Praxède prodiguât ses

soins; ce qui rendait les réprimandes moins fréquentes qu'elles ne l'eussent été sans cette circonstance. Indépendamment de la surveillance qu'exigeait de sa part sa maison remplie de têtes qui avaient plus ou moins besoin d'être redressées et conduites; indépendamment de toutes les autres occasions qui se présentaient ou qu'elle savait trouver de rendre le même service, par bienveillance, à beaucoup de gens envers lesquels elle n'y était pas obligée, elle avait encore cinq filles qui n'étaient point avec elle, mais qui lui donnaient beaucoup plus à penser que si elles y eussent été. Trois d'entre elles étaient religieuses, et les deux autres mariées; en sorte que Donna Praxède se trouvait naturellement avoir trois monastères et deux maisons à surveiller; entreprise vaste et compliquée, et d'autant plus difficile que deux maris, soutenus par les pères, les mères, les frères, et deux abbesses environnées d'autres dignités et de beaucoup de religieuses, ne voulaient pas reconnaître sa domination. C'était une guerre, on pourrait même dire cinq guerres intestines, humaines jusqu'à un certain

point, mais actives et toujours animées : on mettait dans chacun de ces lieux une attention continuelle à se soustraire à son active sollicitude, à fermer l'entrée à ses conseils, à éluder ses questions, à lui enlever autant que possible la connaissance de toutes les affaires. Nous ne parlons pas des oppositions, des difficultés qu'elle rencontrait dans le maniement d'autres affaires encore plus étranges : on sait que, pour l'ordinaire, le bien que l'on veut faire aux hommes, on est obligé de le leur faire malgré eux. Sa maison était le seul endroit où son zèle pouvait s'exercer et décider librement : là tout le monde était soumis à son autorité absolue, à l'exception de Don Ferrante, à l'égard duquel les choses suivaient une marche toute particulière.

Passionné pour l'étude, Don Ferrante n'aimait ni à commander ni à obéir. Que, dans toutes les affaires intérieures de la maison, madame son épouse fût la maîtresse, il y consentait volontiers ; mais il ne voulait pas se soumettre à être son serviteur ; et si, lorsqu'elle le lui demandait, il lui prêtait dans l'occasion le se-

cours de sa plume, c'est qu'il avait du goût pour ce genre d'occupation : au demeurant , même dans cette circonstance , il savait dire non quand il n'était pas persuadé de ce qu'elle voulait lui faire écrire. Arrangez-vous , lui disait-il alors ; écrivez vous - même , puisque la chose vous semble si claire. Donna Praxède , après avoir inutilement essayé pendant quelque temps de l'amener à faire ce qu'elle voulait , s'était bornée à murmurer souvent contre lui , à le regarder comme un homme qui n'en voulait faire qu'à sa tête , à l'appeler un original , un lettré , qualification que , malgré son dépit , elle ne lui donnait pas sans un peu de complaisance.

Don Ferrante passait beaucoup de temps dans son cabinet, où il avait réuni une collection considérable de livres, et qui ne s'élevait pas à moins de trois cents volumes : c'étaient des ouvrages jouissant d'une grande réputation et sur diverses matières , dans lesquelles il était plus ou moins versé. Dans l'astrologie , on le regardait à bon droit comme plus habile que ne l'est un amateur ; car il ne possédait pas seu-

lement ces notions générales et ce vocabulaire commun d'influences, d'aspects, de conjonctions; mais il savait parler à propos, et comme un académicien, des douze signes du zodiaque, des grands cercles, des degrés brillants et ténébreux, de zénith, de nadir, d'immersions et de révolutions, en un mot, des principes les plus certains et les plus cachés de la science. Depuis vingt ans environ, il soutenait, dans des disputes longues et fréquentes, la supériorité de Cardano sur Alcabizio contre un autre savant, inébranlablement dévoué à ce dernier, par pure obstination, disait Don Ferrante, qui, en reconnaissant volontiers la prééminence des anciens, ne pouvait pourtant pas souffrir cette manie de ne vouloir jamais rendre aux modernes la justice qui leur appartient, même lorsqu'ils ont évidemment raison. Il connaissait aussi plus que médiocrement l'histoire de la science : il savait au besoin citer les plus célèbres prédictions qui s'étaient vérifiées, et raisonner avec autant de subtilité que de savoir sur d'autres prédictions remarquables qui ne s'étaient point réalisées, pour démontrer

que la faute n'en était pas à la science, mais bien à ceux qui n'avaient pas su en faire une juste application.

Il avait appris de la philosophie ancienne autant qu'il lui était nécessaire d'en savoir, et il ajoutait journellement à ses connaissances par la lecture de Diogène Laërce. Cependant, bien que ces systèmes soient d'une extrême beauté, il est impossible de les posséder tous, et, lorsque l'on veut devenir philosophe, il faut nécessairement faire choix d'un auteur; c'est ce qu'avait fait Don Ferrante en prenant pour guide Aristote, qui, avait-il coutume de dire, n'est ni ancien, ni moderne, mais simplement un philosophe. Il possédait aussi plusieurs des ouvrages les plus profonds et les plus subtils, mis au jour par les disciples de ce grand homme parmi les modernes. Quant à ceux de ses adversaires, il n'avait jamais voulu les lire, pour ne pas perdre son temps, disait-il, ni les acheter, pour ne pas perdre son argent. Seulement, et comme une exception, il avait donné place dans sa bibliothèque à ces célèbres vingt-deux livres *De subtilitate*, et à quelques autres

ouvrages anti-péripatéticiens de Cardano, par égard pour son mérite en astrologie, en disant que l'homme qui avait pu écrire le traité *De restitutione temporum et motuum cælestium*, et le livre *Duodecim geniturarum*, méritait d'être écouté, même lorsqu'il se trompait; que le grand défaut de ce savant avait été d'avoir trop de génie, et que personne ne pourrait décider jusqu'où il aurait été, même en philosophie, s'il s'était tenu dans la bonne voie. Au reste, bien qu'au jugement des érudits, Don Ferrante passât pour un péripatéticien consommé, il ne pensait pas de même, et croyait qu'il n'en savait pas encore assez. Aussi on l'entendait souvent dire avec une grande modestie, que l'essence, les universaux, l'ame du monde et la nature des choses, n'étaient point des matières aussi claires qu'on serait tenté de le croire.

Quant à la philosophie naturelle, il s'en était fait plutôt un amusement qu'une étude, et il avait plutôt lu qu'étudié les ouvrages mêmes d'Aristote sur cette matière : néanmoins, au moyen des acquisitions qu'il y avait

faites, des connaissances qu'il avait accidentellement recueillies dans les traités de philosophie générale, et d'un examen rapide de la *Magia naturalis* de Porta, des trois *Histoires lapidum, animalium, plantarum*, de Cardano, du *Traité des herbes, des plantes, des animaux* du Grand-Albert, et de quelques autres ouvrages d'une moindre importance, il savait au besoin occuper l'attention d'une réunion de personnes instruites, en raisonnant sur les vertus les plus admirables et sur les phénomènes les plus singuliers de beaucoup de simples; en décrivant exactement les formes et les habitudes des sirènes et du phénix; en expliquant comment la salamandre restait au milieu du feu sans brûler; comment la remore, ce poisson infiniment petit, possède la force et l'adresse d'arrêter en haute mer les plus forts navires; comment les gouttes de la rosée se changent en perles dans le sein des coquillages; comment le caméléon se nourrit d'air; comment de la glace successivement durcie par la durée des siècles se forme le cristal, et mille autres merveilleux secrets de la nature.

C'était surtout aux mystères de la magie et de la sorcellerie qu'il s'était particulièrement appliqué, parce que, dit notre anonyme, il s'agissait d'une science beaucoup plus en vogue et plus nécessaire, dans laquelle les faits sont d'une bien autre importance, et que les moyens d'en vérifier les faits sont plus à la portée des hommes. Il serait inutile de faire remarquer qu'en se livrant à des études de ce genre, il n'avait jamais eu d'autre but que de s'instruire et de connaître avec exactitude les plus dangereux artifices des magiciens, afin de pouvoir s'en préserver et se défendre contre eux. Et sous la direction du grand Martino Delrio, qui était l'homme de la science, il s'était mis en état de discourir *ex professo* sur le maléfice d'amour, sur le maléfice somnifère, sur le maléfice hostile, et sur les espèces infinies dont on voit malheureusement chaque jour de trop fréquentes applications, dit encore l'anonyme, surtout des trois principaux que nous venons d'indiquer et qui produisent de si douloureux effets.

Ses connaissances en histoire, et principa-

lement sur l'histoire universelle, n'étaient ni moins vastes, ni moins profondes; et sur ces matières, ses auteurs favoris étaient Tarcagnota, Dolce, Bugatti, Campana, Guazzo, et, comme on voit, les plus renommés.

Mais à quoi peut servir l'histoire, disait souvent Don Ferrante, sans la politique? C'est un guide qui marche toujours sans enseigner la route à personne, et qui, par conséquent, perd son temps et ses pas; comme la politique sans l'histoire est un homme qui marche sans guide. Il y avait donc sur les rayons de son cabinet une petite place assignée aux publicistes; et là, parmi plusieurs auteurs secondaires, on rencontrait Bodin, Cavalcanti, Sansovino, Paruta, Boccalini. Cependant il existait deux livres que Don Ferrante préférait de beaucoup à tous les autres sur cette matière, deux livres qu'il avait fort long-temps appelés les premiers, sans pouvoir jamais décider auquel des deux il accorderait l'avantage du rang: l'un était le *Principe* et les *Discorsi* du célèbre secrétaire florentin, écrivain scélérat, disait Don Ferrante, mais profond; l'autre était la



Ragion di stato, du non moins célèbre Giovanni Botero, « homme de bien, disait-il encore, mais rusé. » Mais, peu de temps avant la période dans laquelle notre histoire est circonscrite, il avait paru un ouvrage qui avait terminé la question de prééminence, en prenant le pas même sur les ouvrages de ces deux *matadors*, disait Don Ferrante; un ouvrage dans lequel se trouvaient rassemblées et comme distillées toutes les ruses, afin que l'on pût les connaître, et toutes les vertus, pour qu'on pût les pratiquer; un ouvrage peu volumineux, mais qui valait son pesant d'or; en un mot, le *Statista regnante* de Don Valeriano Castiglione, cet homme illustre duquel on peut dire que les premiers savants l'exaltaient à l'envi, et que se disputaient les plus grands personnages; cet homme que le pape Urbain VIII honora, comme on le sait, de magnifiques éloges; que le cardinal Borghèse et le vice-roi de Naples, Don Pietro de Tolède, invitèrent à écrire, l'un la vie du pape Paul V, l'autre les guerres du roi d'Espagne en Italie, et tous deux inutilement; cet homme que Louis XIII, roi de France, par

les conseils du cardinal de Richelieu, nomma son historiographe ; à qui le duc Charles Emmanuel de Savoie conféra le même emploi ; et enfin à la louange duquel, pour passer sous silence d'autres glorieuses marques de distinction, la duchesse Christine, fille du roi très-chrétien Henri IV, fit ajouter dans un diplôme à beaucoup d'autres titres : « pour reconnaître et attester la renommée qu'il obtient en Italie comme le premier écrivain de notre époque. »

Mais, si l'on pouvait considérer Don Ferrante comme un homme très-versé dans toutes les sciences dont nous venons de faire mention, il y en avait une dans laquelle il méritait et il avait obtenu le titre de professeur. C'était la connaissance des lois de la chevalerie. Non-seulement il en parlait en maître ; mais appelé souvent à intervenir dans des affaires d'honneur, il donnait toujours quelque décision remarquable. Il avait dans sa bibliothèque, et l'on peut même dire dans la tête, les ouvrages des écrivains les plus renommés dans ce genre, Paris del Pozzo, Fausto de Longiano, Urréa,

Muzio, Romei, Albergato, Torquato Tasso, et il tenait en réserve et pouvait au besoin citer de mémoire tous les passages de la Jérusalem délivrée comme de la Jérusalem conquise, qui peuvent faire autorité dans cette matière. Cependant l'auteur par excellence était, dans son opinion, notre célèbre Francesco Birago, avec lequel il se rencontra même plus d'une fois pour donner son avis sur des affaires d'honneur, et qui, de son côté, parlait de Don Ferrante dans les termes d'une estime toute particulière. Et avant même que les *Discorsi Cavallereschi* de cet illustre écrivain eussent été publiés, il avait prédit, sans hésiter, que cet ouvrage détruirait l'autorité d'Olévano, et resterait avec ses autres ouvrages comme un code d'une autorité incontestable aux yeux de la postérité; prophétie, dit notre anonyme, qui s'est vérifiée, comme peut en juger chacun de nos lecteurs.

De ces études graves, il descendait à des études littéraires et plus amusantes; mais nous commençons à craindre que nos lecteurs n'éprouvent pas une grande envie de le suivre au

milieu de ces occupations, et même d'avoir déjà mérité le reproche de servilité pour avoir bonnement imité jusqu'ici notre anonyme dans une digression étrangère à l'objet principal, et dans laquelle il ne s'est probablement aussi étendu qu'avec l'intention d'étaler son savoir et de prouver qu'il n'était pas en arrière de son siècle. Cependant en conservant ce que nous avons écrit, pour ne pas perdre la peine que nous avons prise, nous omettrons les renseignements qu'il donne encore, pour reprendre le cours de notre histoire; et ce parti sera d'autant plus sage, que nous devons en parcourir un assez long intervalle sans rencontrer aucun de nos personnages, et un plus long peut-être, avant de retrouver ceux auxquels le lecteur prend certainement le plus vif intérêt, s'il est vrai qu'il prenne un intérêt quelconque à tout ce que nous écrivons.

Jusqu'à l'automne de l'année suivante 1629, ils étaient tous restés, les uns de leur propre volonté, les autres forcément, à peu près dans la situation où nous les avons laissés, sans qu'il fût arrivé à aucun d'eux la moindre chose di-

gne d'être rapportée. Enfin arriva cette automne tant désirée dans le cours de laquelle Agnès et Lucie avaient formé le consolant projet de se trouver ensemble ; mais un grand événement public vint ruiner ce projet, et ce fut bien certainement le moindre des malheurs qu'il produisit. D'autres événements importants succédèrent à celui-ci, mais sans apporter un changement remarquable au sort de nos personnages. Finalement, de nouveaux malheurs plus étendus, plus cruels, plus accablants, s'étendirent jusqu'à eux, et même jusqu'à de plus humbles créatures, suivant l'échelle de la société : comme un ouragan violent, impétueux, vagabond, qui déracine les arbres, renverse les chaumières, détruit les tours dont il sème çà et là les débris, et, soulevant les rameaux cachés dans l'herbe, chasse les feuilles desséchées et légères qu'un vent plus faible en avait détachées, et les entraîne dans son tourbillon immense et destructeur.

Maintenant, pour que les faits qu'il nous reste à raconter ne paraissent point obscurs, il est indispensable que nous mettions sous les

yeux de nos lecteurs une esquisse rapide de ces événements publics, en les reprenant à leur origine.



CHAPITRE XXVIII.

DEPUIS la sédition du jour de la Saint-Martin et du jour suivant, l'abondance paraissait être revenue à Milan comme par enchantement. Les boutiques se trouvaient parfaitement approvisionnées, le prix du pain n'était pas plus élevé que dans les plus fertiles années, et les farines se vendaient dans la même proportion. Ceux qui, dans ces deux journées, avaient pris part au tumulte, ou s'étaient rendus coupables d'excès plus répréhensibles, avaient maintenant (sauf quelques-uns d'entre eux que l'on avait arrêtés) sujet de s'applaudir; et il ne faut pas croire que, ce premier moment d'épouvante à peine passé, ils demeurassent en repos. Sur les places, dans les carrefours, dans

les tavernes, on dansait, on se félicitait, on se vantait même, à demi-voix, d'avoir trouvé le moyen de faire vendre le pain à bon marché. Cependant, au milieu de ces fêtes et de ces réjouissances populaires, transpiraient (et comment n'auraient-ils pas existé?) une inquiétude, un pressentiment que cet heureux état de choses n'aurait pas une longue durée. Le peuple assiégeait les boutiques des boulangers et des marchands de farine, comme il l'avait fait déjà pendant le règne de cette autre abondance factice et passagère qu'avait produite le premier tarif d'Antonio Ferrer : ceux qui avaient la plus petite somme d'argent disponible l'employaient à acheter du pain et de la farine ; ils formaient des magasins des moindres coffres, des plus petits tonneaux, et même des vases de terre. En se pressant ainsi de profiter des avantages du moment, ils en rendaient, je ne dirai pas la longue durée impossible, car elle l'était déjà devenue par elle-même, mais toujours plus difficile même la continuation passagère.

Mais, le 15 novembre, Antonio Ferrer, de

orden de Su Excelencia, rendit une ordonnance par laquelle il était défendu à tout individu qui aurait chez lui du grain ou de la farine, d'en acheter ni une petite ni une grande quantité, et à qui que ce fût d'avoir plus de pain qu'il n'en fallait pour la consommation de deux jours, *sous les peines pécuniaires et corporelles que Son Excellence jugerait convenable d'infliger*. L'ordonnance prescrivait aux anciens (espèce d'officiers publics), ainsi qu'aux habitants, de dénoncer les contrevenants ; elle renfermait l'injonction aux juges d'exercer des perquisitions dans les maisons qui pourraient leur être désignées ; elle enjoignait de nouveau aux boulangers de tenir leurs boutiques suffisamment approvisionnées de pain, sous peine, *en cas de contravention, de cinq ans de galère, et d'une peine plus grave, à la discrétion de Son Excellence*. Il faudrait une brillante imagination pour supposer qu'une pareille ordonnance pût avoir son exécution : et bien certainement, si toutes celles qui furent alors publiées avaient produit l'effet que l'on s'en promettait, le duché de Milan aurait eu sur mer autant de

monde, au moins, que peut en avoir aujourd'hui la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, en ordonnant aux boulangers de cuire une quantité de pain aussi considérable, il fallait aussi prendre quelques mesures pour que la matière première ne devînt pas insuffisante. Dans les temps de disette, on ne manque jamais de rechercher soigneusement les moyens de transformer en pain les matières alimentaires que l'on a coutume de consommer sous une autre forme. On avait donc imaginé de faire entrer le riz dans la composition du pain de mouture. Le 23 novembre, il parut une nouvelle ordonnance qui autorisa, sur l'ordre de l'Intendant et des douze membres du conseil des vivres, le séquestre de la moitié du riz brut que chacun des habitants pouvait avoir en sa possession, sous peine, pour quiconque en disposerait sans leur autorisation, de la saisie de la denrée, et d'une amende de trois écus par boisseau. Cette ordonnance est, comme on voit, la plus juste de toutes celles que nous avons rapportées.

Mais il fallait payer ce riz, et à un prix hors

de proportion avec celui du pain. En conséquence, on imposa à la ville l'obligation de suppléer à cette différence énorme; mais le conseil des décurions, qui la représentait, s'assembla le même jour, 23 novembre, et résolut de remonter au gouverneur l'impossibilité où ils se trouvaient de supporter plus long-temps une charge aussi pesante; et celui-ci, par une ordonnance du 7 décembre, fixa le prix du riz de cette espèce à douze livres le boisseau. Il porta, en outre, contre quiconque en demanderait un prix plus élevé, ou refuserait d'en vendre, la peine de la saisie de la denrée et d'une amende de la même valeur, *et une plus grande peine pécuniaire et corporelle, même la peine des galères, à la discrétion de Son Excellence, selon la nature des cas et la qualité des personnes.*

Le prix du riz mondé avait déjà été fixé avant la révolte, et nous avons lieu de penser que le tarif, ou pour nous servir d'une dénomination célèbre dans les annales modernes, le *maximum* du froment et des blés communs, avait dû être fixé par d'autres ordonnances que nous n'avons pas retrouvées.

Le pain et la farine ayant été de cette manière maintenus à bas prix dans Milan, il en résulta qu'une foule d'habitants de la campagne accoururent pour s'en procurer. Don Gonzalo, pour obvier à ce qu'il appelait cet inconvénient, fit défense, par une autre ordonnance du 15 décembre, d'emporter hors de la ville du pain pour plus de vingt sous; sous peine, outre la saisie du pain, d'une amende de vingt-cinq écus, et, *en cas d'insolvabilité, de deux coups de corde donnés en public, et même d'une peine plus grave*, suivant la formule habituelle, *à la discrétion de Son Excellence*. Le 22 du même mois (et l'on ne voit pas pourquoi on y songea si tard), on publia un ordre qui contenait les mêmes défenses à l'égard des farines et des grains.

La multitude avait voulu ramener l'abondance par le pillage et l'incendie; la puissance légale voulait la maintenir par les galères et par la corde. Les moyens étaient entre eux assez en harmonie; mais le lecteur peut juger s'ils devaient remplir le but que l'on se proposait, et il verra bientôt jusqu'à quel point

ils permirent de l'atteindre. Il est d'ailleurs facile de voir et il n'est pas inutile de remarquer comment il existe entre ces étranges moyens une connexion intime et nécessaire : chacun était la conséquence inévitable du précédent, et tous l'étaient du premier qui avait fixé au pain un prix si hors de proportion avec celui qu'aurait dû commander la véritable situation des choses. Une pareille mesure a toujours paru et a dû toujours paraître, aux yeux de la multitude, non-seulement conforme à l'équité, mais encore simple et facile dans son exécution : c'est donc une chose naturelle qu'au milieu de la misère et des souffrances de la disette, elle la désire, elle l'implore et l'impose même si elle en a le pouvoir. Mais ensuite, quand les conséquences en sont devenues plus graves et plus apparentes, il est indispensable que ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté publique cherchent à y remédier par une loi qui défende aux hommes de faire ce à quoi les autorisait la loi précédente. Qu'on nous permette ici d'observer en passant un singulier rapprochement. Dans un pays et à une époque

peu éloignée de nous , à l'époque la plus fameuse et la plus remarquable de l'histoire moderne , on prit de pareilles mesures dans des circonstances analogues (on pourrait presque dire les mêmes mesures , car elles ne différaient que dans l'ordre et la proportion) ; on prit ces mesures au mépris de la raison des temps si changée , et des connaissances répandues en Europe , et peut-être dans ce pays plus qu'ailleurs , et cela principalement parce que la grande masse du peuple , à laquelle ces connaissances n'étaient pas encore parvenues , put faire prévaloir son avis , et forcer , comme on dit , la main à ceux qui étaient chargés de la formation des lois.

Mais , en revenant à notre histoire , voici quels avaient été les deux fruits principaux de la révolte : on avait gâté et perdu beaucoup de vivres dans l'émeute même , et tant qu'avait duré le tarif on en avait fait une consommation considérable , extraordinaire , et pour ainsi dire , aux dépens de ce malheureux approvisionnement de grains , qui cependant devait suffire jusqu'à la prochaine récolte. A

ces effets généraux, il faut ajouter le supplice de quatre individus pris dans la classe du peuple, et exécutés comme auteurs de la sédition, deux devant le four des Béquilles, et deux à l'extrémité de la rue où se trouvait située la maison de l'Intendant des vivres.

Du reste, les relations historiques de cette époque manquent tellement d'ordre, qu'on n'y découvre ni de quelle manière, ni à quelle époque ce tarif arbitraire cessa d'avoir son effet. Si, à défaut de preuves positives, il est permis de proposer quelques conjectures, nous sommes portés à croire qu'il fut supprimé un peu avant ou un peu après le 24 décembre, jour où cette exécution eut lieu. Quant aux ordonnances, après celle du 22 du même mois que nous avons citée, nous n'en trouvons plus d'autres en matière de subsistances, soit qu'elles aient cessé d'exister, soit qu'elles aient échappé à nos recherches, soit enfin que l'autorité, sinon convaincue, au moins découragée par l'inefficacité de ses remèdes et entraînée par la force des choses, les ait abandonnées à leur cours naturel. Mais nous trouvons dans

les écrits de plus d'un historien (enclins, comme ils l'étaient tous, à décrire les grands événements sans en indiquer les causes et les progrès) le tableau du pays, et principalement de la ville, vers la fin de l'hiver et pendant le printemps. A cette époque, la cause du mal se trouvait dans la disproportion qui existait entre les denrées et les besoins, et dont les remèdes avaient momentanément suspendu les effets en l'accroissant; elle tenait encore à une trop faible introduction de denrées étrangères, à laquelle s'opposaient l'insuffisance des moyens publics et privés, la pénurie des pays circonvoisins, la langueur du commerce, les lois elles-mêmes qui tendaient à maintenir par des mesures violentes les denrées à bas prix : et ces motifs qui étaient la véritable cause de la disette, ou, pour mieux dire, la disette elle-même, agissaient sans obstacle et dans toute leur force. Voici l'esquisse de ce douloureux tableau.

Partout les boutiques étaient fermées, et les manufactures en grande partie désertes; les rues offraient un spectacle affreux, l'as-

pect d'une misère profonde et continuelle, le séjour de continuelles douleurs. Les mendiants de profession, devenus alors les moins nombreux, épars et perdus dans une nouvelle multitude, étaient réduits à disputer l'aumône avec ceux dont ils l'avaient reçue dans de meilleurs jours. Les garçons et les commis qu'avaient renvoyés les marchands et les négociants, privés de leur gain journalier, vivaient péniblement de leurs épargnes et de leur capital : les boutiquiers et les marchands eux-mêmes se trouvaient ruinés par la cessation du commerce; les ouvriers des manufactures et ceux des arts les plus délicats comme les plus communs, des plus utiles comme des plus agréables, errants de porte en porte, de rue en rue, étendus sur le pavé le long des maisons et des églises, imploraient d'une voix lamentable la charité publique, ou hésitaient entre le besoin et une honte qu'ils n'avaient pu vaincre : décharnés, faibles, ils avaient à peine la force de se soutenir, abattus qu'ils étaient par la privation de nourriture et par la rigueur du froid qui pénétrait à travers leurs

vêtements déchirés, où l'on pouvait cependant retrouver encore les traces de leur ancienne aisance; comme, dans leur oisiveté et leur avilissement, on retrouvait je ne sais quel indice d'activité et de décence. Mêlés à cette foule déplorable, et ce n'en était pas la moindre partie, on voyait des domestiques congédiés par leurs maîtres tombés alors d'une modeste aisance dans la détresse, ou même par les grands et les riches devenus incapables, dans une année si malheureuse, de conserver la somptuosité de leurs maisons. Et, au milieu de ces indigents, on en distinguait un grand nombre d'autres qui étaient habitués à vivre de leurs bénéfices, des enfants, des femmes, des vieillards, groupés autour de ceux qui avaient été leurs soutiens, ou dispersés dans diverses parties pour y chercher l'aliment d'une si cruelle existence.

On distinguait aussi, dans ce triste spectacle, et on les reconnaissait à leur épaisse chevelure, aux lambeaux de leurs habits magnifiques, à la hardiesse de leur maintien et de leur geste, à ces traces que les habitudes impriment sur

le visage, un grand nombre d'individus de cette classe des braves qui, ayant, par suite du malheur commun, perdu le pain du crime, allaient mendier celui de la miséricorde. Réduits par la faim, ne disputant avec les autres que de supplications, affaiblis par la souffrance, ils se traînaient dans cette ville qu'ils avaient tant de fois traversée la tête haute, d'un air altier et féroce, couverts de vêtements riches et bizarres, munis d'armes brillantes, et dans la toilette la plus recherchée; et ils tendaient humblement cette main qu'ils avaient si souvent levée pour menacer avec insolence ou pour frapper avec trahison.

Mais le groupe le plus considérable, le plus effrayant, le plus hideux, était celui des villageois isolés, en troupe, ou réunis par familles : des maris, des femmes, avec des enfants dans leurs bras, d'autres qu'elles conduisaient par la main, et suivies par les vieillards. Quelques-uns de ces infortunés, dont les maisons avaient été envahies et pillées par la soldatesque, s'étaient enfuis de désespoir; et, parmi ceux-ci, on en voyait qui, pour exciter plus vivement

la compassion et pour faire mieux apercevoir leur misère, découvraient les blessures qu'ils avaient reçues en défendant leurs dernières ressources, ou en s'échappant des mains d'hommes que dirigeait une fureur aveugle et brutale. D'autres, que ce fléau avait épargnés, mais chassés par les deux autres, dont aucun lieu n'avait été préservé, la stérilité et les charges plus exorbitantes que jamais, pour satisfaire à ce qu'on appelait les besoins de la guerre, étaient venus dans la ville, comme dans l'antique séjour, comme au dernier asile de la richesse et d'une pieuse munificence. On pouvait distinguer les nouveaux arrivés moins à leur air incertain, à leur démarche craintive, qu'à une certaine expression de mécontentement et d'effroi de trouver un si nombreux rassemblement, une misère si profonde, là où ils avaient espéré d'être les objets d'une compassion particulière, et d'attirer sur eux les regards et les secours. On lisait sur le visage et dans la contenance de ceux qui depuis quelque temps parcouraient et habitaient les rues de la cité, prolongeant leur frêle existence au moyen des

faibles secours qu'ils obtenaient à de longs intervalles, une consternation plus décourageante et plus sombre. Divers d'expression et d'aspect, au milieu de la confusion générale, on reconnaissait les visages pâles des habitants du bas pays, ceux plus bruns de la plaine du milieu et des collines, ceux plus animés des montagnards, mais tous ces malheureux étaient décharnés, consumés; ils avaient les yeux éteints, leur regard ressemblait à celui de l'insensé, et ils portaient une chevelure en désordre avec de longues et d'horribles barbes; élevés et nourris à la fatigue, ils étaient maintenant épuisés par la misère et la faim. Et avec un aspect différent, mais non moins douloureux que celui de cette vigueur anéantie, on apercevait les traces d'une force plus promptement détruite, d'une langueur et d'une défaillance plus marquée dans un sexe et dans un âge plus tendres.

Çà et là, dans les rues, dans les carrefours, et le long des murs, on apercevait quelques tas de paille et de chaume, mêlés de débris infects; et ces immondices étaient pour ces infortunés

un don, un soin particulier de la charité; c'étaient des lits préparés pour qu'ils pussent pendant la nuit y reposer leurs membres fatigués: par intervalle même, on en voyait quelques-uns d'entre eux qui, contraints par le besoin, et ayant surmonté la honte, venaient s'y jeter; quelquefois ce triste lit portait un cadavre; quelquefois le malheureux, affaibli, se laissait tomber sur le pavé de la rue, et privé de sentiment, ne rouvrait plus les yeux à la lumière.

Près de ces mourants, on voyait cependant quelquefois un passant ou un voisin attiré par un soudain mouvement de compassion. Sur quelques points aussi, on voyait arriver des secours préparés par une sage prévoyance, dirigés par une main riche de moyens et habituée à répandre les bienfaits, la main du vénérable archevêque. Il avait fait choix de six prêtres dans lesquels une charité empressée, ardente, opiniâtre, s'unissait à une constitution robuste; il les avait partagés en trois sections, et avait prescrit à chacune d'elles de parcourir le tiers de la ville, suivie par des portefaix chargés de vivres, de médicaments et de vête-

ments. Tous les matins, ces hommes respectables visitaient les rues, s'approchaient de ceux qui avaient été abandonnés gisants sur le pavé, et prodiguaient à chacun le secours qui pouvait lui être nécessaire. Celui qui touchait à sa dernière heure et pour lequel des secours alimentaires eussent été inutiles, recevait les derniers secours et les consolations de la religion. A ceux qu'un peu de nourriture pouvait encore ranimer, ils distribuaient du bouillon, des œufs, du pain; et à ceux qui étaient plus exténués par un plus long jeûne, ils administraient des consommés, des cordiaux, un vin plus généreux, en ayant soin de les ranimer auparavant par des sels et des vinaigres savoureux. Ils leur donnaient aussi des vêtements pour les couvrir et diminuer les souffrances de leurs membres endoloris.

Mais leur assistance ne se bornait pas à ces soins : le bon pasteur avait voulu que là du moins où elle pouvait atteindre, elle procurât un soulagement efficace et durable. Les malheureux à qui ces premiers secours avaient rendu assez de forces pour marcher et pouvoir

se conduire, recevaient aussi de ces dignes ecclésiastiques un peu d'argent, de peur que le besoin renaissant et le manque absolu de ressources ne les fissent bientôt retomber dans leur premier état; puis ils cherchaient aux autres un asile et un abri dans quelques - unes des maisons les plus voisines. S'il s'en rencontrait une occupée par des personnes qui avaient conservé un peu d'aisance, l'hospitalité y était presque toujours accordée par un mouvement de charité, ou sur les recommandations de l'archevêque : dans les autres, où la bonne volonté n'était plus secondée par les moyens, les bons prêtres demandaient que l'infortuné fût reçu comme pensionnaire; ils déterminaient le prix à accorder, et en payaient une partie d'avance. Puis ils remettaient la note de tous les malheureux auxquels ils étaient parvenus à procurer une retraite, aux pasteurs, pour que ceux - ci allassent les visiter, et ils revenaient eux - mêmes les voir le plus souvent qu'il était possible.

Il n'est pas nécessaire de remarquer que Frédéric n'avait pas attendu que le mal fût

arrivé à cette extrémité pour en être touché, et pour apporter tous ses soins à le combattre. Cette charité ardente et communicative devait ressentir tous les maux, se mêler à toutes les souffrances, accourir où elle n'avait pu prévenir le mal, et prendre, pour ainsi dire, autant de formes qu'il y avait de divers besoins. En réunissant tous ses moyens, en rendant son économie plus rigoureuse encore, en puisant dans les épargnes destinées à des libéralités devenues alors d'un intérêt trop secondaire, il avait essayé tous les moyens de se procurer de l'argent, dans le dessein de l'employer entièrement à diminuer autant que possible les cruels résultats de la disette. Il avait fait d'importantes acquisitions de blés, et il en avait envoyé une bonne partie dans les villages les plus nécessaires de son diocèse; et comme un pareil secours était loin de satisfaire aux besoins, il y avait envoyé aussi une quantité considérable de sel, « au moyen duquel, dit Ripamonti en rapportant cette circonstance, l'herbe des champs et l'écorce des arbres devenaient des aliments pour les hommes. » Il avait égale-

ment fait distribuer des grains et de l'argent aux curés de la ville; il en parcourait successivement les quartiers, en répandant des aumônes, et secourait en secret un grand nombre de familles indigentes. Dans le palais épiscopal même, on faisait cuire journellement beaucoup de riz, et, au rapport d'un écrivain contemporain (le médecin Alexandre Tadino, dans un ouvrage que nous aurons fréquemment occasion de citer dans la suite), on en distribuait deux mille portions tous les matins.

Mais ces effets de la charité, qu'on peut justement appeler merveilleux, puisqu'ils résultaient des uniques ressources d'un seul homme (Frédéric s'était imposé la loi de n'être jamais le dispensateur de libéralités étrangères); ceux qui provenaient de quelques libéralités particulières moins fécondes, mais assez nombreuses, et les fonds que le conseil des décursions mettait à la disposition du tribunal des vivres pour le soulagement de cette grande infortune publique, étaient encore faibles et insuffisants, eu égard à l'immense étendue des besoins. Tandis que des montagnards et des

villageois, près de céder aux douleurs de la faim, parvenaient, avec les secours du cardinal, à prolonger leur chétive existence, d'autres arrivaient au dernier terme de la détresse, et les premiers même, après avoir épuisé leurs modiques ressources, retombaient dans les extrémités de la misère : dans quelques parties, non pas oubliées, mais négligées comme moins nécessiteuses, par une charité contrainte de choisir, les besoins devenaient mortels, et de tous les lieux où les ressources étaient absorbées, on accourait dans la capitale. Là quelques milliers d'hommes affamés, plus robustes et plus habiles que les autres à surmonter les difficultés, parvenaient à se procurer un aliment passager qui suffisait à peine pour retarder leur trépas d'un jour; mais derrière eux se trouvait une masse innombrable d'infortunés qui, ne pouvant rien obtenir, enviaient le sort de ceux-ci, dirons-nous plus heureux, quand, parmi ceux qui étaient demeurés en arrière, on voyait souvent leurs femmes, leurs enfants et leurs pères. Et pendant que, sur quelques points, plusieurs des

victimes les plus affaiblies étaient ranimées pour quelques instants , en cent endroits différents d'autres languissaient , tombaient de faiblesse , expiraient même , sans recevoir le plus léger secours , le moindre soulagement.

Tant que durait le jour, on entendait sur les chemins le murmure confus des plus lamentables supplications ; et quand la nuit étendait son voile , c'étaient des gémissements non interrompus , qui , par intervalle , se changeaient en de lugubres cris , et devenaient l'expression du plus profond désespoir , des plus cruelles douleurs.

C'est une chose digne de remarque qu'au milieu de tant de souffrances , au milieu de débats si divers , on ne fit jamais une tentative , on n'entendit jamais un cri de révolte ; du moins on n'en retrouve aucune trace. Cependant , parmi ceux qui venaient se réfugier dans la ville et y succombaient , se trouvaient beaucoup d'hommes dont la tolérance n'était pas la vertu dominante ; il y en avait même un grand nombre de ceux qui , le jour de la Saint-Martin , s'étaient conduits d'une manière si

violente. Et il ne faut pas croire que l'exemple de ces quatre malheureux qui avaient payé pour les autres fût la cause de leur soumission. Quelle influence, en effet, pouvait exercer, je ne dis pas la présence, mais le souvenir des supplices, sur l'esprit d'une multitude d'hommes errants et exténués, qui se regardaient comme condamnés à un supplice lent et cruel qu'ils subissaient déjà ? Mais c'est ainsi, pauvres humains, que nous sommes faits en général ; nous nous révoltons, indignés et furieux, contre les infortunes secondaires, et nous courbons nos fronts en silence sous les malheurs extrêmes ; nous supportons, non par résignation, mais par stupidité, le comble du mal, que, dans son principe, nous avons envisagé comme insupportable.

Le vide que la mortalité produisait chaque jour dans cette déplorable population était chaque jour rempli et au-delà ; c'était un concours sans cesse renaissant, d'abord des villages circonvoisins, puis de la campagne tout entière, puis des villes du Milanais, puis enfin de celles des pays limitrophes. Cependant on voyait jour.

nellement d'anciens habitants abandonner la ville; les uns la quittaient pour se soustraire au triste spectacle de tant de calamités; les autres, pour ainsi dire, repoussés par cet accroissement démesuré d'infortunés, en sortaient avec le faible espoir de trouver des secours ailleurs, en quelque endroit que ce fût, et dans un lieu où du moins seraient moins pressants et moins considérables le concours et l'émulation des suppliants. Ces pauvres fugitifs, qui étaient des objets de pitié les uns pour les autres, se rencontraient dans ce voyage opposé, et présentaient un douloureux spectacle, un sinistre présage pour le terme vers lequel ils s'acheminaient tous. Mais ils poursuivaient leur route, sinon dans l'espérance d'améliorer leur situation, au moins pour ne plus se trouver sous un ciel qui leur était devenu odieux, pour ne plus voir des lieux où ils avaient cessé d'espérer. Lorsqu'un de ces malheureux, dont le besoin avait épuisé les dernières forces vitales, venait à tomber sur la route et y rendait le dernier soupir, il y restait comme un signe funeste pour ses compagnons d'infortune, et comme

un objet d'horreur, et peut-être de reproche pour les autres voyageurs. « J'ai vu, raconte Ripamonti, sur le chemin intérieur qui borde les murs de la ville, le cadavre d'une femme... On voyait sortir de sa bouche l'herbe dont elle avait en vain cherché à soutenir sa débile existence, et ses lèvres souillées exprimaient encore le désespoir de ses derniers moments.... Elle tenait dans ses bras un petit enfant qui, par ses cris, sollicitait l'aliment épuisé dans le sein maternel. Quelques personnes charitables, qui avaient été attirées par cette horrible scène, recueillirent ce petit malheureux, et remplirent envers lui les premiers devoirs d'une mère. »

Ce contraste de vêtements magnifiques et des livrées de la misère, du luxe et de l'indigence, habituel spectacle des temps ordinaires, avait alors entièrement disparu. La pauvreté et la misère avaient envahi presque tous les rangs de la société, et ceux que l'on distinguait encore n'offraient plus que les apparences d'une humble médiocrité. On voyait les nobles cheminer en habit simple et même grossier, les uns parce que la misère générale avait à ce point changé leur fortune,

les autres par la crainte d'exciter par leur faste l'indignation publique, ou de paraître insulter aux malheurs du peuple. Ces seigneurs puissants, haïs et respectés, qui avaient coutume d'être entourés de braves audacieux, marchaient la tête baissée en jetant des regards qui semblaient offrir et réclamer la paix. D'autres qui, dans le sein même de la prospérité, avaient montré des dispositions plus humaines et des manières plus douces, paraissaient confus, consternés, et comme anéantis par la vue continuelle d'une calamité qui surpassait non-seulement la puissance du secours, mais je dirais presque les forces de la commisération. Ceux qui possédaient encore quelques ressources étaient cependant contraints de faire un triste choix entre des besoins plus ou moins urgents, entre une extrémité et une autre. Et à peine voyait-on une main généreuse s'ouvrir en faveur d'un infortuné, qu'on voyait autour de lui se presser mille autres infortunés; ceux qui avaient conservé un reste de vigueur, se précipitaient les premiers, et sollicitaient avec plus d'instance; des hommes exténués, des

vieillards, des enfants levaient leurs mains suppliantes et décharnées; les mères présentaient de loin leurs petits enfants couverts de langes déchirés, et succombant sous les douleurs accumulées de la faim.

C'est ainsi que se passèrent l'hiver et le printemps. Déjà, depuis quelque temps, le tribunal de la santé remontrait au conseil des vivres les dangers qui pouvaient résulter pour la ville de cette accumulation de maux, et, pour prévenir la contagion, il proposait de faire renfermer les mendiants vagabonds dans différents hospices. Pendant qu'on examine cette proposition, qu'on la discute, qu'on en reconnaît la sagesse; pendant que l'on imagine les moyens, que l'on choisit les lieux propres à son exécution, les cadavres encombrant les rues, et les dangers augmentent à chaque moment. Dans le conseil des vivres, on propose alors, comme plus prompt et d'une exécution plus facile, un autre parti : c'est de réunir tous les mendiants valides ou malades dans un seul endroit, dans le lazaret, et de les alimenter et les soigner aux dépens de la ville; et la chose

est résolue , malgré les représentations du tribunal de la santé, qui objecte que, par suite d'une aussi grande réunion d'hommes, les périls auxquels on prétend apporter un remède ne feront que s'accroître.

Le lazaret de Milan (si par hasard cette histoire tombe entre les mains de personnes qui n'en aient aucune connaissance) est une enceinte quadrilatère et presque carrée , hors de la ville, à gauche de la Porte-Orientale, séparée des remparts, à un intervalle égal au fossé d'une ligne de circonvallation, par un fossé qui enveloppe l'enceinte elle-même. Les deux grands côtés de ce carré ont à peu près cinq cents pas de longueur, et les deux autres quatre cent quatre-vingts environ ; ils ne renferment qu'un rez-de-chaussée, et se trouvent, dans la partie qui regarde la campagne, divisés en petites loges ; dans l'intérieur, règne une galerie couverte qui est soutenue par de petites colonnes. Ces loges étaient au nombre d'environ deux cent quatre-vingts : de nos jours, une ouverture considérable, pratiquée dans le centre, et une autre moins considérable faite dans le

côté parallèle à la grande route, en ont beaucoup diminué le nombre. A l'époque dont nous décrivons les événements, cet établissement n'avait que deux entrées ; l'une au centre, du côté qui correspond aux murs de la ville, et l'autre dans le côté opposé. Au milieu de l'espace intérieur s'élevait une petite chapelle octogone, qui existe encore aujourd'hui. La première destination de cet édifice, commencé en 1489 au moyen du legs fait par un citoyen, continué ensuite avec d'autres dons et sur les fonds publics, fut, comme l'indique son nom même, de recevoir les individus atteints de la peste, qui, long-temps déjà avant cette époque, avait coutume, et le fit encore dans la suite, de se montrer deux, quatre, six, et même jusqu'à huit fois dans le cours d'un siècle, tantôt dans ce pays, tantôt dans une autre contrée de l'Europe, quelquefois en embrassant une partie considérable, quelquefois la parcourant tout entière, et pour ainsi dire d'une extrémité à l'autre. Dans le moment dont nous parlons, le lazaret servait seulement de dépôt pour les marchandises soumises à la quarantaine.

Maintenant, pour l'approprier à sa nouvelle destination, on adopta des mesures beaucoup plus étendues que celles que l'on prenait dans les temps ordinaires, et, après avoir exécuté à la hâte les purifications et les épreuves prescrites, on en retira toutes les marchandises à la fois. On fit répandre de la paille dans les loges, on fit des approvisionnements de vivres aussi considérables qu'il fut possible, et on invita, par un édit, tous les mendiants à venir y chercher un asile.

Un grand nombre de ces individus y accouraient avec empressement. Tous ceux qui, malades ou infirmes, étaient gisants dans les rues et sur les places, y étaient transportés, et en peu de jours on y en compta plus de trois mille des uns et des autres. Mais il en restait encore un nombre plus considérable. Soit que chacun d'eux, s'attendant à voir les autres s'éloigner, crût pouvoir jouir plus aisément des aumônes de la ville, soit par cette répugnance naturelle qu'on éprouve pour la captivité, soit par cet éloignement qu'ont les indigents à se rendre à ce que leur proposent les puissants et les ri-

ches , éloignement toujours proportionné à l'ignorance de celui qui le ressent et de celui qui l'inspire, au nombre des pauvres et à la teneur des ordres ; soit enfin par une juste appréciation de l'avantage qu'on leur présentait, la plupart, ne tenant aucun compte de cette invitation, ne voulaient point y répondre. L'autorité, instruite de cette circonstance, jugea convenable de substituer la force à la douceur. On envoya des sbires qui ramassaient les mendiants pour les conduire au lazaret en employant la rigueur contre les récalcitrants, et on leur assigna dix sous par personne : tant il est vrai que, même dans les moments de la plus extrême détresse, les deniers publics ne se trouvent pas employés de la manière la plus utile. Bien que beaucoup de mendiants, comme l'avait conjecturé le conseil des vivres, eussent quitté la ville pour aller mourir ailleurs en liberté, cependant les poursuites furent si actives, que le nombre des individus réunis, soit à titre hospitalier, soit comme prisonnier, s'éleva presque à dix mille.

Nous supposons que les femmes et les en-

fants étaient logés dans des bâtiments séparés, quoique les mémoires du temps n'en fassent pas mention. On n'aura pas manqué non plus d'adopter les réglemens, et de prescrire les mesures les plus convenables. Mais nos lecteurs peuvent se représenter quel ordre il était possible d'établir et de maintenir, surtout à cette époque et dans de pareilles circonstances, au milieu d'un rassemblement d'individus si extraordinaire, dans un établissement qui renfermait à la fois les pauvres et les vagabonds, et ceux pour qui la mendicité était une nécessité, une douleur, une honte, avec ceux dont elle était l'industrie et l'habitude, avec beaucoup d'individus élevés dans l'honnête activité des champs et des manufactures, avec beaucoup d'autres habitués à vivre dans les carrefours, dans les tavernes, à la paresse, à la fraude, à la violence.

Nous pourrions encore tristement conjecturer comment ils furent logés et nourris tous ensemble, lors même que nous n'aurions pas à cet égard des renseignements précis; mais nous les possédons. Ils couchaient pressés, en-

tassés jusqu'à vingt, et même trente dans chacune des petites loges dont nous avons parlé, ou le long des galeries, sur un peu de paille fétide, et quelquefois sur le pavé même : on avait bien ordonné d'avoir de la paille fraîche en quantité suffisante, et de la renouveler souvent, mais elle n'en était pas moins rare, avariée, et ne se renouvelait pas. On avait également ordonné que le pain fût de bonne qualité, car quel est l'administrateur qui a jamais prescrit de réunir et de distribuer des vivres mauvais? mais ce qu'on n'aurait pu obtenir dans des circonstances ordinaires d'une administration moins étendue, comment aurait-on pu l'obtenir dans ce cas extraordinaire et dans un pareil chaos? On disait alors, comme nous le trouvons dans les mémoires, que le pain du lazaret était altéré par des substances pesantes et non alimentaires, et l'on n'a que trop de raisons de croire que ces plaintes étaient fondées. L'eau manquait entièrement, c'est-à-dire l'eau vive et salubre : la source commune devait être le ruisseau qui baigne les murs du lazaret, bas, lent, vaseux, et devenu ensuite

ce que pouvaient le rendre la fréquentation et le voisinage d'une si grande multitude d'individus.

A toutes ces causes de mortalité, d'autant plus actives qu'elles agissaient sur des corps malades ou mal sains, il faut ajouter tous les accidents d'une mauvaise saison : des pluies obstinées, suivies d'une sécheresse plus obstinée encore, et avec elle, une chaleur aussi prématurée qu'extraordinaire. Aux maux réels, venaient encore se joindre pour les malheureux le sentiment des souffrances, l'ennui de la captivité, le regret des anciennes habitudes, la douleur que leur causait la perte des êtres qui leur étaient chers, le souvenir inquiet et douloureux de ceux dont ils étaient séparés, et mille autres passions qui augmentaient l'abattement ou la fureur qu'ils avaient apportés dans ce triste séjour, ou qui y avaient pris naissance ; puis ensuite la crainte et le spectacle continuel de la mort, rendue plus fréquente par tant de causes, et devenue elle-même une cause nouvelle et active de destruction. Et l'on ne sera point étonné d'apprendre que la morta-

lité s'accrut au point d'être regardée comme la peste par un grand nombre d'individus : soit que la réunion de toutes ces causes ne fit qu'augmenter l'activité d'une influence purement épidémique ; soit, comme il arrive dans des disettes moins graves et moins prolongées, qu'elle ait donné lieu à une véritable contagion, qui, dans les corps affectés et préparés par le malaise et la mauvaise qualité des aliments, par les intempérances, la malpropreté, le travail et la misère, trouve, pour ainsi dire, la température et la saison qui lui sont propres, en un mot, les conditions nécessaires pour naître, grandir et se multiplier (s'il est permis à un ignorant de hasarder cette opinion, après les hypothèses de plusieurs médecins habiles) ; soit que la contagion ait éclaté d'abord dans le lazaret même, comme paraîtraient l'avoir supposé les médecins de la santé, d'après une relation obscure et inexacte ; soit qu'elle ait existé antérieurement (ce qui semble plus vraisemblable, lorsqu'on se rappelle que le malaise était déjà ancien et général et la mortalité déjà fréquente), et que, transportée dans l'établisse-

ment, elle s'y soit propagée avec une nouvelle et terrible rapidité, par la condensation des corps, devenus plus propres encore à la recevoir par l'accroissement des autres causes. Quelle que soit celle de ces conjectures qui soit la véritable, le nombre quotidien des morts, dans le lazaret, s'élevait à plus de cent.

Tandis que dans l'intérieur de cet établissement habitaient la langueur, les angoisses, l'épouvante, dans le conseil des vivres régnaient la honte, l'embarras, l'incertitude. On délibéra, on reçut le rapport du tribunal de la santé, et l'on ne trouva d'autre remède que de détruire ce qu'on avait exécuté avec tant d'appareil, de dépenses et de peines. On ouvre le lazaret, on rend la liberté à tous les pauvres valides qui s'y trouvent encore, et qui s'en échappent avec une joie excessive. La ville retentit de nouveau des anciennes clameurs que l'on y entendait, mais elles sont faibles, et par intervalle interrompues ; elle revoit cette foule décimée et plus misérable, dit Ripamonti, par la pensée des causes qui l'avaient ainsi réduite. Les malades

furent transportés à Sainte-Marie de l'Étoile, qui était alors un hôpital pour les mendiants, et la plupart y périrent.

Cependant les campagnes si précieuses commençaient à se dorer. Les mendiants des environs sortirent et coururent dans diverses directions prendre part à cette moisson tant désirée. Dans cette occasion, l'inépuisable charité du vénérable Frédéric vint encore à leur secours : il fit donner à chaque paysan qui se présenta à l'archevêché un vase et une faucille de moissonneur.

Enfin, avec la moisson la disette cessa ; la mortalité épidémique ou contagieuse, décroissant de jour en jour, continua cependant jusqu'au milieu de l'automne. Elle était sur le point de finir, quand un nouveau fléau éclata. Plusieurs événements importants, de ceux auxquels on donne spécialement le nom d'historiques, étaient arrivés dans cet intervalle de temps. Le cardinal de Richelieu, après avoir, ainsi que nous l'avons rapporté, pris la Rochelle et conclu à la hâte un traité de paix avec l'Angleterre, avait proposé et obtenu, par

son influence dans le conseil du roi de France, que l'on secourrait efficacement le duc de Nevers, et il avait en même temps persuadé au roi de diriger cette expédition en personne. Tandis qu'on en faisait les préparatifs, le comte de Nassau, commissaire impérial, intimait au nouveau duc, dans Mantoue même, l'ordre de remettre ses états entre les mains de Ferdinand, et lui annonçait qu'en cas de refus, ce souverain enverrait une armée pour les occuper. Le duc qui, dans les circonstances les plus désespérées, avait refusé d'accepter des conditions si dures et si dangereuses, encouragé alors par l'attente des secours, les avait rejetées avec encore plus d'empressement ; mais toutefois en des termes par lesquels le refus se trouva voilé autant qu'il était possible, et avec des protestations de soumission encore plus apparentes, mais moins coûteuses. Le commissaire s'était retiré, en protestant que la force en déciderait. Au mois de mars, le cardinal de Richelieu était en effet descendu avec le roi en Italie, à la tête d'une armée ; il avait demandé le passage au duc de Savoie, et l'on avait traité,

mais sans rien conclure : après une rencontre où les Français avaient obtenu l'avantage, on avait traité de nouveau, et conclu un arrangement par lequel le duc, entre autres choses, avait stipulé que Don Gonzalo lèverait le siège de Casal, et s'était engagé, dans le cas où celui-ci refuserait, à s'unir avec les Français pour envahir le duché de Milan. Don Gonzalo, qui pensait que c'était sortir avantageusement d'un mauvais pas, avait levé son camp de devant Casal, où l'on avait fait entrer aussitôt un corps de troupes françaises pour renforcer la garnison.

Ce fut à cette occasion que l'Achillini adressa au roi Louis XIII son fameux sonnet :

Sudate, o fochi, a preparar metalli;

et un autre, dans lequel il l'exhortait à aller délivrer la Terre-Sainte. Mais c'est comme un sort que les conseils des poètes ne soient jamais suivis ; et si dans l'histoire le lecteur rencontre quelques événements conformes à ce qu'ils ont suggéré, il peut dire hardiment que les choses étaient résolues d'avance. Le car-

dinal de Richelieu avait, au contraire, décidé de retourner en France pour des affaires qui lui paraissaient plus pressantes. Girolano Soranzo, envoyé de Venise, eut beau employer les plus profonds raisonnements pour arrêter l'effet de cette résolution, le roi et le cardinal, ne tenant pas plus compte de sa prose que des vers de l'Achillini, s'en retournèrent avec le gros de l'armée, laissant seulement six mille hommes à Suze pour en défendre le passage et maintenir le traité.

Tandis que cette armée s'éloignait d'un côté, celle de Ferdinand, commandée par le comte de Collalto, s'avancait de l'autre; elle avait envahi le pays des Grisons et la Valsassine, et se disposait à descendre dans le Milanais. Indépendamment de la terreur que produisait la nouvelle du passage de cette armée, on répandait le bruit sinistre, et l'on en avait même reçu des avis formels, qu'elle traînait la peste à sa suite, et, à cette époque, on en voyait toujours quelques germes dans les troupes germaniques, comme le dit Varchi, en parlant de celle que les Allemands, un siècle aupara-

vant, avaient apportée à Florence. Alexandre Tadino, l'un des membres du tribunal de la santé (ils étaient six, outre le président ; quatre magistrats et deux médecins), fut chargé par ce conseil, comme il le raconte dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, de remonter au gouverneur le danger imminent qui menaçait le pays, si cette armée obtenait le passage pour se porter sur Mantoue, comme le bruit en courait. Toutes les actions de Don Gonzalo annoncent qu'il était possédé de la manie d'occuper une place importante dans l'histoire, et elle ne peut pas en effet garder le silence à son égard ; mais comme il lui arrive souvent, elle a ignoré ou n'a pas pris soin d'enregistrer l'acte le plus digne de mémoire et d'attention, la réponse qu'il fit au docteur Tadino dans cette circonstance. Il lui répondit qu'il ne savait qu'y faire ; que les raisons d'intérêt et d'honneur pour lesquelles cette armée s'était mise en marche étaient d'un plus grand poids que le danger qu'on lui faisait envisager ; qu'il fallait y remédier du mieux que l'on pourrait, et se confier dans la Providence.

Dans la vue donc de remédier au mal autant qu'il était possible, les deux médecins de la santé (Tadino et le sénateur Settala, fils du célèbre Ludovico) proposèrent à ce tribunal de défendre aux habitants, sous les peines les plus sévères, d'acheter aucun des objets appartenant aux soldats qui devaient passer; mais il fut impossible de faire comprendre l'utilité d'une pareille mesure au président, « homme, dit Tadino, doué d'une extrême bonté, qui ne pouvait pas croire que des relations avec les soldats et de la vente de leurs effets, dût résulter la mort de tant de milliers d'hommes. » Nous citons cette circonstance comme une des particularités de ce temps; car assurément, depuis qu'il existe des conseils de santé, il n'est jamais arrivé à un autre président de faire un semblable raisonnement, si raisonnement il y a.

Quant à Don Gonzalo, cette réponse fut un de ses derniers actes dans la capitale du Milanais, parce que les mauvais succès de la guerre qu'il avait suscitée et dirigée en grande partie furent cause qu'on le rappela de son gouvernement dans le cours de cet été. A son départ

de Milan, il lui arriva une aventure, qu'un écrivain contemporain remarque comme la première de ce genre qui soit arrivée à un homme revêtu d'une si haute dignité. Comme il sortait du palais dit de la Ville, au milieu d'une suite nombreuse de seigneurs, il trouva un attrouplement de gens du peuple qui l'accompagnèrent en l'injuriant, et en lui reprochant les souffrances qu'il leur avait fait endurer par les licences qu'il avait accordées pour l'exportation du froment et du riz. Mais ils ne se bornèrent pas à ces démonstrations lorsque la voiture du gouverneur qui venait ensuite passa, et ils lancèrent contre elle des cailloux, des tessons et des débris de toute espèce, projectiles ordinaires de ces sortes d'expéditions. Repoussés par les gardes, ils se retirèrent; mais ce fut pour augmenter leurs forces et se porter vers la porte du Tésin, par laquelle il devait, peu d'instant après, sortir en voiture; et lorsqu'elle y arriva, suivi de beaucoup d'autres, ils lancèrent contre le cortège une grêle de pierres: cet accident n'eut pas d'autres conséquences.

On envoya, pour le remplacer, le marquis

Ambroise Spinola , dont le nom avait déjà acquis, dans les guerres de Flandre, cette célébrité militaire qu'il conserve encore aujourd'hui.

Cependant l'armée allemande avait reçu l'ordre définitif de se porter sur Mantoue, et, au mois de septembre, elle entra dans le duché de Milan.

A cette époque, les armées étaient encore en grande partie composées d'aventuriers, que des condottiéris de profession enrôlaient pour le service des princes, quelquefois même pour leur propre compte, et pour se vendre ensuite avec eux. Les hommes étaient attirés à faire ce métier moins par la solde qui leur était accordée, que par l'espoir du pillage et les douceurs d'une licence sans bornes. Il n'y avait dans l'armée aucune discipline générale et permanente, et elle n'aurait pu facilement exister avec l'autorité indépendante des divers condottiéris. Ceux-ci d'ailleurs n'étaient pas très-habiles en fait de discipline, et l'on ne voit pas bien, lors même qu'ils en auraient eu la volonté, comment ils seraient parvenus à l'é-

tablir et à la maintenir; car des soldats de cette humeur, ou se seraient révoltés contre un condottieri novateur qui eût pris la résolution d'abolir le pillage, ou, pour le moins, ils l'auraient laissé seul pour défendre ses drapeaux. D'un autre côté, les princes, en prenant, pour ainsi dire, ces bandes à gage, s'attachaient bien plus à avoir beaucoup d'hommes pour assurer leurs entreprises, qu'à en proportionner le nombre à leurs moyens pécuniaires, qui étaient ordinairement très-restricts: aussi la solde n'était-elle jamais payée que par à-compte et très-inexactement, et les dépouilles des pays conquis ou occupés en devenaient comme un supplément tacitement reconnu. On connaît cette sentence de Wallenstein, qui n'est guère moins célèbre que son nom: « Qu'il est plus facile d'entretenir une armée de cent mille hommes qu'une de douze mille. » Celle dont nous parlons était, pour la majeure partie, composée d'hommes qui, sous son commandement, avaient ravagé l'Allemagne dans cette guerre célèbre entre toutes les guerres, et par son importance et par ses conséquences,

et à laquelle, dans la suite, on donna le nom de Trente-Ans, à cause de sa durée : c'était la onzième année de son existence. On y comptait même son propre régiment, qui était commandé par un de ses lieutenants, et la plupart des autres condottieris avaient servi sous ses ordres : il s'y trouvait aussi plus d'un de ceux qui, quatre ans après, devaient aider à le conduire à cette fin malheureuse que tout le monde connaît.

L'armée était forte de vingt-huit mille fantassins et sept mille cavaliers. En descendant de la Valteline, pour se porter sur le Mantouan, ils devaient suivre plus ou moins les rives de l'Adda jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le Pô, ce qui leur faisait huit jours de marche dans le duché de Milan.

Une grande partie des habitants se retirèrent dans les montagnes, emportant avec eux leur mobilier le plus précieux, et emmenant leurs bestiaux ; d'autres restaient, soit pour soigner quelques malades, soit pour préserver leurs maisons de l'incendie, soit enfin pour veiller à la conservation des objets qu'ils avaient

cachés et enterrés; d'autres parce qu'ils n'avaient rien à perdre : il restait même quelques mauvais sujets retenus par l'espoir de profiter du malheur public. Quand le premier détachement arrivait dans un hameau où il devait faire halte, il se répandait aussitôt dans ce hameau et dans les environs, et, sans perdre de temps, il les mettait au pillage : tout ce qui pouvait servir à la consommation ou être enlevé disparaissait, et nous ne parlons pas du dégât qu'ils faisaient, des campagnes abandonnées, des chaumières brûlées, des vexations, des violences, des homicides. Tous les moyens mis en usage par les habitants pour soustraire à l'avidité du soldat ce qu'ils possédaient, étaient inutiles, et quelquefois même ils attiraient des dangers sur ceux qui les avaient employés. Les soldats, gens bien plus habiles aux stratagèmes de cette guerre, exerçaient de soigneuses recherches dans les moindres recoins des maisons, sondaient les murs et les abattaient; ils découvraient aisément dans les jardins la terre fraîchement remuée; ils allaient jusque dans les montagnes pour enlever les bestiaux;

ils pénétraient dans les cavernes, guidés par quelques traîtres, comme nous l'avons rapporté, pour y découvrir les habitants opulents qui s'y étaient réfugiés ; ils les dépouillaient, les entraînaient dans leurs maisons, et, à force de menaces et de mauvais traitements, ils les forçaient de désigner les endroits où ils avaient caché leurs trésors.

Ils se retiraient enfin, ils étaient partis ; on entendait de loin mourir le son des tambours et des trompettes ; quelques heures d'une épouvante plus calme succédaient à ce premier moment d'effroi ; mais tout-à-coup un nouveau roulement de tambour, un bruit alarmant et sinistre annonçait l'arrivée d'un autre détachement. Ceux-ci, ne trouvant plus à faire de butin, montraient d'autant plus de fureur ; ils brûlaient les meubles, les portes, les fenêtres, et même les maisons ; ils exerçaient les violences les plus inhumaines contre les habitants ; et ce fut ainsi que les choses allèrent, et toujours en empirant, pendant vingt jours, car l'armée était divisée en autant de détachements.

Colico fut le premier village du duché qu'envahirent ces démons ; ils se jetèrent ensuite sur Bellano ; de là ils entrèrent et se répandirent dans la Valsassine, d'où ils débouchèrent sur le territoire de Lecco.

CHAPITRE XXIX.fo
2

Ici, parmi ces pauvres gens effrayés, nous retrouvons quelques personnes de notre connaissance.

Quiconque n'a pas vu Don Abondio le jour où tout-à-coup se répandit la nouvelle de la descente de l'armée, de son approche et de ses excès, ne pourrait se faire une juste idée de l'embarras et de la peur. Ils viennent; ils sont trente, quarante, cinquante mille; ce sont des démons, des ariens, des antechrists; et ils ont saccagé Cortenuova, ils ont mis le feu à Primaluna : Introbbio, Pasturo, Barsio, sont abandonnés; on les a vus à Balabbio, et demain ils seront ici : tels étaient les bruits qui circulaient de bouche en bouche, et il en résultait

tait un grand mouvement, une agitation extrême; on se consultait en tumulte, on hésitait à fuir, on n'osait demeurer; les femmes se réunissaient et témoignaient une crainte extraordinaire. Don Abondio, décidé avant et plus que tous les autres à fuir, de quelque manière et dans quelque lieu que ce fût, voyait dans chaque parti des obstacles insurmontables et d'imminents périls. « Comment faire? s'écriait-il: où aller? » Les montagnes, en ne tenant pas compte de la difficulté des chemins, n'étaient point une retraite sûre; déjà on avait appris que les lansquenets les parcouraient comme des renards partout où ils trouvaient le moindre espoir ou le plus petit indice de butin. Le lac était enflé, il faisait un grand vent, et d'ailleurs la plupart des bateliers, craignant d'être forcés de transporter des soldats ou des bagages, s'étaient réfugiés avec leurs barques sur la rive opposée: le petit nombre de bateaux qui étaient restés étaient ensuite partis remplis de gens qui s'enfuyaient, et, trop chargés ou tourmentés par la bourrasque, on rapportait qu'à chaque instant il en périssait

quelques - uns. Pour se porter à une certaine distance de la route que l'armée devait suivre, il n'était possible de trouver ni une voiture ni un cheval, ni aucun autre moyen de transport : à pied, Don Abondio n'aurait pu faire beaucoup de chemin , et il craignait d'être rejoint en route. Les frontières du Bergamasque n'étaient point assez éloignées pour que ses jambes ne pussent pas l'y conduire tout d'un trait; mais déjà le bruit s'était répandu que l'on avait envoyé de Bergame un détachement qui côtoyait le confin, pour tenir en respect les lansquenets, et les soldats qui le composaient étaient des gaillards qui ne valaient pas mieux que les autres, et faisaient le plus de mal qu'ils pouvaient. Le pauvre homme, hors de lui, parcourait sa maison dans tous les sens : il allait trouver Perpétue pour concerter avec elle les moyens qu'il convenait d'employer; mais Perpétue, occupée à réunir et à cacher ce qu'il avait de plus précieux, tourmentée, inquiète, passait, repassait les mains pleines, et lui répondait : « Dans un instant j'aurai mis ces objets en sûreté, et alors nous ferons

comme les autres. Don Abondio voulait l'entretenir et examiner avec elle les divers partis que l'on pouvait prendre ; mais au milieu de ses occupations, de son empressement, de l'effroi qu'elle éprouvait et du tourment que lui causait celui de son maître, elle était, dans une telle conjoncture, moins traitable qu'elle ne l'avait jamais été. « Les autres pourvoient à leur sûreté, nous pourvions de même à la nôtre. Je vous demande pardon, mais en vérité vous n'êtes bon qu'à causer de l'embarras. Croyez-vous donc que les autres n'aient pas aussi leurs oreilles à sauver ? Pensez-vous qu'ils ne sachent pas que les soldats viennent leur faire la guerre ? Vous feriez bien mieux de me donner un coup de main en ce moment, au lieu de vous plaindre de cette manière et de m'embarrasser. » C'est avec de pareilles réponses qu'elle parvenait à se défaire de lui, et elle avait arrêté qu'aussitôt qu'elle aurait pu de son mieux terminer les arrangements précipités dont elle s'occupait, elle le prendrait par un bras, comme un enfant, et l'entraînerait dans les montagnes. Lorsqu'il se retrou-

vait seul, il s'approchait de la fenêtre, examinait, prêtait l'oreille, et lorsqu'il voyait passer quelque villageois, il lui criait d'une voix moitié plaintive et moitié courroucée : « Rendez à votre pauvre curé le service de lui procurer un cheval, une mule, un âne même. Est-il possible que personne ne veuille me secourir ! oh ! quelles gens ! Attendez-moi, au moins, afin que je puisse me sauver avec vous ; attendez que vous soyez quinze ou vingt pour que nous partions tous ensemble, et ne me laissez pas à l'abandon. Voulez-vous donc que je tombe entre les mains de ces enragés ? Ne savez-vous pas qu'ils sont presque tous luthériens, et qu'ils regardent comme une bonne action le massacre d'un pauvre prêtre ? Voulez-vous donc me laisser ici pour que j'y reçoive le martyre ? Oh ! quelles gens ! quelles gens ! »

Mais à qui adressait-il ces lamentations ? à des hommes qui passaient courbés sous le poids de leur modeste mobilier, et en songeant à ce qu'ils laissaient dans leurs maisons exposé à la destruction ; celui-ci chassant devant lui sa vache nourricière, celui-là traînant avec

lui ses enfants, chargés eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient, et sa femme qui portait dans ses bras ceux qui ne pouvaient marcher. Quelques-uns continuaient leur route sans lui répondre ni le regarder; d'autres lui disaient: «Eh! monsieur le curé, faites comme vous pourrez; vous êtes bien heureux de n'avoir pas à vous occuper de votre famille; réfléchissez, trouvez quelque moyen.»

« Oh! que je suis malheureux! s'écriait Don Abondio, oh! quelles gens! quels cœurs! Il n'y a plus de charité, chacun ne pense que pour soi, et personne ne veut s'occuper de moi un seul instant.» Et il allait retrouver Perpétue.

« Oh! vous venez à propos, lui dit celle-ci, et notre argent? »

« Comment ferons-nous? »

« Donnez-le-moi, je vais aller l'enterrer dans le jardin avec l'argenterie.»

« Mais..... »

« Mais, mais... donnez-le-moi, vous dis-je; conservez-en un peu pour les besoins qui pourront se présenter, et puis laissez-moi faire.»

Don Abondio obéit; il alla à son coffre, en

tira son trésor, et le remit à Perpétue qui lui dit : « Je vais l'enterrer dans le jardin au pied du figuier ; » et elle sortit. Elle revint peu de temps après avec un panier rempli de provisions et avec une petite hotte vide, dans le fond de laquelle elle mit un peu de linge pour elle et pour son maître, en lui disant : « Et votre bréviaire, le porterez-vous du moins ? »

« Mais où irons-nous ? »

« Où vont tous les autres ? d'abord nous irons sur la route, et en chemin nous verrons, nous examinerons quel peut être le parti le plus avantageux. »

Dans ce moment Agnès entra, ayant une petite hotte sur ses épaules, et avec l'air d'une personne qui vient faire une proposition importante. »

Agnès, décidée de son côté à ne point attendre les hôtes dangereux que l'on annonçait, seule comme elle était dans sa maison, et possédant encore un peu de l'or que lui avait donné l'Inconnu, avait été quelque temps incertaine du lieu où elle irait chercher un refuge. C'était précisément ce qui lui restait

encore de ces écus, qui, pendant la disette, lui avaient été d'un si puissant secours, qui était la cause principale de sa crainte et de son irrésolution, parce qu'elle avait entendu dire que, dans les villages déjà envahis, ceux qui possédaient quelque argent s'étaient trouvés dans une plus cruelle position que les autres, exposés à la fois aux violences des étrangers et aux perfidies des paysans. Il est vrai qu'elle n'avait fait confiance à personne du bien qui lui était arrivé, pour ainsi dire en dormant, si ce n'est à Don Abondio, auprès de qui elle venait de temps en temps pour avoir la monnaie d'un écu, et auquel elle laissait toujours quelque chose pour ceux qui étaient plus pauvres qu'elle. Mais l'argent caché, principalement pour celui qui n'est pas habitué à en posséder beaucoup, tient le possesseur dans un soupçon continuel du soupçon des autres. Or, pendant qu'elle cachait çà et là de son mieux ce qu'elle ne pouvait emporter avec elle, et qu'elle songeait à son trésor qu'elle avait cousu dans sa camisole, elle se rappela qu'en le lui envoyant l'Inconnu lui avait fait de grandes offres de

service; elle se rappela ce qu'elle avait entendu raconter de son château, situé dans une position si avantageuse, qu'à l'exception du maître, les oiseaux seuls pouvaient y pénétrer, et elle résolut d'aller y demander un asile. Elle songea au moyen qu'elle emploierait pour se faire connaître de ce seigneur, et aussitôt se présenta à son esprit Don Abondio, qui, depuis l'entretien qu'il avait eu avec l'archevêque, lui avait toujours témoigné une bienveillance particulière, et d'autant plus sincère, qu'il le pouvait sans se compromettre, parce que les deux jeunes gens se trouvant éloignés, le cas était également éloigné où elle aurait pu lui présenter une requête qui eût mis cette bienveillance à une rude épreuve. Elle supposa que, dans une pareille confusion, le pauvre homme devait être encore plus embarrassé et plus effrayé qu'elle, que le parti pourrait lui paraître très-avantageux, et elle venait le lui proposer. L'ayant trouvé avec Perpétue, elle leur en fit la proposition à tous deux.

« Qu'en dites-vous, Perpétue? » demanda Don Abondio.

« Je dis que c'est une inspiration du ciel, qu'il ne faut pas perdre de temps, et nous mettre en route à l'instant même. »

« Et puis... »

« Et puis, lorsque nous serons arrivés, nous devons nous estimer très-heureux. On sait maintenant que ce seigneur ne recherche que les occasions d'être utile à ses semblables, et il nous recevra avec beaucoup de plaisir. Là, sur le confin, et, pour ainsi dire, au milieu des airs, les soldats ne viendront certainement pas nous trouver. Et puis d'ailleurs nous y trouverons des vivres, que nous aurions eu une peine extrême à nous procurer, quand ces petites provisions eussent été consommées; » et en disant ces mots, elle les plaçait dans la hotte sur le linge.

« Mais est-il converti ? est-il véritablement converti ? »

« Pouvez-vous en douter encore, après tout ce que vous savez, après tout ce que vous avez vu vous-même ? »

« Et si nous allions nous mettre dans les griffes du lion ? »

« Que voulez-vous dire ? En vérité, avec de pareilles lubies, je vous en demande pardon, on ne finirait jamais rien. Ma chère Agnès, vous avez eu là une bien bonne pensée. » Et ayant posé la hotte sur une petite table, elle passa les bras dans les bretelles, et la mit sur ses épaules.

« Ne serait-il pas possible, dit Don Abondio, de trouver quelque villageois pour nous accompagner et servir de guide à son curé ? Si nous allions rencontrer quelque bandit, et il n'y en a que trop aujourd'hui, quel secours pourriez-vous me donner vous autres ? »

« Voilà une belle occasion de perdre du temps ! s'écria Perpétue. Comment voulez-vous que l'on trouve un homme dans ce moment où chacun a bien assez de songer à ses propres affaires. Allons, prenez votre bréviaire et votre chapeau, et partons. »

Don Abondio suivit ce conseil, et revint bientôt avec son bréviaire sous le bras, son chapeau sur la tête, et son bâton à la main ; puis ils sortirent tous trois par une petite porte qui donnait sur la sacristie. Perpétue la referma, bien

plus pour ne pas négliger de remplir une formalité, que par la confiance que lui inspirait cette précaution, et elle en mit la clef dans sa poche. En passant, Don Abondio jeta un coup d'œil sur l'église, et murmura entre ses dents : « C'est aux habitants à qui elle sert qu'il appartient de la conserver. S'ils ont un peu d'attachement pour leur église, ils y penseront ; s'ils n'en ont pas, qu'ils soient traités de la même manière. »

Ils prirent le chemin de traverse, silencieux, réfléchissant à leurs affaires, et regardant autour d'eux, principalement Don Abondio, s'ils ne découvriraient pas quelque figure suspecte, quelque danger imprévu. Ils ne rencontrèrent personne : tous les villageois étaient alors ou dans leurs maisons pour les garder, pour faire leurs préparatifs de départ, ou sur les chemins qui conduisaient directement dans les montagnes.

Après avoir soupiré à plusieurs reprises et avoir laissé échapper quelques interjections, Don Abondio commença à murmurer plus hautement. Il s'en prenait au duc de Nevers, qui

aurait pu vivre en France, heureux comme un prince, et qui voulait devenir duc de Mantoue en dépit de tout le monde; à l'empereur, qui aurait dû avoir de la sagesse pour les autres et laisser couler l'eau, et qui aurait toujours été l'empereur, quand même on aurait porté Tite ou Sempronius au duché de Mantoue. Il s'en prenait surtout au gouverneur, dont le devoir eût été d'employer tous les moyens mis à sa disposition pour éloigner du pays les fléaux qui le ravageaient, tandis que c'était lui qui les y avait attirés; et tout cela pour le plaisir de faire la guerre. « Je voudrais bien, disait-il, que ces seigneurs fussent ici pour être témoins de notre situation et voir combien elle est agréable. Ils auront un beau compte à rendre! mais, en attendant, ceux qui ne sont pas cause des malheurs qui arrivent en deviennent les victimes. »

« Eh mon dieu, laissez en paix tous ces gens-là, ce ne sont point eux qui viendront nous secourir, disait Perpétue. Excusez - moi, mais ce sont là de vos lamentations accoutumées qui ne mènent à rien. Ce qui me tourmente bien plus... »

« Eh bien, qu'y a-t-il donc ? »

Perpétue, qui, pendant ce court intervalle de chemin, avait eu le temps de réfléchir à son aise aux objets qu'elle avait précipitamment soustraits aux recherches de l'ennemi, commençait à ressentir du chagrin d'avoir oublié une chose, d'en avoir caché une autre avec trop peu de soin ; ici d'avoir laissé quelques indices qui pourraient guider les voleurs, là... »

« C'est bien ! dit Don Abondio, qui, peu à peu, s'était tranquilisé sur sa sûreté personnelle autant qu'il fallait pour pouvoir s'intéresser aux dangers que courait son mobilier : c'est bien ! voilà comme vous avez arrangé les choses ? mais où donc aviez-vous la tête ? »

« Comment ! s'écria Perpétue, en s'arrêtant un moment et mettant les mains sur ses hanches, autant que la hotte pouvait le lui permettre : comment ! vous viendrez à présent me faire de pareils reproches, quand c'est vous qui me faisiez perdre la tête, au lieu de m'aider et de m'encourager ! Je me suis plus occupée des intérêts de la maison que des miens propres, personne ne m'a prêté la main, j'ai

été obligée de faire Marthe et Magdeleine ; et si quelque chose tourne mal , il n'y aura pas de ma faute , car j'ai fait plus que mon devoir. »

Agnès interrompit ces débats en parlant de ses propres malheurs ; et ce n'était point de la peine et du danger qu'elle se plaignait , c'était de voir évanouir l'espoir qu'elle avait nourri d'embrasser bientôt sa Lucie ; car , si le lecteur se le rappelle , on arrivait à cet automne où elles s'étaient donné rendez-vous , et il n'était pas raisonnable de penser que Donna Praxède voulût , dans de pareilles circonstances , venir habiter sa campagne ; elle l'aurait quittée même si elle s'y fût trouvée , comme faisaient tous les autres citadins.

L'aspect des lieux rendait plus vives encore ces pensées d'Agnès , et son regret plus amer. Après avoir quitté le chemin de traverse , nos fugitifs avaient pris la grande route , la même que la pauvre femme avait suivie , il y avait si peu de temps , en ramenant sa fille dans sa chaumière à la suite du séjour qu'elle avait fait chez le tailleur ; et déjà l'on apercevait le village.

« Nous irons bien saluer ces braves gens, » dit Agnès.

« Et nous reposer un peu chez eux, reprit Perpétue, car cette hotte commence à me fatiguer, et je mangerais bien un morceau. »

« A condition que nous ne perdrons que le moins de temps possible, ajouta Don Abondio, car nous ne sommes pas du tout en route pour nous divertir. »

Ils furent reçus à bras ouverts, et on les vit avec le plus grand plaisir : ils rappelaient une bonne action. Plus vous ferez d'heureux, dit ici notre auteur, et plus vous aurez d'occasions de rencontrer des figures qui vous causeront de la joie.

En embrassant la bonne dame, Agnès fondit en larmes, ce qui fut pour elle un grand soulagement ; et elle répondait par des sanglots aux questions que celle-ci et son mari lui adressaient au sujet de Lucie.

« Elle se porte mieux que nous, dit Don Abondio : elle est à Milan hors de danger, et à l'abri de toutes ces tracasseries. »

« Vous vous sauvez, monsieur le curé, ainsi que votre compagnie ? » dit le tailleur.

« Eh mon dieu oui ! » répondirent à la fois le maître et la gouvernante.

« Je vous plains. »

« Nous allons, dit Don Abondio, au château de ***. »

« Vous faites sagement : vous y serez en sûreté comme dans le paradis. »

« Et ici vous n'avez donc aucune crainte ? » dit Don Abondio.

« Je vous dirai, monsieur le curé, que nous ne craignons pas ces vauriens, parce que, grace au ciel, nous sommes trop éloignés de leur route pour qu'ils viennent nous trouver. Tout ce que nous pourrions appréhender, ce serait de voir quelques fourrageurs arriver jusqu'ici ; mais dans tous les cas nous avons le temps d'y songer, et nous recevrons auparavant bien des nouvelles des malheureux pays où ils vont s'établir.

Nos voyageurs résolurent de s'arrêter quelques moments pour se reposer ; et comme c'était l'heure du diner, « Monsieur le curé, dit le

tailleur, et vous mesdames, si vous vouliez me faire l'honneur de partager mon dîner, ce serait une bonne fortune pour moi. »

Perpétue dit qu'elle avait apporté quelques provisions. Après un peu de cérémonie de part et d'autre, on tomba d'accord pour tout réunir et dîner de compagnie.

Les enfants s'étaient groupés avec joie autour d'Agnès, leur ancienne amie. Le tailleur ordonna aussitôt à une de ses filles (celle qu'il avait envoyée chez Marie, la veuve : peut-être le lecteur a-t-il oublié cette circonstance !) d'aller prendre quelques châtaignes précoces qu'il avait mises à part, et de les faire cuire.

« Toi, dit-il à un petit garçon, va dans le jardin, et cueille quelques pêches que tu m'apporteras ; et toi, dit-il à un autre, va prendre quelques figes des plus mûres : c'est un métier que vous ne savez que trop bien. » Il alla lui-même tirer du vin, pendant que sa femme préparait du linge blanc ; Perpétue sortit les provisions, et on dressa la table : on mit une serviette et une assiette de faïence à la place d'honneur pour Don Abondio, avec un couvert que Per-

pétue avait dans sa hotte; on s'assit, et on dina, sinon avec beaucoup de joie, du moins avec un plaisir plus vif qu'aucun des commensaux n'avait espéré d'en éprouver dans cette journée.

« Que dites-vous, monsieur le curé, d'un bouleversement de cette nature ? dit le tailleur : il me semble lire l'histoire de l'irruption des Sarrasins en France. »

« Que voulez-vous que j'en dise ? que je devais encore être la victime de cet événement. »

« Cependant vous avez choisi un bon refuge, reprit celui-ci : qui pourrait de force pénétrer dans ce château ? Vous y trouverez d'ailleurs nombreuse compagnie ; car on raconte qu'il s'y est déjà réfugié beaucoup de monde, et qu'il en arrive à chaque instant. »

« J'espère, dit Don Abondio, que nous serons bien reçus. Je connais ce digne seigneur, et lorsque j'ai eu pour la première fois l'honneur de me trouver avec lui ; il m'a fait mille politesses. »

« Et à moi, dit Agnès, il m'a fait dire, par monseigneur l'archevêque, que quand j'aurais

besoin de quelque chose, je n'avais qu'à m'adresser à lui.»

« C'est une grande et belle conversion ! répliqua Don Abondio : il persévère dans la bonne voie, n'est-il pas vrai ? il y persévère. »

Alors le tailleur se mit à parler longuement de la vie sainte que menait l'Inconnu, et à raconter comment, après avoir été le fléau du pays, il en était devenu l'exemple et le bienfaiteur.

« Et tous ces braves qu'il tenait autour de lui... tous ces serviteurs... » reprit Don Abondio, qui en avait entendu parler plus d'une fois, mais n'avait jamais eu l'assurance positive de leur changement.

« Il les a chassés pour la majeure partie, répondit le tailleur ; et ceux qui sont demeurés à son service ont changé de conduite d'une manière extraordinaire ! En un mot, ce château est devenu comme la Thébaïde : vous savez ce que je veux dire. »

Il se mit ensuite à rappeler avec Agnès la visite du cardinal. « C'est un grand homme ! disait-il, c'est un grand homme ! C'est bien

dommage qu'il soit passé ici avec tant de précipitation, et que je n'aie pas pu le recevoir d'une manière plus convenable. Je voudrais bien pouvoir une autre fois lui parler plus à mon aise. »

Lorsqu'ils se furent levés de table, il leur fit remarquer un portrait gravé du cardinal, qu'il avait suspendu à la muraille en l'honneur du personnage, et afin de pouvoir dire, lorsque l'occasion s'en présenterait, que ce portrait n'était pas ressemblant, et qu'il pouvait bien en juger, puisqu'il avait pu, de près et à son aise, envisager le cardinal dans cette salle même.

« Est-ce lui qu'ils ont voulu faire ? dit Agnès ; c'est bien son costume, mais... »

« N'est-il pas vrai qu'il ne ressemble pas ? dit le tailleur : c'est ce que je répète tous les jours ; mais ce ne peut être un autre que lui, car son nom est au bas de l'estampe : c'est un souvenir. »

Don Abondio pressait le départ ; le tailleur se chargea de leur trouver une voiture qui les conduirait jusqu'au pied du sentier tortueux ;

il sortit pour en faire la recherche, et bientôt il revint leur annoncer qu'elle arrivait. Il se tourna ensuite vers Don Abondio, et lui dit : « Monsieur le curé, si jamais l'envie vous prenait d'avoir dans votre retraite quelques livres pour passer le temps, je me ferais un plaisir de vous en procurer, car je donne aussi quelques moments à la lecture. Ce ne sont pas des livres bien dignes de vous, mais cependant... »

« Je vous rends mille graces, répondit Don Abondio; mais nous nous trouvons dans des circonstances où l'on a bien assez à faire de s'appliquer à ce qui est de précepte. »

Pendant qu'ils se font des remerciements réciproques, qu'ils échangent quelques mots de regrets et de bon augure, et se promettent de se revoir au retour, la voiture s'est arrêtée devant la porte de la maison. Ils y placent la hotte, montent ensuite, et entreprennent plus commodément et avec un peu plus de tranquillité d'esprit la seconde partie de leur voyage.

Tout ce que le tailleur avait dit à Don Abondio touchant l'Inconnu était l'exacte vérité. Depuis le jour où nous l'avons laissé, il avait tou-

jours continué de se conduire comme il se l'était proposé alors, c'est-à-dire qu'il s'était attaché à réparer les torts, à rétablir la paix et à secourir les malheureux toutes les fois qu'il en avait trouvé l'occasion. Ce courage qu'il avait montré autrefois pour attaquer et se défendre, il l'employait maintenant à ne faire ni l'un ni l'autre. Il avait déposé les armes, et sortait toujours seul, résigné à supporter les conséquences possibles des innombrables violences qu'il avait commises, et persuadé que ce serait en commettre une nouvelle de se servir de sa force pour la défense d'une tête si coupable; persuadé que tout le mal qu'on pourrait lui faire serait une injure envers Dieu, mais à son égard une juste compensation, et qu'il avait moins que personne le droit de venger une injure. Cependant il était resté non moins inviolable qu'à l'époque où, pour sa sûreté, il tenait tant de bras armés, et le sien même. Le souvenir de son ancienne férocité, et les effets de sa nouvelle mansuétude, l'une qui avait inspiré tant de désirs de vengeance, l'autre qui le rendait si traitable, conspiraient au contraire pour lui

mériter et lui maintenir une admiration qui devenait sa principale sauvegarde. C'était cet homme que personne n'avait pu humilier et qui s'était humilié lui-même. Les haines enfantées autrefois par le mépris qu'il montrait pour les autres, et par la crainte qu'il leur inspirait, se dissipaient maintenant devant cette nouvelle humilité : les offensés avaient obtenu, au-delà de leur attente et sans péril, une satisfaction qu'ils n'auraient pu se promettre de la plus heureuse vengeance, la satisfaction de voir un tel homme se repentir de ses crimes, et participer pour ainsi dire à leur indignation. Tel d'entre eux, dont le tourment avait été, pendant plusieurs années, de ne point apercevoir la possibilité de se venger de quelque tort grave, en le rencontrant ensuite seul, désarmé, et dans l'attitude d'un homme qui n'opposera aucune résistance, ne s'était senti d'autre disposition que de lui accorder des témoignages de respect. Dans cet abaissement volontaire, son aspect et sa contenance avaient acquis, sans qu'il s'en aperçût, je ne sais quoi de plus noble et de plus élevé, parce qu'on y remarquait

mieux encore qu'autrefois l'absence de toute crainte. Les haines les plus anciennes et les plus opiniâtres se sentaient comme enchaînées et tenues en respect par la vénération publique qu'excitait l'homme du repentir et de la bienfaisance : ce sentiment était porté à un tel point , que souvent il se trouvait embarrassé pour se soustraire aux démonstrations dont il était l'objet , et qu'il devait prendre soin de ne pas trop laisser transpirer sur son visage et dans ses mouvements le sentiment de componction qu'il éprouvait , et de ne pas trop s'abaisser pour n'être point trop exalté. Il avait choisi la dernière place dans l'église , et malheur à celui qui s'en serait emparé , parce que c'eût été usurper le poste d'honneur. Et d'ailleurs , offenser un tel homme , ou le traiter avec peu d'égards , aurait pu paraître non-seulement un délit et une lâcheté , mais encore un sacrilège : et ceux même que pouvait retenir ce sentiment des autres le partageaient plus ou moins.

Ces raisons et beaucoup d'autres détournèrent de l'Inconnu l'animadversion plus éloignée de l'autorité publique , et lui firent

trouver, même de ce côté, une sécurité qu'il ne cherchait pas à se procurer. Son rang et sa famille, qui, dans tous les temps, avaient été pour lui une protection puissante, avaient aujourd'hui d'autant plus de valeur, qu'à ce nom déjà illustre et redouté, venait se joindre la recommandation personnelle, la gloire de la conversion. Les magistrats et les grands s'en étaient félicités publiquement comme le peuple, et il eût paru étrange de montrer de la rigueur contre un homme qui était devenu l'objet de tant de félicitations. Et d'ailleurs, une autorité qui se voyait entraînée dans une guerre continuelle et souvent malheureuse, contre des rébellions vives et sans cesse renaissantes, pouvait se trouver heureuse d'être délivrée de la plus dangereuse et de la plus indomptable; d'autant plus que cette conversion produisait des réparations que l'autorité n'était habituée ni à obtenir, ni à réclamer avec succès. Tourmenter un homme vertueux, ne semblait point un bon moyen d'effacer la honte de n'avoir pas su réprimer un coupable; et l'exemple que l'on eût donné à son égard, n'eût pu produire

d'autre effet que de détourner ses anciens complices d'imiter sa noble conduite. On peut supposer aussi que la part que le cardinal Frédéric avait eue dans cette conversion, et l'association de son nom à celui du converti, lui servaient comme d'un bouclier sacré. Et dans cette disposition des choses et des idées, dans ces singuliers rapports de l'autorité spirituelle avec la puissance civile, qui luttaient si fréquemment entre elles, et où, sans jamais chercher à se détruire, elles mêlaient toujours à l'hostilité des actes quelques témoignages de déférence et de gratitude, et souvent marchaient ensemble vers une commune fin, sans jamais conclure de paix, il put paraître jusqu'à un certain point que la réconciliation de la première portait avec elle l'oubli, sinon l'absolution de la seconde, quand celle-ci s'était employée seule pour produire un résultat désiré par les deux ensemble.

Ainsi cet homme, sur lequel se seraient précipités à l'envi les grands et les petits, pour le fouler aux pieds, s'il eût été renversé par la force, en se mettant volontairement à terre,

avait été épargné par tous ses ennemis, et s'était attiré l'affection d'un grand nombre d'entre eux.

Il est vrai cependant qu'il y avait beaucoup d'individus, auprès desquels cet éclatant changement devait produire un tout autre effet que de la satisfaction : tous ces artisans de crimes, qui perdaient une force si puissante sur laquelle ils avaient coutume de compter, qui même voyaient rompre les fils de trames qu'ils ourdissaient depuis si long-temps, et au moment peut-être où ils attendaient la nouvelle de leur réussite. Mais déjà nous avons vu les divers sentiments que cette conversion avait fait naître parmi les brigands qui se trouvaient alors auprès de leur maître, et qui en avaient appris la nouvelle de sa propre bouche ; c'était un mélange de stupeur, de douleur, d'abattement et de regrets ; mais le mépris et la haine n'avaient pu y trouver place. Il en fut de même, à l'égard de ceux qu'il tenait répandus dans différents postes, et même à l'égard de complices d'un rang plus élevé, quand ils reçurent la terrible nouvelle, et toujours par les mêmes

causes. Il en résulta une haine plus violente pour le cardinal Frédéric, ainsi que nous en trouvons la preuve dans l'ouvrage de Ripamonti, que nous avons cité précédemment : ils le regardaient comme un ennemi qui s'était ingéré dans leurs affaires ; l'Inconnu avait voulu sauver son ame, personne n'avait droit de s'en plaindre.

Par la suite, la majeure partie des brigands qui étaient au service de l'Inconnu, ne pouvant s'accommoder de la nouvelle discipline qu'il avait établie, et ne voyant pas la possibilité qu'elle dût changer, l'avaient quitté successivement. Les uns avaient cherché de nouveaux maîtres, et peut-être parmi les anciens amis de celui qu'ils quittaient ; les autres s'étaient enrôlés dans quelque compagnie, comme on disait alors, d'Espagne ou de Mantoue, ou de quelque autre puissance belligérante ; ceux-ci s'étaient jetés sur la grande route, pour faire une guerre de détail, et à leur propre compte ; ceux-là s'étaient contentés de pouvoir vivre en liberté. Tous ceux qui étaient auparavant à ses ordres dans différents pays avaient été obligés

d'en faire autant. Du petit nombre qui avaient pu s'accoutumer à ce nouveau genre de vie, ou qui l'avaient embrassé de bonne volonté, la plupart, nés dans la vallée, étaient retournés aux travaux des champs, ou avaient repris les métiers qu'ils avaient sus dans leur enfance, et qu'ils avaient abandonnés pour celui de brigand; les étrangers étaient restés dans le château, pour y servir en qualité de domestiques: les uns et les autres, comme convertis en même temps que leur maître, vivaient comme lui avec sécurité, sans faire ni recevoir la moindre injure.

Mais lorsqu'à l'arrivée des bandes allemandes, les fugitifs des pays envahis ou menacés vinrent réclamer un asile dans son château, l'Inconnu, heureux que ses murailles pussent servir à la défense des opprimés, qui si long-temps les avaient envisagées de loin avec effroi, accueillit ces bannis avec des expressions qui étaient plutôt celles de la reconnaissance que de la protection. Il fit annoncer que son château serait ouvert à quiconque voudrait venir y chercher un refuge, et il songea aussitôt, non-seu-

lement à le mettre en état de défense, mais encore toute la vallée, afin de pouvoir repousser les troupes qui seraient tentées de l'attaquer. Il réunit les serviteurs qui lui étaient restés fidèles, en petit nombre mais excellents comme les vers de Torti. Il leur adressa un discours sur l'heureuse occasion que Dieu leur fournissait, ainsi qu'à lui, d'employer une fois leur courage en faveur des malheureux qu'ils avaient si souvent épouvantés et opprimés. Et avec cet ancien accent de commandement qui exprimait la certitude de l'obéissance, il leur donna des instructions générales sur ce qu'ils devaient exécuter; et il leur prescrivit surtout de se conduire de manière que les pauvres exilés qui viendraient solliciter un asile, ne vissent en eux que des amis et des défenseurs. Il fit ensuite retirer les armes du magasin où elles étaient amoncelées, et il leur en fit la distribution. Il fit annoncer à ses fermiers et aux habitants de la vallée, que ceux d'entre eux qui le désireraient, pouvaient se réfugier au château avec leurs armes, et qu'il en fournirait même à ceux qui en seraient dépourvus. Il

choisit parmi eux les plus intelligents pour en faire des officiers, et commander aux autres ; assigna les postes à l'entrée et sur divers points de la vallée, sur la cime du sentier tortueux, aux portes du château ; et enfin il arrêta les heures et les tours de garde, comme dans un camp, et comme il avait coutume de le faire à l'époque de sa tyrannie.

Dans une des parties du magasin aux armes et séparées de la masse des autres, se trouvaient ces armes que lui seul avait portées, cette fameuse carabine, ces mousquets, ces épées, ces pistolets, ces poignards. Aucun des serviteurs n'y porta la main ; mais ils demandèrent à leur seigneur de leur indiquer celles dont il voulait se servir. « Aucune, » leur répondit-il ; et soit par suite d'une promesse, soit par une autre raison, il resta toujours désarmé à la tête de cette espèce de garnison.

Dans le même temps, il avait prescrit à d'autres hommes et à des femmes de sa maison et de ses dépendances, de préparer dans le château des logements pour le plus grand nombre possible d'individus, et de dresser des

lits dans les salles pour en former des dortoirs. Il avait encore ordonné de faire d'abondants approvisionnements pour nourrir les hôtes que Dieu lui envoyait, et dont le nombre augmentait à chaque instant. Il ne se donnait pas un moment de repos : tantôt dans l'intérieur ou à l'extérieur du château, tantôt à l'entrée ou à l'issue du sentier tortueux ou dans la vallée, il se portait partout où il jugeait sa présence nécessaire, soit pour établir des postes nouveaux, soit pour visiter ou renforcer ceux qui existaient, soit pour encourager et surveiller ses soldats. Dans son château, sur la route, il faisait le plus bienveillant accueil à ceux qu'il rencontrait. Et ces individus, soit qu'ils eussent déjà vu cet homme, soit qu'ils le vissent pour la première fois, l'envisageaient avec étonnement, oubliant un moment les dangers et les craintes qui les avaient tenus éloignés de son château, et ils se retournaient encore pour le voir, quand il s'était séparé d'eux pour se porter ailleurs.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

IV.



77783904



CHEZ LE MÊME LIBRAIRE ÉDITEUR.

Collection des Meilleurs Romans français et étrangers,
en 100 volumes fixes in-32, imprimés par MM. FIRMIN
DIDOT, sur papier grand-raisin vélin. Prix : 1 franc 25 c.
le vol. et 1 franc par souscription. 70 sont en vente.

Romans choisis de Walter Scott, même papier et même
justification, 60 volumes à 1 franc 50 c. le vol. et 1 fr.
25 c. par souscription. 55 sont en vente.

*Contes et Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de
Navarre.* 5 vol. pareils aussi à la collection des Meilleurs
Romans. Prix : 6 fr. 25 c.

Manuel des verbes, par J. B. FÆU, 1 vol. in-18,
deuxième édition. Prix : 3 francs.

*Tableau des principaux faits de l'Histoire ancienne et
moderne,* par le même auteur, 1 vol. in-12, deuxième
édition, ornée de 4 belles gravures. Prix : 4 francs.

Nouvelle analyse grammaticale française, divisée en
72 leçons, par le même, deuxième édition, 1 vol. in-12.
Prix : 2 francs.

SOUS PRESSE :

OEuvres complètes de Ch. Xavier de Maistre. 4 vol. in-
32, pareils aux Romans français et étrangers en 100 vol.

